This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PRO REGE ET PATRIA
Du Toulier

73 a 20 (7 a.)

73 a 20 (F.A.)

THEATRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,
Comédien du Roy.

TOME II.

Labbé Dufoulier

A PARIS,

Chez { La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Foſſez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoiſe, à l'Image ſaint Loüis.
PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit paſſage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
OF THE UNIVERSITY OF OXFORD
7 JAN 1927

PIECES

Contenuës en ce ſecond Volume.

L'USURIER GENTILHOMME.
L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.
LE ROY DE COCAGNE.
PLUTUS.
BELPHEGOR.
LE FLEUVE D'OUBLY.

LE FLEUVE D'OUBLI.

BELPHEGOR.

PLUTUS.

LE PONT DE COPAGNE.

LA TOUR DE CAIRNDRANE.

POURQUOI CHANTIEZ-VOUS.

L'USURIER GENTILHOMME.

COMEDIE

Répreſentée en 1713.

A

MADAME
LA MARQUISE
DE CREQUI.

MADAME,

Lorſque l'on verra votre Nom à la tête de cette Comédie, on jugera aiſément que j'ai voulu par un contraſte faire ſortir davantage les Caracteres

ACTEURS.

FONTAUBIN, Gentilhomme, Pere d'Henriette.
HENRIETTE, fille de Fontaubin.
LICASTE, Amant d'Henriette.
Mr. MANANVILLE, Uſurier.
Me. MANANVILLE, ſa femme.
LE BARON DE LA GRUAUDIERE, leur fils.
COLAS, frere de Mr. Mananville.
CRISPIN, Valet de Licaſte.
LISETTE, Suivante d'Henriette.
RAGOTIN, LA VERDURE, JASMIN, } Domeſtiques de Mr. Mananville.
MUSICIENS ET DANSEURS.

La Scene eſt dans la Maiſon de Mr. Mananville à Paris.

L'USURIER GENTILHOMME, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LICASTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

NOn, Licaſte, je ne puis plus vous parler.

LICASTE.

Charmante Henriette.

HENRIETTE.

A quoi m'expoſez-vous, aprés tout ce que je vous ai fait dire ! Vous oſez paroître dans la maiſon de votre Rival le jour qu'il m'épouſe dans le tems qu'on s'apprête à ſigner le Contrat vous me perdez Licaſte.

LICASTE.

Ne craignez rien, Madame, un de ſes domeſtiques que j'ai mis dans mes interêts m'a introduit ici, & Liſette votre Femme de chambre ne vous laiſſera pas ſurprendre. Je vous dirai donc....

HENRIETTE.

Je ſçais tout ce que vous pouvez me dire, & les reproches que vous êtes en droit de me faire. Mais je me vois réduite à obéir à mon pere.

LICASTE.

Mais trahir mon amour pour épouſer le Baron de la Gruaudiere, le fils de Monſieur Mananville, le plus inhumain Agioteur de tout Paris.

HENRIETTE

Quand vous me repéterez cela cent fois, je vous dirai toûjours la même choſe ; je vois mon pere ruiné par le jeu, & par les mauvaiſes affaires qu'il a faites depuis un tems avec les Uſuriers; il ne peut dégager ſes Terres & ſoutenir ſa Nobleſſe que par ce mariage ; vous n'avez point de bien ; vous n'en attendez que du gain d'un Procez, qui, depuis deux ans ſe doit juger tous les jours, & qui, ſelon les apparences n'eſt pas prés de finir.

LICASTE.

Il eſt vrai que juſqu'ici mon bien n'a pas été fort conſiderable, mais enfin mon oncle eſt à bout, il ne peut plus long-tems retenir les deux cens mille francs dont la chicane l'a fait joüir juſqu'à préſent ;

c'eſt aujourd'hui que l'affaire ſe juge en dernier reſſort, & de moment en moment j'en attends des nouvelles.

HENRIETTE.

Ces nouvelles arriveront trop tard. En attendant que Madame Mananville ſoit viſible, mon Pere eſt allé chez le Notaire, il ſera de retour dans un moment.

LICASTE.

Que je ſuis malheureux ? Faut-il que malgré mon bon droit, la lenteur de la Juſtice me ſoit auſſi préjudiciable que me le ſeroit la perte de mon Procès !

HENRIETTE.

Vous vous étiez chargé d'écrire à mon frere le Capitaine, votre meilleur ami, de hâter ſon retour pour s'oppoſer à ce mariage.

LICASTE.

Je l'ai fait, il arrive aujourd'hui ou demain au plus tard ; ſa réponſe m'en aſſûre.

HENRIETTE.

Il faut que Monſieur Mananville en ait eu avis, & qu'il craigne cette arrivée, car il preſſe furieuſement les choſes ; hier on me fit voir ſon Fils pour la premiere fois, aujourd'hui je viens rendre ma premiere viſite à Madame Mananville, & l'on prétend dans le moment même ſigner le Contrat.

LICASTE.

Au nom de notre amour, belle Henriette, je

vous conjure de trouver quelque prétexte à pouvoir differer juſqu'à l'arrivée de votre frere le Capitaine. D'ailleurs, j'ai mis Criſpin en campagne pour s'éclaircir à fond de la naiſſance de Monſieur Mananville, qu'on m'a aſſuré être des plus obſcures; il devoit ce matin..... Mais le voici.

SCENE II.

HENRIETTE, LICASTE, CRISPIN.

LICASTE.

HE' bien, Criſpin?

CRISPIN.

Je viens du logis, où l'on m'a dit que vous étiez ici.

LICASTE.

Sçais-tu quelque choſe de nouveau?

CRISPIN.

Oüi, Monſieur, & de très-important même. Sur quelques avis, je m'étois, comme vous ſçavez, tranſportez à Charonne; j'y ait fait quelque ſéjour, & je ſuis enfin parvenu à me faire inſtruire

de l'hiſtoire veritable & remarquable de notre Uſurier. Or écoutez.

HENRIETTE.

Parlez bas, & ſongez que nous ſommes chez lui.

CRISPIN.

Il eſt de race payſanne, fils d'un Magiſter de Village; il vint à Paris en l'an mil ſix cens quatre-vingt-un, âgé de vingt ans. Il ſe mit d'abord dans le ſervice ſous l'étendard d'un homme d'affaires.

LICASTE.

Paſſons.

CRISPIN.

En quatre-vingt-trois, il revint au Village, où il épouſa, par eſpece d'amourette, la Fille du gros Matthieu de Charonne; il en eut un Fils nommé Claude; & ce Claude eſt aujourd'hui votre Rival.

LICASTE.

J'entends.

CRISPIN.

Ce fils fut retiré de nourrice à l'âge de douze ans.

LICASTE.

A l'âge de douze ans!

CRISPIN.

Oüi, il a têté fort long-tems ce garçon-là, c'eſt ce qui fait qu'il a l'eſprit vif; il a été preſque autant à l'école, & ....

LICASTE.

Laiſſe-là le merite du Fils, parle-nous de la fortune du Pere.

CRISPIN.

De retour à Paris, aprés avoir ſervi pluſieurs Uſuriers, il a travaillé pour ſon compte, & ayant gagné plus de deux cent mille écus en trois ans à l'agiot, il a acheté depuis peu des Terres, & a érigé de ſon chef celle de la Grüaudiere en Baronnie dont ſon fils Claude porte le nom.

HENRIETTE.

Si l'on peut prouver cela à mon Pere je doute que malgre le mauvais état de ſes affaires, il veüille paſſer outre.

CRISPIN.

Oh parbleu, j'ai pris mes meſures pour lui faire voir les choſes au doigt & à l'œil. A Charonne, j'ai heureuſement trouvé un certain payſan, propre frere de notre Uſurier, à qui depuis trois ans, il n'avoit point donné de ſes nouvelles. Aprés avoir bû maintes chopines avec lui, je l'ai averti qu'on marioit ſon neveu, & qu'il feroit plaiſir à ſa famille de venir à la nôce.

LICASTE.

Fort bien.

CRISPIN.

C'eſt un original qui ne contribuëra pas peu à faire ouvrir les yeux à Monſieur Fontaubin.

HENRIETTE.

Sans doute, mon Pere pourroit faire des réflexions là-dessus.

CRISPIN.

Il en fera, & sur-tout quand il verra & entendra Madame Mananville. Quelques efforts qu'elle fasse pour contrefaire la femme de qualité ; sa fortune a été trop prompte, pour qu'elle ait eu le tems de se defaire de ses manieres & de son langage.

LICASTE

Je le crois.

CRISPIN.

Outre plus. Le Maitre à chanter qui s'est chargé du divertissement qui doit servir de prélude à la signature du Contrat, est des amis de Lisette & des miens ; c'est un homme aussi dépourvû de bon sens que rempli de Musique.

LICASTE.

Je sçais tout cela, & tu m'as dit même qu'il t'avoit prié de chercher quelque Poëte pour lui faire des paroles.

CRISPIN.

Je les ai faites moi-même.

LICASTE.

Quels contes !

CRISPIN.

Non, Monsieur, c'est la verité ; je les ai composées, & Lisette les a corrigées.

LICASTE.

Cela ſera pitoyable.

CRISPIN.

Qu'importe ; elles auront tantôt leur effet. Mais voici Liſette.

SCENE III.

LICASTE, HENRIETTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

MAdame Mananville, & le Baron de la Grüaudiere ſon fils ſont viſibles, & viennent de ce côté ; ſongez à vous.

HENRIETTE.

Sortez Licaſte.

CRISPIN.

Non, Madame je ſçais dans cette Maiſon où le cacher, en attendant des nouvelles de notre Procès.

LICASTE.

Mais, Madame, que je ſçaches au moins vos ſentimens avant de me ſéparer de vous, & ſi...

HENRIETTE

Je ferai mon poſſible pour gagner du tems. Mais ſi ceux que vous attendez tardent trop...

CRISPIN.

Le Payſan frere Monſieur de Mananville marche ſur mes pas, & pour votre frere le Capitaine, s'il ne vient pas aſſez-tôt, je le ferai bien arriver moi, ſans adieu, Liſette.

LISETTE.

Ah! Monſieur Criſpin, je ſuis votre ſervante.

SCENE IV.

HENRIETTE, LISETTE.

HENRIETTE

JE ne ſçais où j'en ſuis, & quelque réſolution que j'euſſe priſe d'obéïr à mon pere, la ſeule vûë de Licaſte....

LISETTE.

Paix, voici Madame Mananville & votre futur.

SCENE V.

Mad. MANANVILLE, LE BARON DE LA GRUAUDIERE, HENRIETTE, LISETTE.

Me. MANANVILLE.

LAquais, holà laquais, mes gens, où eſt donc toute cette Canaille?

HENRIETTE.

Comme c'eſt mon pere qui m'a conduite ici, Madame, je m'attendois qu'il me préſenteroit à vous, & je ne ſçais pas bien quel compliment vous faire dans cette premiere entrevûë.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, c'eſt à moi à commencer, & je vous dirai, Madame, que je ſerons tretous ravis de vous avoir dans notre alliance.

HENRIETTE *bas à Liſette.*

Liſette.

Me. MANANVILLE.

Vous avez du mérite par-deſſus les yeux, Madame, & il ſeroit à ſouhaitter pour nous que le nôtre égalit le vôtre, pour être au niveau les uns des autres.

LE BARON

LE BARON.

Pour moi, Madame, je ne vous dis rien aujourd'hui, car je vous vis hier; & je n'ai pas assez de mémoire pour apprendre tous les jours un nouveau compliment, à moins que vous ne vouliez que je recommence.

HENRIETTE.

Monsieur, il n'est pas nécessaire.

LISETTE.

Allez, allez, Monsieur le Baron, sans que vous parliez on devine à votre phisionomie ce que vous êtes capable de dire.

Me. MANANVILLE.

Monsieur le Baron mon fils se souvient de mes instructions; je lui répete tous les jours qu'il vaut mieux se taire que de mal parler.

LE BARON.

Oh, si je ne dis mot je n'en pense pas moins.

Me. MANANVILLE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un mois qu'il hante le beau monde, on le trouve déja fort dégourdi.

LISETTE.

Tout à fait.

Me. MANANVILLE.

Et en vous épousant, j'esperons que vous le mettrez à sa perfection.

LISETTE.

Oüi, Madame le mettra à la mode.

HENRIETTE.

Monſieur eſt tout parfait, & il ſort d'une bonne école.

Me. MANANVILLE.

Ah, Madame, cela vous plaît à dire. Il eſt vrai que moi & Monſieur Mananville mon mari, je ſommes la politeſſe même; croiriez-vous que je n'avons point eu de peine du tout à nous accoutumer à être de qualité?

LISETTE.

Monſieur le Baron me paroît diſpoſé à s'accoutumer à tout.

Me. MANANVILLE.

Ce ne ſera pas notre faute, s'il ne parvient pas; on lui a donné depuis un mois qu'il eſt ſorti de ſixième, de toutes ſortes d'acabis de Maîtres; d'Armes, de Muſique, de Danſe, d'Ecriture, de Gheval, d'Oſtographe & d'Ariſmetique, & pour des Livres je lui en avons achété de toutes les couleurs.

LE BARON.

Oh, mes Livres ſont très-beaux, car ils ſont tous neufs.

LISETTE.

Gardez-vous bien de les lire, de crainte de les gâter.

HENRIETTE.

Ah, Liſette, je ne croyois pas qu'il fût ſi ſot.

LISETTE.

Ce n'eſt pas le mariage qui doit le faire ceſſer de l'être.

SCENE VI.

Madame MANANVILLE LE BARON, HENRIETTE, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAdame, voilà un Païſan de Charonne, qui dit qu'il eſt le frere de Monſieur.

Me. MANANVILLE.

Ah, tout eſt perdu ! le petit ſot. Je vous demande pardon, Madame, ſi je vous quittons un moment pour aller parler à un de nos Farmiers.

HENRIETTE.

C'eſt moi, Madame, qui vais vous laiſſer. *à Liſette.*

Courons au devant de mon Pere, & tâchons de le prévenir ſur tout ceci.

LISETTE *faiſant la révérence à Madame Mananville, & la contrefaiſant.*

Madame, j'allons nous en aller. Mais j'aurons l'honneur de revenir tout à cette heure.

Me. MANANVILLE.

Fi donc !

LE BARON.

Tenez, je ne vous reconnois pas non plus, mon oncle Colas.

COLAS.

Morgué, je ne fis pourtant pas si changé que vous; oh bian, bian, tout coup vaille, je veux être de la fête.

Me. MANANVILLE.

Un payſan être d'une noce de qualité, quelle hardieſſe!

LE BARON.

Oüi, cela eſt impertinent, mon oncle Colas.

COLAS.

Jarnigué, vous êtes des ingrats; n'an dit bian vrai, qu'il vaudroit mieux qu'une Cité périt, qu'un gueux s'enrichit. J'entens, je croi, la voix de mon frere; il ne va pas mal vous laver la tête à tous deux, quand il ſçaura comme vous m'avez reçû.

SCENE X.

Monſieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, COLAS,
RAGOTIN.

RAGOTIN.

MAis Monſieur....

Mr. MANANVILLE.

Mais Monſieur le petit marouſle, apprenez que je ne me mêle plus d'affaires, depuis que je ſuis de qualité.

RAGOTIN.

Il y a encore cette pauvre Veuve qui vous rapporte l'argent que vous avez prêté ſur ſes Billets.

Mr. MANANVILLE.

Oh! qu'on lui diſe qu'elle a trop tardé, que j'ai employé ces billets-là, & peut-être à ma perte.

RAGOTIN.

Elle a dit au Portier qu'il y en avoit pour ſix fois autant d'argent que vous lui en aviez donné.

Mr. MANANVILLE.

Tant pis pour elle. Mais je trouve mon Portier

bien impertinent d'entendre ainſi les raiſons de tout le monde. Oh ! je vois bien qu'il faut que je prenne un Suiſſe.

COLAS.

Hé morgué prend moi, je t'en ſarvirai.

Mr. MANANVILLE.

Ah, voici bien autre choſe. Que demande-tu ici, mon ami ?

COLAS.

Morgué tout le monde m'ap pelle ici mon ami ; ces gens de qualité ſont bien remplis d'amitié.

Mr. MANANVILLE.

Parle donc, hé faquin ? que cherches-tu dans ce Logis ?

COLAS.

Pargué je viens danſer à la nôce de mon neveu Claude.

Mr. MANANVILLE.

Comment inſolent ! ſi j'appelle mes gens.

Me. MANAN VILLE.

Il faut les appeller, Monſieur. Hola, queuqu'un ; hola, queuqu'un.

Mr. MANANVILLE.

Non, Madame, évitons l'éclat. Croi-moi, va t'en yvrogne que tu és.

COLAS *à part.*

Eſt-ce que je me trompe ? & prendrois-je un autre

autre pour mon Frere ? Non, morgué c'eſt lui-même qui ne ſe reconnoit pas.

Mr. MANANVILLE.

Maraut, ſi tu ne ſors d'ici.

COLAS.

Non morgué, je n'en ſortirai pas. Vela ma belle-ſœur Catau, vela mon neveu Claude, & tu es mon frere Jacob.

Mr. MANANVILLE.

Quoi ! tu oſes ? . . .

COLAS.

Oui morgué j'oſe, on ajoute donc Jacob, ne fais pas tant le fameux, car je pourrions bien nous gourmer, comme je faiſions du tems que j'étois ton frere aîné.

Mr. MANANVILLE.

Il n'en démordra point, & je vois bien qu'il faut parler d'autre ſorte. Mon Frere, je veux bien vous reconnoître, mais vous allez me perdre. Dans le tems que je m'allie à des perſonnes de la premiere qualité, voulez-vous que l'on vous voye ici en habit de payſan ?

COLAS.

Hé morgué, baille m'en un autre. On dit que tu en as tant qui te ſont reſtez pour les interêts, du tems que tu prêtois ſur gage. Je porterai bien mon bois, ne te boute pas en peine.

SCENE XI.

Monſieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnſieur, voilà Monſieur Fontaubin; Madame ſa fille étoit allée au devant de lui. Leur caroſſe entre dans la cour.

Mr. MANANVILLE.

Ah, mon Frere, ſortez, je vous en conjure.

COLAS.

Non palſangué, je n'en ferai rian.

Mr. MANANVILLE.

Allez donc, Monſieur le Baron, allez chercher dans ma garde-robe un habit pour votre Oncle.

COLAS.

Ah, vela qui me plait cela; reconnoître ſon frere! Tatigué que c'eſt un grand effort pour un homme de ſon métier.

Mr. MANANVILLE.

Parlez le moins que vous pourrez devant la com-

pagnie qui va venir, & sur tout ne lâchez point de morgué.

COLAS.

Oh morgué non.

Mr. MANANVILLE.

Faites comme nous, j'épluchons toutes nos paroles les unes aprés les autres.

Mr. MANANVILLE.

Hé, Madame, vous me faites trembler autant que lui.

SCENE XII.

Monsieur MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, COLAS.

LE BARON.

TEnez, mon oncle Colas, velà le harnois de mon pere.

COLAS.

Vela bian des affutiaux; ça boutons d'abord la parruque.

Mr. MANANVILLE.

Cela ne se met qu'après.

COLAS.

Bon, bon, devant ou après, qu'importe ?

Mr. MANANVILLE

Dépêchez-vous, car j'entens monter quelqu'un.

COLAS, *après avoir mis l'habit qu'on lui a apporté par dessus son habit de paysan.*

Voilà qui est fait. Hé bian morgué, n'ai-je pas bon air ? Ah pour moi j'ai cela de bon, un rien m'embellit.

Mr. MANANVILLE.

Voici tout notre monde, songez à ce que je vous ai dit.

COLAS.

Je m'en vas d'abord baiſer la mariée ; c'eſt la coutume à Charonne.

Mr. MANANVILE.

Hé fy, mon Frere, cela ne ſe fait point ici. Hola laquais, qu'on ſe mette tous en haye dans mon anti-chambre ; où ſont-ils donc ces coquins ? hola, hé.

JASMIN, *& les autres laquais.*

Nous voilà, Monſieur.

Mr. MANANVILLE.

Vous-vous faites bien attendre, marauts que vous êtes ?

COLAS *à part.*

Morgué, il traite ſes domeſtiques comme des valets.

Mr. MANANVILLE.

Je ne prétens pas me donner la peine d'appeller deux fois, & je veux que l'on m'entende au moindre ſigne, entendez-vous?

JASMIN.

Oüi, Monſieur.

COLAS *à part.*

Morgué, il n'eſt rien tel pour ſçavoir ſe faire obéïr, que d'avoir ſervi les autres.

SCENE XIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Monſieur MANANVILLE, Me. MANANVILLE, COLAS, LE BARON, LISETTE.

FONTAUBIN *à Henriette.*

MA Fille, je ne crois point tout ce que vous me dites. *A Mr. Mananville.* Enfin nous voici tous raſſemblez.

Mr. MANANVILLE.

C'eſt une joye pour moi, que je ne puis aſſez vous exprimer.

LE BARON.

Hé mais . . . Répondez-vous-même.

Me. MANANVILLE.

Peut-on rester court comme cela ? Monsieur, vous jettez des pierres dans notre jardin, qui . . .

Mr. MANANVILLE *bas.*

Morbleu, Madame, qu'allez-vous faire ?

COLAS.

Qui rejailliront dans le vôtre. Achevez donc, ma sœur Catau.

Mr. MANANVILLE *à Colas.*

Autre bêtise ! taisez-vous aussi.

COLAS.

Hé mais morgué . . .

Me. MANANVILLE.

Encore morgué, aprés ce que je vous avons dit ?

Mr. MANANVILLE *à part.*

Ah ! je suis perdu si cela dure ; il faut absolument rompre cette conversation. . . .

On entend les Violons.

J'entens les Violons qui préludent : voilà un prétexte.

FONTAUBIN.

Qu'est ceci ?

Mr. MANANVILLE.

C'est un petit divertissement qu'on vous a préparé. Excusez, si je vous quitte un moment, pour aller donner ordre à tout. Madame, Monsieur le Baron, vous sçavez que vous êtes nécessaires là-dedans ; avec la permission de la compagnie, suivez-moi.

COLAS.

C'eſt bien dit. Moi je reſte pour faire les honneurs.

Mr. MANANVILLE.

Hé non pas, mon Frere, entrez auſſi; vous m'êtes plus néceſſaire que les autres.

SCENE XIV.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

LISETTE.

MOrgué, fatigué, j'avions, j'aurions, j'étions. Hé bien, Monſieur, qu'en dites-vous?

FONTAUBIN.

Quelle diable de nobleſſe eſt-ce cela?

LISETTE.

Elle eſt un peu ſauvage,

FONTAUBIN.

Je reconnois que je me ſuis trop preſſé, n'ayant eu affaire juſqu'à preſent qu'à Monſieur de Mananville qui eſt un homme aſſez poli, j'ai crû que toute ſa famille étoit de même; la magnificence qu'il avoit étalée à mes yeux me faiſoit croire....

SCÈNE XVI.

FONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

CELA eſt aſſez plaiſant, cet homme qui m'eſt inconnu, & qui vient s'offrir à me rendre le plus important ſervice qui puiſſe m'être rendu dans la ſituation où je ſuis.

LISETTE.

Il y a comme cela quantité de gens dans le monde, qui font tout leur plaiſir de ſe mêler des affaires des autres.

SCENE XVII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Mr. MANANVILLE, LE BARON, LISETTE.

Mr. MANANVILLE *bas à ſa famille.*

OUi, mon Frere, oüi ma femme, oui mon Fils, je vous défens de dire un ſeul mot, que le Contrat ne ſoit ſigné. *Haut.* Ma préſence n'étoit pas inutile, puiſqu'en même tems le Contrat, le divertiſſement & le feſtin ſe trouvent prêts, & voilà ce que fait l'œil du maître. Pour nous débarraſſer, ſignons d'abord le Contrat.

LISETTE.

Oh, entendez auparavant le divertiſſement.

Mr. MANANVILLE.

Mais il faudroit ...

HENRIETTE.

Elle a raiſon, cela nous mettra de bonne humeur, nous aimons tous la muſique.

Mr. MANANVILLE.

Tout ce qui vous plaira, allons, que l'on commence.

FONTAUBIN.

Qu'eſt-ce que ce divertiſſement?

Mr. MANANVILLE.

Je ne ſçais ; je n'en ai point voulu entendre les répétitions, pour avoir le plaiſir de la ſurpriſe.

ENTRE'E DE PAYSANS & de Payſannes.

Colas ſe veut mêler avec eux, ce que M. Mananville empêche en le repouſſant rudement.

On chante.

I. MUSICIEN *vêtû en Payſan.*

Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Grïaudiere.
Des champs qu'a labouré ſon Pere
Il eſt aujourd'hui le Seigneur.
Honneur, honneur, cent fois honneur
Au Baron de la Grïaudiere.

ENTRE'E.

II. MUSICIEN.

C'eſt peu d'avoir l'eſprit & les appas

De Madame Catau ſa Mere ;
Il a la mine fiere,
La vertu guerriere
De Monſieur ſon Oncle Colas.

M. MANANVILLE.

On ſe mocque ici de nous.

COLAS.

Non, non.

III. MUSICIEN.

Un, & deux ſont trois, & trois ſont ſix,
Et quatre ſont dix.
Qu'on eſt habille
Quand on attrape mille,
Qui de mille paye rien,
Reſte mille, mille, mille, & mille,
Ah ! que de bien !

Que de fracas ! quelle opulence !
Que de magnificence
Que d'appui !
Voilà la grande ſcience
Et le mérite d'aujourd'hui.

Mr. MANANVILLE.

Qui eſt l'inſolent qui a compoſé ces mauvaiſe paroles-là ?

LISETTE.

Il n'eſt guére Poëte comme vous voyez, car il dit la vérité.

Mr. MANANVILLE.

Et vous qui oſez . . . .

SCENE XVIII.

FONTAUBIN, HENRIETTE, Mr. MANANVILLE, COLAS, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, RAGOTIN.

RAGOTIN *à Fontaubin.*

MOnſieur, voilà votre fils le Capitaine qui vient d'arriver.

Mr. MANANVILLE.

Il ne me falloit plus que cela.

FONTAUBIN.

Il vient à propos, pour être de la nôce.

RAGOTIN.

Vrayment oüi, pour être de la nôce ! il vient bien plûtôt pour la troubler : il veut là bas tout renverſer

verſer, tout briſer, tout aſſommer.

Mr. MANANVILLE.

Eſt-ce que Monſieur votre fils ſeroit ſi déraiſonnable que de vouloir....

LISETTE *bas à Mananville.*

C'eſt un Diable, je le connois; & vous en ſerez quitte à bon marché, s'il ſe contente de mettre le feu à votre maiſon.

Mr. MANANVILLE.

Que veut dire ceci?

FONTAUBIN.

Voyons, voyons, il ne ſera peut-être pas ſi méchant.

RAGOTIN.

Monſieur, il dit qu'il n'a que faire à vous, & qu'il n'en veut qu'à Monſieur Mananville.

FONTAUBIN.

Deſcendons toûjours.

M. MANANVILLE.

Tout ceci prend un mauvais train. Peſte ſoit du Divertiſſement, ſans cela le Contrat ſeroit ſigné. Que je ſuis malheureux! il y a un mois que je ménage cette alliance, qui m'auroit donné tout l'appui poſſible contre les recherches qu'on auroit pû faire de l'acquiſition de mes biens, il faut que tout contribuë à rompre mes projets, & que ce maudit Capitaine vienne encore. Mais apparemment le voici.

SCENE XIX.

Monſieur MANANVILLE,
Madame MANANVILLE,
LE BARON, LISETTE
CRISPIN.

LISETTE.

COurage, Criſpin, cela va à merveille, & Monſieur de Fontaubin t'avouë de tout.

CRISPIN *en Capitaine.*

Toi, Liſette, ſeconde-moi bien. Ah, ventre ! ah, tête ! ah, mort !

LISETTE.

Mais Monſieur, Monſieur votre Pere vous cherche, & veut vous parler.

CRISPIN *en Capitaine.*

Je n'ai que faire à lui, il eſt bien hardi de vouloir ſe montrer devant moi, ayant eu deſſein de marier ma Sœur ſans mon conſentement.

LISETTE.

Mais, Monſieur.

CRISPIN *en Capitaine.*

Donner la Sœur d'un Capitaine de Dragons à du pied plat.

LE BARON.

C'eſt de moi qu'il parle.

CRISPIN *en Capitaine.*

A un Claude ! où eſt-il le téméraire qui oſe épouſer ma Sœur?

LE BARON.

Ce n'eſt pas moi, Monſieur.

CRISPIN *à Colas.*

Eſt-ce toi?

COLAS.

Non pargué, j'ai déja trop d'une femme.

Mr. MANANVILLE.

Monſieur, il ne faut pas tant faire de bruit. C'eſt mon fils le Baron qui l'épouſe, & Monſieur votre Pere prétend . . .

CRISPIN *en Capitaine.*

Ah, ah, il prétend . . . je lui montrerai bien le reſpect qu'il me doit.

Mr. MANANVILLE.

Voilà un fils bien inſolent.

CRISPIN *en Capitaine.*

Il n'a pas aſſez de bien pour que je ſouhaite ſa mort; mais ventrebleu, je lui apprendrai à vivre à ce pere-là.

Mr. MANANVILLE.

Quel diable d'homme eſt-ce ceci ?

LISETTE *à M. Mananville.*

Vous le voyez à preſent dans ſa belle humeur ; quand il eſt en colere, c'eſt bien autre choſe.

Mr. MANANVILLE.

Il faut voir s'il entendra raiſon. Monſieur point tant d'emportement ; Monſieur, c'eſt parce que Monſieur votre Pere n'a pas tout le bien qu'on pourroit s'imaginer, que ce mariage lui convient, & quand vous ſçaurez les avantages qu'il y trouve.

CRISPIN *en Capitaine.*

Oüi, mon Pere y trouve ſes avantages, j'en ſuis ravi. Et les miens ? Pétebleu à ce que je vois, on ne ſonge guére aux abſens ici. Mais j'arrive encore à tems, pour faire mon marché. *Primò*, je vous déclare que je veux cent mille francs de pot de vin.

Mr. MANANVILLE.

Cent mille francs ? cet homme là a le diable au corps.

LISETTE.

Je le trouve aujourd'hui plus moderé qu'à ſon ordinaire.

Mr. MANANVILLE.

Quelle chienne de moderation, avec ſes cent mille francs !

LISETTE.

C'eſt une bagatelle pour vous, apréſent ; & cela vous eſt auſſi aiſé à gagner, qu'à lui de le dépenſer.

CRISPIN.

Item. Tous les Officiers de mon Régiment & moi, ſerons logez & nourris chez vous à diſcrétion tous les hyvers, pour nous dédommager des pertes que nous avons faites avec vos confreres les Uſuriers, depuis trois ans.

Mr. MANANVILLE.

Et qu'ai-je affaire, moi...

CRISPIN.

Comment morbleu, j'aurai une jolie Sœur, & cela ne produira rien, quand j'en vois tous les jours qui doivent leur fortune à la beauté de leurs arrieres-couſines ?

Me. MANANVILLE.

Ah, c'en eſt trop; & duſſiez-vous vous fâcher, Monſieur mon mari, il ne ſera pas dit qu'une femme, parce qu'elle eſt de qualité, ſera ſi long-tems ſans parler, & qu'elle endurera tant de ſottiſes. Allez, Monſieur, je n'avons que faire de votre Sœur, & je nous paſſerons bien de tant d'honneur, notre fils n'en n'eſt pas encore tant affoté.

LE BARON.

Ma foi, Monſieur, puiſque cela eſt comme cela,

Me. MANANVILLE.

Ah ! je n'en puis plus. Vous voudriez, Monſieur mon mari, être allié à un garniment comme ſtilà ?

Mr. MANANVILLE.

Non parbleu ; & ſi Monſieur Fontaubin ne me fait juſtice . . .

SCENE XX.

FONTAUBIN, Mr. MANANVILLE, Madame MANANVILLE, LE BARON, LISETTE, COLAS.

FONTAUBIN.

OU eſt donc mon Fils ? Je crois que je le chercherai tout aujourd'hui.

LISETTE.

Le voilà qui ſont, Monſieur, il eſt venu ici rendre ſes reſpects à Monſieur & à ſa famille.

Me. MANANVILLE.

Vous êtes une inſolente, ma mie.

FONTAUBIN

FONTAUBIN.

Comment donc?

COLAS.

Oüi, parmi tous les reſpects dont elle vous parle, il m'a baillé un ſouflet.

FONTAUBIN.

Un ſouflet! je ne crois pas cela, c'eſt le plus ſage de mes enfans.

Mr. MANANVILLE.

Jugez du reſte, Hé bien, Monſieur, ſi c'eſt là le plus ſage de vos enfans, je renonce à votre alliance; & quand je devrois payer le dédit, ce qu'il faudra voir pourtant, je donnerois plûtôt mon Fils à la derniere.

FONTAUBIN.

Sans emportement, Monſieur, vous me mettez le marché à la main; j'en ſuis parbleu ravi, & j'allois faire une ſotiſe. Rendons-nous réciproquement nos dédits; ce mariage, croyez-moi, ne convenoit ni à l'un ni à l'autre; tenez voilà votre écrit.

Mr. MANANVILLE.

Et voici le vôtre.

COLAS.

Et moi, Morgué, à qui rendrai-je mon ſouflet?

LISETTE.

Il vous reſtera, Monſieur le Capitaine de Vaiſſeau, il eſt de bonne priſe.

Mr. MANANVILLE.

Comment, j'entens encore ces maudits violons !

LISETTE.

C'eſt Monſieur le Capitaine qui les ramene.

Mr. MANANVILLE.

Que le Diable l'emporte, il vient encore nous faire de nouvelles inſultes.

COLAS.

Oh morgueane . . . .

Me. MANANVILLE.

Rentrons dans mon appartement, Monſieur, juſqu'à ce que je ſoyons débaraſſé de toute cette cohuë ; en reſtant j'expoſerions notre qualité à de nouviaux affronts.

Mr. MANANVILLE.

Je ſçaurai me vanger tôt ou tard.

COLAS.

Oh morgué moi, je m'en retourne à Charonne.

SCENE XXI.

ONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE.

FONTAUBIN.

Il rentre fâché ; mais je le ſuis bien plus d'avoir manqué de parole à Licaſte ; c'étoit un Gentilhomme qui....

SCENE XXII.

ONTAUBIN, HENRIETTE, LISETTE, LICASTE.

LICASTE.

MOnſieur, il eſt encore tems de me la tenir. J'apprens dans ce moment que j'ai gagné on procez avec dépens ; mais cette fortune ne ut me rendre heureux, ſi je ne la partage avec la lle Henriette.

FONTAUBIN.

Ce procedé me rend confus, Licaſte, & je fais mon bonheur de vous recevoir pour gendre. Allons chez nous.

SCENE DERNIERE.

FONTAUBIN, LICASTE, HENRIETTE, CRISPIN *en Capitaine*, LISETTE.

CRISPIN *en Capitaine.*

Doucement, s'il vous plait, il nous revient la fin d'un divertiſſement.

FONTAUBIN.

Ne pouſſons pas les choſes plus loin, & n'inſultons point ces gens-ci dans leur maiſon.

CRISPIN *en Capitaine.*

Monſieur, il eſt bon que je faſſe encore un peu de tapage ici. Mananville eſt un chicanneur; il a fait des frais pour ce mariage, & pourroit les rejetter ſur vous; croyez-moi, achevons de l'intimider de maniere qu'il ne veuille jamais avoir d'affaire avec nous.

FONTAUBIN.

Acheve donc ton divertiſſement; c'en ſera aſſez.

LISETTE.

Et nous, qu'en dirons-nous, Monsieur le Capitaine?

CRISPIN *en Capitaine.*

Tu sçais, Lisette, que j'ai quitté Marine pour toi; si tu veux t'engager dans ma Compagnie, je te donnerai ton congé au bout de trois mois.

LISETTE.

Que le Notaire fasse toujours l'engagement, il durera ce qu'il pourra.

NTI[illegible]

LIS[illegible]

'en [illegible]

ISPIN [illegible]

isette, que [illegible]

t'engager [illegible]

n congé [illegible]

LISE[illegible]

aire fasse [illegible]

pourra.

DIVERTISSEMEN

CRISPIN *chante.*

I. COUPLET.

Chantons tous la noble famille
De Monſeigneur de Mananville.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

LE CHOEUR *répete ces deux derni vers à la fin de chaque couplet.*

II. COUPLET.

Fils d'un Magiſter de Village,
Il promene un riche équipage.
Ne rappellons point les tems paſſez,
Il a de l'argent c'eſt aſſez.

III. COUPLET.

Il porta jadis la mandille,
Et maintenant chez lui tout brille.

Ne rappellons point les tems passez,
Il a de l'argent, c'est assez.

IV. COUPLET.

Au Village il prit une femme,
Que fait aujourd'hui la grand'dame.
Ne rappellons point les tems passez,
Il a de l'argent, c'est assez.

ENTRE'E.

LISETTE.

Ma foi c'est assez berner nos Manans, cela commence à m'ennuyer; changeons de stile, & chantons quelque chose de plus beau, de plus rare, & de plus curieux.

VAUDEVILLE.

LE CHŒUR.

I. COUPLET.

La beauté.
La rareté.
La curiosité.

II. COUPLET.

Les Dieux vous ont donné, jeune Iris, pour nous plaire
La beauté:

V. COUPLET *au Parterre.*

Meſſieurs ne cherchez point dans une bagatelle
La beauté.
Pour remplir votre goût il faut que l'on excelle,
La rareté.
Voyez-la ſeulement parce qu'elle eſt nouvelle,
La curioſité.

CHOEUR.

La beauté.
La rareté.
La curioſité.

FIN.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE

Représentée en 1716.

ACTEURS.

DAMON, Officier de Marine, Aveugle, Clair-Voyant.

LEONOR, jeune Veuve, promise à Damon.

La vieille LEONOR, Tante de Léonor, amoureuse de Damon.

LEANDRE, Neveu de Damon, Amant de Léonor.

LEMPESE', Médecin, amoureux de Léonor,

LISETTE, suivante de Léonor.

MARIN, valet de Damon.

UN NOTAIRE.

La Scene est à Paris dans la Maison de Damon.

L'AVEUGLE CLAIR-VOYANT.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien, Madame, à quoi vous déterminez-vous ? On va voir arriver votre futur époux. Damon revient enfin après deux ans d'absence.

LEONOR.

Fatal retour ! O Ciel ! je frémis quand j'y pense. Lisette, dans l'état où l'a mis son destin, Pourrai-je me résoudre à lui donner la main ?

LISETTE.

Comment vous en deffendre ? Un dédit vous engage,
Il l'exigea de vous avant ce long voyage,
Et que vous logeriez ici dans sa maison ;
Nous y vinmes alors toutes deux sans façon,
Comptant ce mariage une chose certaine.
A present son retour vous allarme & vous géne.

LEONOR.

Helas ! lorsqu'à Damon je donnai mon aveu,
Je n'avois jamais vû Léandre son neveu.

LISETTE.

Que je m'en doutois bien ? Voilà donc l'encloüeure ;
Léandre, je l'avoüe, est d'aimable figure,
Mais il n'a pas le double & sans l'oncle, ma foi,
Ce neveu si charmant seroit plus gueux que moi,
Damon a fait sur mer une fortune immense,
Avec lui, vous seriez toujours dans l'opulence,
Vous auriez de l'argent, des habits, des bijoux.

LEONOR.

Mais avec tous ces biens un trés fâcheux époux ;
Car enfin l'accident dont on a la nouvelle
N'a pas dû l'embellir.

LISETTE.

C'est une bagatelle.
Quoi, parce que le vent d'un boulet de canon,
Nous le renvoye aveugle. Hé quoi cette raison,

Vous doit-elle empêcher de conclure ?

LEONOR.

Sans doute.

LISETTE.

Refuſer un mari, parce qu'il ne voit goute !
Hélas ! votre défunt ne voyoit que trop clair,
Sur les moindres ſoupçons, toujours l'eſprit en l'air.

LEONOR.

Ah ! ne m'en parle pas, cinq mois de mariage
M'ont avec lui paru cinquante ans d'eſclavage ;
Ce ſouvenir ſuffit pour me faire trembler,
Et Damon a le don de lui trop reſſembler.
Quand j'aurois été ſourde à de nouvelles flames,
Damon parle ſi mal, penſe ſi mal des femmes.

LISETTE.

Ah qu'il en penſe mal, ou qu'il en penſe bien.
De ce que nous ferons, il ne verra plus rien.

LEONOR.

Qu'il ignore ſur tout que ſon neveu Léandre
Eſt encore à Paris, quand il le croit en Flandre.

LISETTE.

Oüi, mais que ferons-nous de Monſieur Lempeſé ?
De le congedier il n'eſt pas fort aiſé,
Ce fade Medecin eſt un amant tenace,
Et qui ne s'aperçoit jamais qu'il embaraſſe ;
Mais pourquoi diantre auſſi lui donner de l'eſpoir !

LEONOR.

Pour m'amuſer, n'ayant perſonne à recevoir ;

MARIN.

Tu n'en ſçaurois douter ſans me faire injuſtice.

LISETTE.

Il s'agit en payant, de nous rendre un ſervice.

MARIN.

En payant, c'eſt beaucoup me dire en peu de mots,
A cent coups de bâton dût s'expoſer mon dos,
Vous n'avez qu'à parler.

LISETTE.

Il faut tromper ton Maître,
Et ſur les gens qu'ici tu pourra voir paroître
Ne lui rien témoigner.

MARIN.

Il ſuffit, je t'entens,
Madame en notre abſence a fait quelques amans,
Et Damon l'inquiéte un peu par ſa venuë.
Ne craignez rien, depuis qu'il a perdu la vûë,
Je lui fait aiſément croire ce qu'il me plaît,
Et je vous ſervirai, non pas par interêt.
Mais parce que je ſens pour vous un certain zéle,
Qui brûle d'éclater... (*à Liſette*) que me donnera t'elle ?

LEONOR.

J'ai vingt Loüis tout prêts, je vais te les chercher.

MARIN.

Madame .. en verité ... c'eſt de quoi me toucher.
Hâtez-vous de répondre à mon ardeur extrême,
Et ſongez que mon Maître arrive à l'heure même.

SCENE

SCENE III.

MARIN *seul.*

Vingt Loüis ! Male-peste ! Allons, mon cher Marin,
Il ne faut pas rester dans un si beau chemin.
Mais quoi trahir Damon ! Non cela ne peut être ;
Il ne faut pas ma foi, trahir un si bon Maitre ;
Il vient de m'assurer certaine pension,
Qui dans la suite aura quelque augmentation.
Et le tout, pour venir ici leur faire accroire
Qu'il est aveugle. Allons, il y va de ma gloire,
De soutenir toûjours ce que j'ai commencé,
Des gens nous ont mandé que Monsieur Lempesé
Ce Médecin pimpant, ce Marchand de denrées,
Pour rétablir le teint des beautez délabrées,
Etoit dans ce logis du matin jusqu'au soir,
Que même Léonor lui donnoit quelque espoir.
On nous mande de plus qu'elle adore Léandre,
Et qu'il est à Paris quand on le croit en Flandre ;
C'est ce que dans ce jour mon Maitre veut sçavoir,
Et qu'il verra bien mieux, feignant de ne rien voir,
Ce qu'il en fait pourtant n'est pas par jalousie,
Il doit être guéri de cette frenesie,
Il veut se réjoüir, c'est-là je crois son but,

Mettre à bout Léonor & ſes amans ... mais chut,
La voici de retour auſſi bien que Liſette.
Prenons de toutes mains, & dupons la coquette.

SCENE IV.

LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE bien ces vingt Loüis ſont-ils prêts?

LEONOR *lui donnant une bourſe.*

Les voici.

MARIN

Je les prends ſans compter, & vous dis grand-merci.

LISETTE.

Pour que tu ſois au fait, il faut d'abord t'apprendre
Qu'on n'aime plus Damon, & qu'on aime Léandre.

MARIN.

Il eſt donc à Paris? Ma foi, c'eſt fort bien fait,
J'approuve votre goût, & j'en ſuis en effet.
Dans ma façon d'aimer tous les jours je préfere.
Et la niéce à la tante, & la fille à la mere.

LEONOR.

Finis, Marin, & sois seulement diligent....

MARIN.

Contez sur mon esprit, mon zéle & votre argent.

LEONOR.

Préviens d'abord Damon, dis-lui que mon visage
A perdu les attraits qu'il avoit en partage.

MARIN.

Oüi, je sçaurai vous peindre en remede d'amour;
Mais voici votre Tante.

SCENE V.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE, MARIN.

MARIN.

HE', Madame, bonjour.

LA TANTE.

Qu'ai-je appris, cher Marin? Quel accident terrible!
Damon revient aveugle, ô Ciel! Est-il possible?

MARIN.

Madame, il est trop vrai.

LA TANTE.

Que je le plains hélas!
Quoiqu'il n'ait pas rendu justice à mes appas,
Et qu'il ait négligé la Tante pour la Niéce,
J'avouerai que toujours pour lui je m'intereſſe.

LEONOR.

Vous le plaignez, ma Tante; Ah! ne plaignez que moi,
Je me vois dans l'état le plus cruel....

LA TANTE.

Pourquoi?

LEONOR.

Epouſer un aveugle, ah! cette ſeule idée
Me fait fremir d'horreur.

LA TANTE.

J'en ſuis perſuadée;
Cependant aujourd'hui la diſette d'Amans
Eſt ſi grande, ſi grande... Il faut ſuivre le tems.

MARIN.

Oüi, l'eſpece eſt ſi rare.

LA TANTE.

On eſt belles, bien faites;
Et l'on paſſe ſes jours ſans oüir de fleurettes.

LISETTE.

Nous ne nous ſentons point de la diſette ici,
Et nous ne manquons point d'épouſeurs, Dieu merci.
Car de quelque façon que l'on puiſſe le prendre,
Il nous en reſtera toujours deux à revendre;

Fourniſſez-vous chez nous.

LEONOR.

Mon Dieu ne raillons pas,
Et ſongeons bien plûtôt à ſortir d'embarras.

LISETTE.

Attendez, il me vient une idée admirable.
Si nous pouvions trouver quelque perſonne aimable,
Qui prés de notre aveugle, osât paſſer pour vous.

LEONOR.

Plaiſante invention!

LISETTE.

Pourquoi, que ſçavez vous.
Un aveugle à tromper n'eſt pas ſi difficile,
Et s'il ſe rencontroit une perſonne habile
Qui pût bien imiter le ſon de votre voix.

LEONOR.

Où la trouver, dis-nous? Et de qui faire choix?

MARIN.

Cela ſe trouvera, quelque mince griſette,
Qui pour ſe marier... Par exemple, Liſette.

LISETTE.

Qui moi? Je ne veux point d'un Aveugle.

MARIN.

Comment,
Pourrois-tu là-deſſus balancer un moment?

LA TANTE.

Ne cherchez pas plus loin, j'ai trouvé votre affaire.

Une belle perſonne, & qui ſçaura lui plaire ;
D'agrément & d'eſprit en tout ſemblable à toi,
Qui déguiſe ſa voix à merveille ; & c'eſt moi.

LISETTE.

Fi donc, Madame, fi.

LA TANTE.

Pourquoi donc, je vous prie?
Qui vous fait récrier de la ſorte, ma mie?

LISETTE.

Par ma foi, c'eſt votre âge.

LA TANTE.

Hé! n'ayez point de peur,
De ma Niéce, toûjours, j'ai paſſé pour la Sœur;
Et de mon âge au ſien le peu de différence,
Ne vaut pas aprés tout . . .

MARIN.

Bon, belle conſéquence,
(*Du ton d'un marqueur de Jeu de Paume.*)
Quarante-cinq à quinze.

LA TANTE.

Enfin quoi qu'il en ſoit,
Je jouerai bien mon rôle, & mieux que l'on ne croit.

MARIN.

Moi d'ailleurs, je peindrai Léonor ſi changée,
Et de telle façon ſa beauté dérangée,
Que quand quelqu'un voudroit l'éclaircir ſur ce point,

Ce qu'on pourroit lui dire, il ne le croiroit point.

LEONOR.

Ma Tante, je crains bien.

LA TANTE.

Ne te met point en peine ;
Je ſuis ta belle-mere, & même ta maraine,
Nous portons même nom de fille & de maris.
Je ſuis veuve du pere, & toi veuve du fils,
Pour-ton air enfantin, je l'attrape à merveille.

LISETTE.

Songez-bien qu'un Aveugle a ſouvent bonne oreille,
Et que quand à l'abord il donneroit dedans,
Il pouroit dans la ſuite.

LA TANTE.

Et c'eſt où je l'attens,
Quand il reconnoîtra cette aimable impoſture,
Il ſera trop content de m'avoir, j'en ſuis ſûre

MARIN.

Le moyen d'en douter.

LEONOR.

Avant tout, cher Marin,
Je voudrois que Léandre apprit notre deſſein,
Il loge chez Damis.

MARIN,

J'y vais c'eſt ici proche.

à part.

Bon, autre argent qui va pleuvoir dans nôtre poche.

LEONOR.

De ſon oncle d'abord apprens lui le retour.
Qu'il ne paroiſſe point ici de tout le jour ;
Ou du moins s'il y vient qu'il ſonge à ſe contraindre.

MARIN.

Je dirai ce qu'il faut, vous n'avez rien à craindre,
Repoſez-vous ſur moi. *à part.* La fourbe a réuſſi,
Allons vite avertir Damon de tout ceci.

SCENE VI.

LEONOR, LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

AH, j'entens Lempeſé.

LA TANTE.

L'incommode viſite !
Je ne le puis ſouffrir, défait t'en au plus vite,
Je paſſe cependant dans ton appartement :
Où je veux refléchir ſur mon rôle un moment.

SCENE VII.

JOR, LEMPESE', LISETTE.

LEONOR *à Liſette.*

'il vient mal à propos !

LEMPESE'.

Bonjour, beauté brillante,
rs plus gracieuſe, & toûjours plus char-
ante
tce que mes yeux ont vû de plus charmant.

LISETTE.

r une autre fois gardez ce compliment,
vons du chagrin.

LEMPESE'.

Pardon, ma belle Reine,
retardement a cauſé votre peine.
s m'ont deſolé, j'ai crû n'être jamais
de venir adorer vos attraits,
rt querellé que j'en ſerai malade,
roient égaré mes eaux & ma pomade.
oi, vous ſoupirez ? parlez, expliquez-vous ;
e ſoûpirs d'amour, de crainte ou de cour-
oux ?

LEONOR.

C'en ſont de déſeſpoir, déſeſpoir qui me tuë.
Enfin c'eſt de Damon l'arrivée imprévûë.

LEMPESE'.

Damon ! quoi ce Rival, que mon amour vainqueur
A depuis ſon départ banni de votre cœur ?

LISETTE.

Lui-même à l'épouſer il voudra la contraindre,
Ils ont un bon dédit.

LEMPESE'.

Elle n'a rien à craindre,
Je le payerai, Liſette ; & dûſſai-je. . . .

LISETTE.

Non pas,
Nous voulons ſans payer la tirer d'embarras,
Et ſi par un détour de chicane ſubtile. . . . .

LEMPESE'.

Hé bien, cela n'eſt pas, je crois, ſi difficile.

LISETTE.

Pas trop, puiſque Damon eſt aveugle.

LEMPESE'.

Comment ?

LISETTE.

Un boulet de canon fort impertinemment,
Paſſant prés de ſes yeux a frôlé la prunelle,
Et le vent. . . détruiſant. . . la force viſuelle. . .
Il eſt aveugle enfin, voilà quel eſt ſon ſort.

LEMPESE'.

de vent heureux, qui me conduit au port !

LEONOR.

nt ? vous vous flattez que ce malheur...

LEMPESE'.

Sans doute,

iis un Procès ſur ce qu'il ne voit goute.
nme, vous ſçavez, mon Frere l'Avocat
lle au Parlement avec aſſez d'éclat.
rdre plus de tems, dès demain il le ſomme
répréſenter dans la huitaine un homme
e ſes cinq ſens, qui de corps & d'eſprit
qu'il s'eſt fait voir en ſignant le dédit.

LISETTE.

le prendre bien. Mais je l'entens lui-même.

LEONOR.

iſette, je ſuis dans un deſordre extrême,
ſoûtenir...

LISETTE.

Je vais le recevoir,
z ; & vous, Monſieur, adieu, juſqu'au revoir.

LEMPESE'.

ivant être vû, je puis reſter, Liſette.

LISETTE *le repouſſant.*

ous moquez de moi.

LEMPESE'.

Que rien ne t'inquiete.

LISETTE.

Ma foi, vous ſortirez.

LEMPESE'.

Non, je ſuis curieux
De voir comme s'exprime un aveugle amoureux.

LISETTE.

J'enrage.

SCENE VIII.

DAMON, LEMPESE', LISETTE.

DAMON *contrefaiſant l'Aveugle.*

HOla, quelqu'un, Marin, tout m'abandonne,
Et dans cette maiſon je ne trouve perſonne.

LISETTE.

Monſieur, on vient à vous.

DAMON.

C'eſt Leonor, je crois?

LISETTE.

Non, Monſieur, c'eſt Liſette.

DAMON.

Hé bien, tu me revois,
Mais je ne puis avoir un pareil avantage.

LISETTE.

Vos yeux ſont toujours beaux, hélas c'eſt grand dommage!

DAMON.

Où Léonor eſt-elle?

LISETTE.

En ſon appartement,
Et je vais l'avertir dans ce même moment...

DAMON *allant embraſſer Lempeſé.*

Du moins auparavant il faut que je t'embraſſe...
Qu'eſt-ce ci, c'eſt un homme. Hé quoi! dans ma diſgrace,
Leonor pourroit-elle en bravant mon courroux,
Introduire céans...

LISETTE.

Hé là, Monſieur, tout doux,
Ce n'eſt qu'un domeſtique.

DAMON.

Ah! c'eſt une autre affaire.

LISETTE.

Madame, du premier a voulu ſe défaire,
C'étoit un pareſſeux qui n'avoit aucun ſoin:
Paſſez dans l'anti-chambre.

DAMON.

Hé non, j'en ai beſoin.
Un fauteüil. Je me ſens les jambes ſi ſerrées....
Hé l'ami, tire-moi mes bottines fourrées.

LISETTE.

Allons, dépêchez-vous.

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Qui moi, le débotter?

Non, parbleu, je m'en vais.

LISETTE *bas à Lempesé, le retenant.*

Ce seroit tout gâter.

Que pourroit-il penser?

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Oüi, mais par où m'y prendre?

LISETTE *bas à Lampesé.*

Vous méritez cela, pourquoi vouloir attendre...

DAMON.

Hé bien faquin, à quoi peut-tu donc t'amuser?

LISETTE.

Il est novice encor, il le faut excuser.

DAMON.

Ah, je vous ferai bien remuer cette idole.

Se dépêchera-t-on, à la fin...

LISETTE.

Carmagnole,

Débottez donc Monsieur.

LEMPESE' *bas à Lisette.*

Je ne pourrai jamais.

LISETTE *lui ôtant son manteau.*

Otez votre casaque.

DAMON, *ici Lempesé débotte Damon.*

Ah! le maudit Laquais.

On voit bien que jamais il ne fut à la guerre ;
Tire à toi, fort, plus fort. Il eſt je crois par terre.

LEMPESE' *ſe relevant.*

Je n'y puis réſiſter, Liſette, abſolument.

DAMON *préſentant ſon autre jambe.*

Allons, à l'autre.

LEMPESE' *bas à Liſette.*

Encore une autre ?

LISETTE *bas à Lampeſe.*

Apparemment.
Il faut bien achever. Mais ſon valet s'avance ;
Ne craignez rien, il eſt de notre intelligence.

LEMPESE' *à part.*

Je reſpire.

SCÈNE IX.

DAMON, LEMPESE', LISETTE.
MARIN *chargé d'une groſſe malle.*

MARIN.

AH, ah, ah !

DAMON.

Qui te fait rire ainſi ?

MARIN.

C'eſt, Monſieur....

à Liſette.

Apprens-moi ce qui ſe paſſe ici.

LISETTE. *bas à Marin.*

Ne fais ſemblant de rien.

DAMON.

D'où viens-tu, double traître?

Dans l'état où je ſuis peut-on laiſſer un Maître,
L'abandonner aux mains d'un butor, d'un lourdaut.

MARIN.

Il falloit apporter votre malle ici haut.

DAMON.

Il falloit ſe hâter.

MARIN.

La charge eſt trop peſante.
Votre malle, Monſieur, peſe deux cent cinquante;
Par ma foi quand j'aurois la force d'un mulet...

DAMON.

Chargez-la ſur le dos de ce maudit valet.

LEMPESE' *à part.*

Encore.

MARIN.

Quel valet, s'il vous plaît?

DAMON.

Carmagnole.
Un benêt, qui depuis une heure me déſole,
Dans mon appartement qu'il aille la porter;
Acheve cependant toi de me débotter.

MARIN *mettant rudement la malle ſur le dos de Lempeſé.*

nez donc, Carmagnole.

LEMPESE *la laiſſant cheoir.*

Oh, le diable t'emporte,
ne ſçaurois porter un fardeau de la ſorte;
crois que tu me prens pour un cheval de bats,
ieu, je reviendrai quand il n'y ſera pas.

SCENE X.

IMON, LISETTE, MARIN.

DAMON.

Iſette, fais venir Léonor, je te prie,
ſon retardement à la fin je m'ennuie.

LISETTE.

rais, Monſieur.

SCENE XI.

DAMON, MARIN.

DAMON.

HE bien que t'en ſemble, Marin!
J'ai bien turlupiné Monſieur le Medecin.
Léonor après tout doit être bien coquette,
Si d'un pareil galant elle entend la fleurette.

MARIN.

Monſieur, il ne faut pas diſputer ſur les goûts,
Ne vous y trompez pas, tel paſſe parmi nous
Pour un fat, un benêt, un nigaut, une cruche,
Que des femmes ſouvent il eſt la coqueluche.

DAMON.

Paſſe encor pour Léandre, il a quelque agrément:
Il eſt donc à Paris malgré tout?

MARIN.

Oüi, vraiment.
Je viens de lui parler, vous dis-je, à l'heure même,

DAMON.

Et tu ne doutes point que Léonor ne l'aime?

MARIN.

Le moyen d'en douter?

DAMON.

Il eſt inſtruit du tour
Que la Tante prétend jouer à mon amour ?

MARIN.

Il en eſt informé par moi-même.

DAMON.

Le traître !
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître....

MARIN.

Je vous croyois guéri, Monſieur, abſolument.

DAMON.

Pas tout-à-fait encore, à parler franchement,
Et j'ai beſoin de voir tous les tours qu'on m'apprête.
Mais comment ! Leonor me croit-elle ſi bête,
Et peut-elle me tendre un ſi groſſier appas ?

MARIN.

Elle vous croit Aveugle, & vous ne l'êtes pas ;
Peut-être que l'étant, vous prendriez le change.

DAMON.

Il faudroit que je fuſſe en un état étrange,
Et que j'euſſe perdu tous les ſens à la fois.
Mais quelqu'un vient ici, c'eſt la Tante je crois ;
C'eſt elle-même, ſonge à ſeconder ma feinte.

MARIN.

Allez, je ſuis au fait, n'ayez aucune crainte.

SCENE XII.

DAMON, LA TANTE, MARIN.

DAMON.

LEonor ne vient point ?

MARIN.

Hé, Monſieur, la voici.

DAMON *allant vers la porte.*

Ah Madame.

MARIN *l'arrêtant.*

Attendez, ce n'eſt pas par ici.
Où Diable allez-vous donc parler à cette porte ?

LA TANTE *contrefaiſant la voix de Léonor.*

Ah Damon, quel chagrin de vous voir de la ſorte !

DAMON.

Que ſa voix eſt changée !

MARIN.

On vous le diſoit bien :
Mais auprés de ſes traits, Monſieur, cela n'eſt rien.

DAMON.

N'importe, elle a toujours pour moi les mêmes charmes.

LA TANTE.

Ciel ! que votre accident m'a fait verſer de larmes !
Si vous ſçaviez mon cher.

DAMON.

Ah, je n'en doute pas.

LA TANTE.

Je ne ſçaurois parler, & mes ſoupirs... Hélas !
Je ne ſçais pas comment je ſuis encore en vie.

DAMON.

Ne vous affligez point, Léonor, je vous prie,
Vous me percez le cœur, ſongez que vos attraits
Pourroient par tant de pleurs ſe perdre pour jamais.

MARIN.

Elle en a déja bien perdu, l'état funeſte...

DAMON.

Pour un Aveugle, hélas ! c'eſt trop que ce qui reſte.
Après tous ces attraits que tu dis ſi changez,
J'aurois plaiſir peut-être à les voir dérangez :
Une beauté bizare a ſouvent l'art de plaire,
Bien plus que ne feroit une plus réguliere.

MARIN.

Vous devez donc, Monſieur, ne vous chagriner point,
La beauté de Madame eſt bizarre à tel point...

LA TANTE.

Enfin de ma beauté, quoique vous puiſſiez croire,
Sur bien d'autres on peut me donner la victoire ;
Pour mon eſprit, il eſt argenté des trois quart,

On m'en fait compliment auſſi de toutes parts.

DAMON.

Ah, Madame, on ſçait trop que c'eſt une merveille.

LA TANTE.

De mille doux propos rempliſſant votre oreille,
Je vous conſolerai d'avoir perdu les yeux,
Je veux être avec vous en tous tems, en tous lieux.

DAMON.

Que j'aurai de plaiſir, hâtez-donc cette affaire,
Et courez promptement chez le premier Notaire,
Mettez dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira,
Laiſſez mon nom en blanc qu'ici l'on remplira,
J'ai mes raiſons qui ſont de peu de conſequence,
Pour vous, ſignez toujours, & faites diligence.

LA TANTE.

J'y vais, & dans l'inſtant je ſerai de retour.

MARIN *bas à la Tante.*

Prenez quelque Notaire éloigné du Car-four,
Et qui ne puiſſe ici reconnoître perſonne.

LA TANTE *bas à Marin.*

C'eſt fort bien aviſé, la prévoyance eſt bonne,
Lorſque j'aurai ſigné, j'envoyerai le Contrat,
Et ne paroîtrai point de peur de quelque éclat,
Il pourroit ſurvenir des amis de ton Maître,
Qui me reconnoiſſant gâteroient tout peut-être.

DAMON.

Vous n'êtes point partie! ah, ce retardement,

A mon cœur amoureux eſt un nouveau tourment,
Répondez Léonor à mon ardeur extrême.

LA TANTE.

J'y vais, j'y cours, j'y vôle, & je reviens de même.

SCENE XIII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

Maugrébleu de la folle.

DAMON.

Allons, ce n'eſt pas tout,
Et je prétens pouſſer la choſe juſqu'au bout;
Je veux que Lempeſé...

MARIN.

Paix, j'apperçois Léandre,
Votre deſſein étoit de venir le ſurprendre,
Le voilà tout ſurpris.

DAMON.

Il n'eſt pas tems encor;
Et je veux le ſurprendre avecque Léonor,
Je paſſe dans ma chambre, & je vous laiſſe enſemble.

SCENE XIV.

LEANDRE, MARIN *après avoir conduit Damon jusqu'à la porte de son appartement.*

LEANDRE.

HE' bien, mon cher Marin.

MARIN.

Avancez-vous.

LEANDRE.

Je tremble.

Comment cela va-t'il ?

MARIN.

Tout va bien, Dieu merci,
Et comme on l'espéroit, la chose a réüssi.
Votre Oncle a pris le change.

LEANDRE.

Il épouse la Tante ?

MARIN.

Elle est chez le Notaire à remplir nôtre attente,
Mais voici Léonor qui peut vous assurer . . .

SCENE

SCENE XV.

LEONOR, LEANDRE, MARIN, LISETTE.

LEANDRE.

HE bien, Madame, enfin, on peut donc eſperer...

LEONOR.

Selon ce qu'aura fait ma Tante.

MARIN.

Des merveilles,
Elle a de notre Aveugle enchanté les oreilles,
Il attend le Contrat qui s'apprête à ſigner.

LEONOR.

Je ne ſçais pas comment cela pourra tourner,
Mais quoique l'on oppoſe à mon amour extrême,
Soyez ſûr que toujours vous me verrez la même.

LEANDRE.

Ah, quel eſpoir charmant! ſouffrez qu'à vos genoux.

MARIN.

Chût, ne remuez pas l'Aveugle vient à nous.

SCENE XVI.

DAMON, LEONOR, LEANDRE, LISETTE, MARIN.

DAMON.

CHarmante Léonor, votre voix adorable,
Frape encor mon oreille.

LISETTE.

Ah, voilà bien le Diable,

DAMON.

Vous n'êtes point partie encore, & votre amour....

MARIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, c'est quelle est de retour.

DAMON.

Hé bien qu'avez vous fait?

MARIN.

Le Notaire est en ville.

DAMON.

Il en faut prendre un autre, est-il si difficile?

LISETTE.

Elle y va retourner.

DAMON.

Qu'elle reste un moment.

Je ſerai bien payé de ce retardement,
Par les douceurs qui vont ſortir de cette bouche.
Redites donc cent fois que mon amour vous touche.
Redoublez, Léonor, ces ſoupirs amoureux,
Qui viennent de me mettre au comble de mes vœux.

LEONOR *bas à Marin.*

Que lui diſoit ma Tante?

MARIN.

Ah, j'aurois de la peine
A m'en reſſouvenir.

LEONOR *à part.*

Juſte Ciel! qu'elle gêne!
Parlons, puiſqu'il le faut. Oüi, je n'aime que vous,
(*Se tournant du côté de Léandre.*)
Je fais tout mon bonheur de vous voir mon Epoux.

DAMON.

Bas. Quelle impudence! mais ne faiſons rien connoître.
Haut. Que je ſuis ſatisfait, que j'ai ſujet de l'être!
De ma reconnoiſſance attendez les effets.

LEONOR.

Je n'en merite point de tout ce que je fais.
Croyez que je ne ſuis que mon amour extrême,
(*Se tournant toujours du côté de Léandre.*)
Et que je vois ici, le ſeul objet que j'aime.

MARIN *à Leonor.*

Que ne peut-il vous voir de même en ces inſtans,

Ah ! qu'il ſeroit content.

DAMON.

Si je ne vois, j'entens.

LEONOR *donnant la main à Léandre.*

Oüi, ma main ſuit mon cœur, & dans cette journée

Mes vœux ſeront remplis ſi les nœuds d'Hymenée. . . .

DAMON *prenant la main de Léandre.*

Donnez-moi cette main qui va me rendre heureux.

Que par mille baiſers, auſſi doux qu'amoureux. . . .

Quelle main eſt-ce là, que faut-il que je penſe ?

MARIN *s'approchant.*

C'eſt la mienne, Monſieur.

DAMON *donnant un ſoufflet à Léandre.*

Tiens, de ton inſolence,

Maraut, voilà le prix.

LEONOR *bas à Léandre.*

Je ſuis au deſeſpoir.

DAMON.

Je t'apprendrai, faquin. . . .

MARIN *d'un ton pleurant comme s'il avoit reçû le coup.*

Revenez-y pour voir.

LEANDRE *bas à Marin.*

Te moques-tu de moi ?

LEONOR.

Vous êtes en colere,
Je vous quitte & je vais retourner au Notaire.

DAMON.

Allez donc, & hâtez ces précieux inſtans,
Qu'il apporte au plûtôt le Contrat, je l'attens.

SCENE XVII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

IL n'eſt pas avec moi beſoin que l'on s'explique;
Je vous ai, comme il faut, donné votre replique,
Mais, s'il vous plait, Monſieur, quel eſt votre deſſein?

DAMON.

De marier la vieille avec le Médecin.

MARIN.

Quoi, Monſieur Lempeſé, le mari de la Tante;
Le trait ſeroit bouffon, & la piéce plaiſante,
Je vais vous le chercher, je ſçais bien à peu prés...
Mais par ma foi la bête entre dans nos filets,
Et le voici lui-même.

SCENE XVIII.

DAMON, LEMPESE', MARIN.

LEMPESE' *bas à Marin.*

OU Léonor eſt-elle ?

MARIN *triſtement.*

Chez le Nottaire.

LEMPESE' *bas à Marin.*

O Ciel ! quelle triſte nouvelle !
Elle épouſe Damon.

MARIN, *bas à Lempeſé.*

C'eſt à ſon grand regret.

LEMPESE'.

Je venois l'informer de tout ce que j'ai fait.
Mon frere m'ayant dit que l'affaire étoit bonne...

DAMON.

A qui donc parles-tu ?

MARIN.

Moi, Monſieur, à perſonne !

DAMON

Tu me trompes, j'entens marcher quelqu'un ici.

LEMPESE'.

Je tremble.

DAMON *gagnant la porte, & tâtonnant par-tout avec son bâton.*

Je me veux éclaircir de ceci.

MARIN *bas à Lempesé.*

Que lui dire, ma foi, j'ai perdu la parole.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Dis ce que tu voudras. Mais plus de Carmagnole.

MARIN *à Damon.*

C'est Monsieur Lempesé, trés sçavant Medecin,
Qui vient vous apporter un remede divin,
Que pour guerir les yeux il soutient admirable.

DAMON.

Vraiment d'un pareil soin je lui suis redevable.
Je ne sçais pas, Monsieur, par où j'ai merité,
Que pour moi vous puissiez avoir tant de bonté.
Donnez-moi ce remède, il faut que je l'éprouve.

MARIN *bas à Lempesé.*

Allons, cherchez, Monsieur.

LEMPESE' *bas à Marin.*

Que veux-tu que je trouve ?

MARIN *bas à Lempesé.*

N'avez-vous point sur vous quelque poudre, quelque eau.
Pour le faire encor mieux donner dans le panneau.

LEMPESE' *bas à Marin.*

J'ai de l'eau pour le teint, mais peste elle est trop forte,
La composition en est faite de sorte. . . .

MARIN *bas à Lempeſé.*

Bon, bon, donnez toujours, pour ſortir d'embarras.

LEMPESE' *bas à Marin.*

La voila, prenez ſoin qu'il ne s'en ſerve pas.

MARIN *regardant le flacon.*

Qu'importe. La belle eau, la vuë eſt éclaircie
Seulement à la voir.

DAMON.

Je vous en remercie,
Si j'en ſuis ſoulagé, je vous devrai beaucoup.

MARIN.

Vous feriez bien ſurpris de voir clair tout d'un coup.

DAMON.

Comment, je donnerois tout ce que je poſſede,
Que je croirois trop peu payer un tel remede.

MARIN.

Mais, Monſieur, pour guérir, il faudroit commencer,
Par bannir Léonor, & n'y jamais penſer;
Car la femme à la vûë eſt tout-à-fait contraire.

LEMPESE'.

Hypocrate le dit.

DAMON.

Mais comment veux-tu faire?
La rupture à préſent cauſeroit trop d'éclat,
On va dans ce moment m'apporter le Contrat
Signé de Léonor. Elle pourroit ſe plaindre,

A payer

A payer le dédit on me pourroit contraindre.

LEMPESE'.

Et pourquoi ? Léonor ayant beaucoup d'appas,
Quelqu'ami ne peut-il vous tirer d'embarras,
Envers elle acquiter la parole donnée ?

DAMON.

Monſieur, quand il s'agit des nœuds de l'hymenée,
On ne voit point d'ami être aſſez généreux,
Juſqu'à franchir pour nous un pas ſi hazardeux.

LEMPESE'.

Il s'en pourroit trouver, qui ſans beaucoup de peine,
Se chargeroient pour vous d'une ſi douce chaîne.

MARIN.

Bas. Il gobe l'ameçon. *Haut.* On voit aſſez d'amis
Prendre en de certains cas la place des maris;
Mais ils s'en tiennent là, ſans riſquer davantage
Et laiſſent aux époux les charges du ménage.

DAMON.

Enfin je vois qu'il faut expoſer ma ſanté,
Car perſonne jamais n'aura tant de bonté.

LEMPESE'.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'ai trouvé votre affaire,
Un homme à qui déja Léonor a ſçû plaire,
Et qui d'ailleurs, je crois, ne lui déplaiſoit pas

DAMON.

Qui ſeroit-ce ? L'eſpoir de ſortir d'embarras

Flatte déja mon cœur, & ma joye eſt extrême.
N'héſitez point, Monſieur, à le nommer.

LEMPESE'.

Moi-même,
Qui de vous obliger eut toujours grand deſir.

DAMON.

Quoi! vous pourriez, Monſieur, me faire ce plaiſir?
Epouſer Léonor? ah, quelle complaiſance!
Quels ſeront les effets de ma reconnoiſſance!

MARIN *à Damon.*

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami,
Monſieur ne vous veut pas obliger à demi.

DAMON.

Puiſque vous voulez bien me faire cette grace,
Vous n'avez qu'à ſigner le Contrat en ma place,
On va me l'apporter dans ce même moment.

LEMPESE'.

Léonor en ſera ravie aſſûrément.

DAMON.

Pour plus de ſûreté, faiſons croire au Notaire,
Que vous êtes celui pour qui ſe fait l'affaire,
Le Contrat eſt déja ſigné de Léonor,
Et comme on n'a pas mis mes qualitez encor,
Avecque votre nom on y mettra les vôtres.

MARIN.

Il faut bien s'obliger ainſi les uns les autres.
Mais le Notaire vient.

DAMON *à Lempesé.*

Cachons lui tout ceci,
(à Marin.)

oi, prens garde qu'aucun ne nous ſurprenne ici.

(Marin apporte une table & deux ſiéges avant de s'en aller.)

SCENE XIX.

DAMON, LEMPESE', LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Tous préſens, Salut. Jamais dans mon Etude,
Avec tant de juſteſſe & tant de promptitude,
puis vingt-trois ans il ne s'eſt fait Contrat.

DAMON.

in, quoiqu'il en ſoit, tout eſt-il en état?

LE NOTAIRE.

i, Monſieur, il ne faut ſeulement que m'apprendre
nom, les qualitez que le futur veut prendre.
is, Meſſieurs, à vous voir les yeux que je vous vois,
des deux s'il vous plaît, eſt aveugle?

LEMPESE'.

C'eſt moi.

LE NOTAIRE.

O Ciel ! qui l'auroit crû, c'eſt vraiment grand dommage.

LEMPESE'.

Il eſt vrai, mais ſignons, ſans tarder davantage.

LE NOTAIRE.

Il faut lire du moins le Contrat.

LEMPESE'.

Nullement.

Léonor l'a ſigné, je ſigne aveuglément.

LE NOTAIRE.

La Future eſt préſſante, & vous encor plus qu'elle.

Signez donc, c'eſt, je crois, Damon qu'on vous appelle,

LEMPESE'.

De me donner ce nom je m'étois aviſé;

(*Lempeſé ſigne le Contrat, & le Notaire lui conduit la main le croyant aveugle.*)

Mais je ſigne toujours Damien Lempeſé.

LE NOTAIRE *écrit.*

Vos qualitez?

LEMPESE'.

Hélas! après mon infortune,

Je ne crois pas, Monſieur, en devoir prendre aucune;

Bon Bourgeois de Paris, & cela ſuffira.

DAMON.

ieu, Monſieur, tantôt on vous ſatisfera.
n aura même égard à votre diligence.

LE NOTAIRE.

ne demande rien, je ſuis payé d'avance;
adame Léonor a ſçû prendre ce ſoin.

SCENE XX.

DAMON, LEMPESE'.

LEMPESE'.

DE beaucoup de fineſſe on n'a pas eu beſoin;
Mais, Monſieur, pardonnez à mon impatience,
e cours à Léonor apprendre en diligence
ue le ſort a rempli le plus doux de ſes vœux.

DAMON.

llez, mon cher, allez, & tenez-vous joyeux.

SCENE XXI.

DAMON *ſeul.*

MA foi, je m'applaudis, & le tour eſt trop drôle,
Avec notre benêt j'ai bien joüé mon rôle ;
Il eſt tems de finir, je ſuis aſſez inſtruit,
Et j'en ai vû bien ; plus qu'on ne m'en avoit dit.

SCENE XXII.

DAMON, MARIN.

MARIN.

MOnſieur, ſongez à vous, Léonor & Léandre
Vont revenir ici, je leur ai fait entendre
Que vous dormiez.

DAMON.

Fort bien il faut, mon cher Marin,
Que quelque tour plaiſant à ceci mette fin.

MARIN.

Pour vous mieux ſeconder, ſi vous vouliez me dire...

DAMON.

viendras dans ma chambre, où je ſçaurai t'inſtruire,
Il faut que deux mots pour que tu ſois au fait.

SCENE XXIII.

MARIN *ſeul.*

Il va leur préparer encore un nouveau trait,
D'avance je l'approuve, & mon ame ravie....
Mais voici tous nos gens, joüons la Comédie.

SCENE XXIV.

ANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

LISETTE.

Et bien, dort-il encore?

MARIN.

A faire tout trembler,
Ma maiſon tomberoit, je crois, ſans le troubler.

LEONOR.

Je ſuis en près de ſon lit; & pour peu qu'il remuë,

Reviens nous avertir ; car je ſerois perduë,
S'il entendoit la voix de Léandre.

MARIN.

Fort bien.
Diſcourez à votre aiſe, & n'appréhendez rien.

SCENE XXV.

LEANDRE, LEONOR, LISETTE.

LEANDRE.

JE ne reviens ici qu'en tremblant, je l'avouë.
Quand mon oncle ſçaura la piéce qu'on lui joüe,
S'il me croit avoir part à cette invention,
C'eſt peu d'être fruſtré de ſa ſucceſſion ;
Son courroux . . .

LEONOR.

Tout eſt fait, & ma Tante eſt ſa femme,
Qui comme elle voudra, ſçaura tourner ſon ame,

LISETTE.

Dans les commencemens, il criera, peſtera,
Fera le Diable à quatre, & puis s'appaiſera ;
Ses ſoupçons ne pourront tomber que ſur la Tante,

lui malgré ſes froideurs, lui fut toûjours conſ-
tante,
t qui pour ſe vanger de ſon nouvel amour,
ans nous en informer aura joüé ce tour.
aiſſez-leur entr'eux deux démêler la fuſée.
e vous la garantis femelle auſſi ruſée. . . .

SCENE XXVI.

EANDRE, LEONOR, LISETTE, MARIN.

MARIN.

Diſgrace terrible! inopiné malheur!

LEANDRE.

ue ſeroit-ce, Marin?

LEONOR.

Je tremble de frayeur.

MARIN.

amon voit clair d'un œil.

LEANDRE.

Ah juſte Ciel! qu'entens-je?

LEONOR.

ſuis au deſeſpoir.

LISETTE *pleurant.*

Quel accident étrange

MARIN.

Il vient de s'éveiller avec un air joyeux,
Ah, Marin, m'a-t'il dit, ah ! que je ſuis heureux
Je vois clair de cet œil, voilà mon lit, ma table
Te voilà, je te vois. Ah, remede admirable !
Eau divine, va cours au plutôt, cher Marin.
Va chercher Lempeſé, ce fameux Médecin,
Qui m'a fait recouvrer la moitié de la vûë,
La moitié de mon bien à ce ſervice eſt dûë.

LISETTE.

Mais cette eau, diſois-tu, n'étoit que pour le teint
Et Lempeſé ſurpris s'étoit trouvé contraint....
Peſte du Médecin, & de ſon eau divine.

MARIN.

Ce n'eſt que par hazard qu'agit la Médecine,
Parmi ces qui-pro-quo, ſouvent ſi dangereux,
Il s'en peut rencontrer entre mille un heureux.

LISETTE.

Et de quel œil voit-il ?

MARIN.

De l'œil droit.

LEONOR.

Ah ! Liſet
De quoi t'informes-tu, quand mon ame inquiéte
Eprouve en ce moment le ſort le plus fatal,

uand je dois craindre tout, d'un jaloux, d'un brutal ...

LISETTE.

h ma foi le voici.

LEANDRE.

Je ne veux point l'attendre ; gagne l'eſcalier.

LEONOR.

Que faites-vous, Léandre, préſent qu'il voit clair, il va vous rencontrer.

MARIN.

Dans ſon grand Cabinet, vous ferez mieux d'entrer.

LEANDRE *entrant dans le Cabinet.*

Juſte Ciel ! quel revers.

SCENE XXVII.

DAMON, LEONOR, LISETTE, MARIN, LEANDRE *caché.*

DAMON.

AH! quel bonheur extrê
Quoi, je puis donc enfin revoir tout ce que j'ai
Prenez part, Léonor, au plaiſir que je ſens.
O ciel! quel teint! quels yeux! quels appas ra
ſans!
Comment donc malheureux, tu la diſois affreu

MARIN.

C'eſt votre guériſon qui la rend ſi joyeuſe,
Qu'elle a dans un moment repris tous ſes attrait

DAMON.

Oüi, je vous trouve encór plus belle que jam
Vous ne me dites rien, que faut-il que je cro

MARIN.

Ce ſilence eſt encore un effet de ſa joye.

DAMON.

Je veux bien m'en flater. Qu'il eſt doux, mes enf
De revoir la lumiere aprés un ſi long-tems
Je croyois n'avoir plus ce bonheur de ma vie,

Ah, quel plaisir charmant ! déja je meurs d'envie
De revoir tous ces lieux, & sur-tout mes tableaux,
Ce vont être pour moi des spectacles nouveaux.

LEONOR *bas à Lisette.*

Dans son grand-Cabinet il va d'abord se rendre.
Que ferons-nous Lisette ? il y va voir Léandre.

LISETTE *en empêchant Damon d'entrer dans le Cabinet.*

Bas à Leonor. Il faut parer le coup. Mais croyez-vous, Monsieur,
Ne voir clair que d'un œil ?

DAMON.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si par bonheur,
Vous voyez de tous deux ?

DAMON.

Non, cela ne peut-être.

LISETTE.

Dans ce moment, Monsieur, nous le pourrons connoitre,
Souffrez qu'avec ma main...

DAMON.

Oüi-da, je le veux bien.

LISETTE *lui couvrant l'œil droit avec sa main.*

Parlez, que voyez-vous ?

DAMON.

Parbleu, je ne vois rien.

LISETTE.

Rien du tout ?

DAMON.

Non vrayment.

LEONOR *faiſant ſortir Léandre du C*

Sortez ſans plus

LISETTE.

Vous ne voyez donc rien ?

DAMON *montrant Léandre qui ſort du*

Si fait, je vois l

Qui ſort dans ce moment de mon grand C

LISETTE.

Pour le coup nous voila tous pris au trébu

MARIN.

Parbleu, c'eſt à ce coup qu'il faut crier r

Et cet objet pour vous eſt un nouveau ſpect

DAMON.

D'où vous vient donc à tous ce grand ét
ment ?

Eſt-ce de voir la fin de mon aveuglément ?

SCENE XXVIII.

DAMON, LEANDRE, LISETTE, LEMPESE', MARIN.

DAMON.

Mais j'apperçois, je crois, mon Médecin. De grace,
Approchez-vous, Monsieur, venez qu'on vous embrasse,
Votre divin remede . . .

LEMPESE'.

Hé bien ?

DAMON.

A réüssi,
Je vois clair des deux yeux.

LENPESE' *à part.*

Que veut dire ceci ?
A cette gueriſon, je ne puis rien connoître.

MARIN.

Vous êtes plus ſçavant que vous ne croyez l'être.
Votre fortune eſt faite, il faut faire afficher,
De tous les lieux du monde on viendra vous chercher,

LEMPESE' *à Marin.*

Je ſuis tout ſtupéfait, & plus heureux que ſage.
Qui l'auroit crû, qu'une eau pour peller le viſa
Guérit le mal des yeux? je vois que déſormais
On peut tout hazarder aprés un tel ſuccès.

MARIN.

Ah, parbleu, voici l'autre.

SCENE DERNIERE

DAMON, LEONOR, LEANDRI
LEMPESE', LA TANTE,
LISETTE, MARIN.

DAMON.

AH, ah, c'eſt nôtre Tant
Hé quoi la bonne femme eſt encore vivante!

LA TANTE.

Que veut dire cela, Monſieur, vous voyez clair

DAMON.

Un peu trop clair pour vous, je le vois à votre a

LA TANTE.

Si vous voyez ſi clair, regardez votre femme,
j'ai ſigné le Contrat pour ma Niéce.

DA M.

DAMON.

Ah, Madame.

LA TANTE.

la vous fâche un peu?

DAMON.

Moi, Madame, pourquoi?

ſt Monſieur Lempeſé qui l'a ſigné pour moi.
gardez votre Epoux.

LA TANTE.

Vous vous moquez, je penſe.

DAMON.

ne me mocque point, je parle en conſcience.

LEMPESE'.

ıe veut dire cela?

MARIN.

Que pour l'avoir guéri,
(*Montrant la Tante.*)
e ce jeune tendron il vous a fait mari.

DAMON.

ouvois-je mieux payer un ſi rare ſervice?

LEMPESE'.

ne vieille!

LA TANTE.

Un benêt!

LEMPESE'.

Une folle!

LA TANTE.

Un jocriſſe

MARIN.

Fort bien, continuez, c'eſt à des noms ſi dc
Qu'on reconnoît déja que vous êtes Epoux.

LA TANTE.

Pour me vanger de vous, oüi, je ſerai ſa f
Et je vous ferai voir...

LEMPESE'.

Non, s'il vous plaît, Ma

LA TANTE.

Tout comme il vous plaira, Monſieur, ar
vous,
Il faut qu'il me revienne à bon compte un E

LEMPESE'.

Ah parbleu, vous pouvez vous aſſurer d'un
A mon âge épouſer une femme du vôtre;
Vous avez cinquante ans, & des mieux me

MARIN.

Hé qu'importe, Monſieur, vous la rajeun
Donnez-lui de cette eau qui pelle le viſage.

LEMPESE'.

Ah, c'eſt donc toi, Maraut; avec ton be
gage,
Qui m'a fait tout du long donner dans le pa
Je ne ſçais qui me tient.

DAMON.

Tout beau, Monſieur, to
Ne vous emportez point.

LISETTE.

Qu'as-tu fait double traître ?

MARIN.

vous ai trompé tous, & j'ai ſervi mon Maître.
n bonne foi pouvois-je en agir autrement ?
ais avant de crier, attens le dénouëment.

DAMON.

h ça, mon cher Neveu, de vous qu'allons-nous
faire ?

LEANDRE.

out ce qu'il vous plaira, ſuivez votre colere.
l'ai bien méritée ayant pû m'oublier.

DAMON.

bien donc ma vangeance, eſt de vous marier;
ouſez Léonor, ce ſera votre peine.

LEANDRE.

fais tout mon bonheur d'une ſi belle chaîne.

DAMON.

ar à moi je renonce à tout engagement,
imois, & c'étoit-là mon ſeul aveuglement;
i recouvré la vûë, & je veux bien vous dire
: j'ai vû tous vos tours, & n'en ai fait que rire;
ûiez qu'il falloit être bien patient ?

MARIN.

là le veritable Aveugle clais-voyant.

FIN.

LE ROY DE COCAGNE,

COMEDIE

Répreſentée en 1718.

A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

ONSEIGNEUR,

Le desir ardent que j'ai toujours eû de trouver un accès favorable auprès de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *& de lui procurer quelques amusemens, m'avoit fait*

naître l'idée de la Comédie que j'ai l'honneur de lui préſenter.

Le ſujet me parut très propre à amener des Fêtes, auſſi nouvelles que galantes, dans l'aimable ſéjour de Chantilly ; ſéjour où les plus grands Princes que la France compte parmy ſes Héros, & les Muſes parmy leurs Protecteurs, venoient autrefois ſe délaſſer de leurs glorieux travaux.

C'étoit ce lieu, MONSEIGNEUR, que j'avois choiſi pour celui de ma Scene, perſuadé que quelques merveilles que le Peuple Elementaire eût pû inventer, l'ordre & l'abondance qu'on y voit regner plus que jamais, en auroient rendu l'execution facile.

Mais malheureuſement cette Piéce ne s'étant pas trouvée aſſez tôt prête il a fallu me contenter de donner au Public un leger crayon de la magnifi-

ficence qui l'auroit accompagnée.

VOTRE ALTESSE SERENISSIME *l'a honorée pluſieurs fois de ſa preſence, & m'a témoigné avec beaucoup de bonté qu'elle en étoit contente.*

C'eſt ce qui me fait prendre la liberté de lui dédier un Ouvrage que je n'avois fait que pour elle, en attendant que mon imagination ſecondée de mon zele me puiſſe fournir un Sujet digne de contribuer aux plaiſirs d'un ſi grand Prince. Je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le trés-humble & trés-obéïſſant Serviteur,
LEGRAND.

ACTEURS.

du Prologue.

THALIE, Muſe de la Comédie.
LA MUSE TRIVIALE.
GENIOT.
LA FARINIERE, } Auteurs.
PLAISANTINET, }

La Scene eſt au pied du Mont Parnaſſe.

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente le Mont-Parnaſſe entouré d'un bourbier.

SCENE PREMIERE.

GENIOT.

A La fin je me vois au pied du Mont-Parnaſſe.
Courage, il ne me reſte plus,
Rempli des préceptes d'Horace,
Qu'à tâcher de monter deſſus.
Mais je ne vois point de paſſage.

Je crains de me noyer
Dans ce maudit bourbier,
Où quantité d'Auteurs ont déja fait naufrage.
(*La Muse Trivialle sort du bourbier*)
Dieux ! quel monstre en sort ?

LA MUSE TRIVIALLE.

Un monstre, parlez mieux,
Je suis la Muse trivialle,
Qui du beau milieu de la halle,
N'ai fait qu'un saut jusqu'en ces lieux.

GENIOT.

Ah ! Madame la Muse,
Je vous demande excuse,
Ma foi je ne vous connois pas ;
Et même plus je vous regarde,
Plus je vous crois Muse batarde,

LA MUSE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais j'ai fait du fracas ;
Pour moi l'on a souvent abandonné la Scene
De Thalie & de Melpomene,
Et même en dépit d'Apollon,
Je me suis établie au pied de ce vallon.

GENIOT.

Hé, par quelle assistance
Avez-vous acquis tant d'honneurs ?

LA MUSE.

Ne parlons point d'honneurs, j'en ai fort peu, je pense,

Je ne dois même ma naiſſance
Qu'à certaine eſpéce d'Auteurs,
Qui n'ayant jamais pû joüir des avantages
De voir achever leurs ouvrages
Sur un Théâtre reglé,
Du bon goût du public ont enfin appellé
Au Tribunal peu ſévere
De la Scene foreſtiere:
C'eſt là que ſans peur des ſiflets,
Ils ont ſçû ſe donner carriere,
Et ſe dédommager de leur mauvais ſuccès,
D'une maniere libre autant qu'extravagante....
Mais je vois un de mes Heros.

SCENE II.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET.

LA MUSE.

AH! vous venez fort à propos,
Monſieur Plaiſantinet, je ſuis votre ſervante.

PLAISANTINET.

Bon jour, Muſe charmante,
Oh, parbleu cette fois je me ſuis ſurpaſſé,
Et de moi vous ſerez contente.

J'ai dans mon ſotiſier avec ſoin ramaſſé
Proverbes, colibets, contes du tems paſſé,
Dont j'ai ſçû compoſer une piéce plaiſante.
Pour le coup le Cothurne en ſera terraſſé.

GENIOT.

Je le veux ſoutenir ce Cothurne, & ma veia

PLAISANTINET.

Ma foi, mon pauvre ami, vous aurez de la p
Sur le Théâtre où vous voulez monter
Pour attirer du public les ſuffrages
Il ne faut que de bons ouvrages,
La médiocrité ne le peut contenter.

GENIOT.

Comment donc une piéce un tant ſoit peu paſſ
ble?

PLAISANTINET.

Tout cela ne vaut pas le Diable.

GENIOT.

De la façon dont vous m'en parlez-là,
Le public a peu d'indulgence,
Et pour le contenter il faut que la ſçience
Egale le genie. Où rencontrer cela?
Où trouver un Auteur qui puiſſe....

SCENE III.

LA MUSE TRIVIALLE, GENIOT, PLAISANTINET, LA FARINIERE.

LA FARINIERE.

LE voilà.

PLAISANTINET.

omment vous prétendez Monsieur la Farinière...

LA FARINIERE.

ai surpassé Corneille, & Racine, & Moliere,
ai traduit des Auteurs pleins de difficultez,
t mon sçavoir portant leurs ouvrages aux nuës,
ai fait dans leurs Ecrits voir cent mille beautez,
u'ils n'avoient pas, peut-être eux-mêmes bien connuës;
nfin pour éviter un discours superflu,
ous voyez le Phœnix, le seul auteur illustre
Qui puisse au Théâtre abatu,
Rendre aujourd'hui son premier lustre.

GENIOT.

Ma foi vous vous mocquez de nous,
epuis plus de trente ans vous tenez ce langage,
ius que jusqu'à present il ait paru de vous

Sur le Théâtre aucun ouvrage.

LA FARINIERE.

Hé, c'eſt la faute des Acteurs,
De qui l'envie, ou la malice,
Ou l'ignorance, ou l'injuſtice,
Ecarte tous les bons Auteurs.

GENIOT.

Pour qu'en votre faveur le public s'intereſſe,
Et puiſſe être contre eux juſtement indigné,
Faites imprimer quelque piéce,
Voila votre Procès gagné.

LA FARINIERE.

Hé, ne connoit-on pas auſſi la fantaiſie
Des injuſtes approbateurs?
Qui ne ſçait que leur jalouſie
Paſſe encore celle des Acteurs?
Ils apprehendent tous qu'un ſublime genie
Ne s'éleve au deſſus de leurs productions,
Et le trouvant en moi, pouſſent leur tyrannie
Juſqu'à me refuſer leurs approbations.
Je veux eſcalader aujourd'hui le Parnaſſe,
Et demander juſtice au divin Apollon.
Il n'appartient qu'à lui de me donner la place,
Qui m'eſt dûë au ſacré vallon.
Oüi, c'eſt à toi que j'en appelle,
Souverain protecteur du merite affligé,
Tu ne peux mieux montrer ta puiſſance immortelle
Qu'en faiſant que je ſois vangé.

LA MUSE.

Il faut qu'en ton calcul, mon ami, tu t'abuſes,
Si tu nous diſois vrai, croi-moi,
Tu verrois dans l'inſtant Apollon & les Muſes,
Accourrir au devant de toi.
Que dis-je ! on me verroit moi-même
Rentrer dans mon bourbier pour te laiſſer monter :
Car ma foibleſſe extrême
Au merveilleux, au bon ne ſçauroit reſiſter.
Est-il ſe peut trouver, comme l'on m'en ménace,
Quelque génie heureux dont les productions
Attirent du public les approbations,
On me verra bientôt abandonner la place.
Mais que vois-je ? Thalie, ah ! pour le coup ma foi,
Je penſe que c'eſt fait de moi.
Elle a l'air enjoüé plus qu'à ſon ordinaire,
Sans doute qu'elle en a ſujet,
Un noir preſſentiment me dit qu'elle va plaire,
Au ſecours. je ne puis ſoutenir ſon aſpect.

PLAISANTINET.

Madame, d'où vous vient cette terreur panique,

LA MUSE.

(*Elle s'enfonce dans le bourbier.*)

La voix me manque ; adieu je tombe, c'en eſt fait,

PLAISANTINET.

Je n'ai plus déſormais qu'à fermer la boutique,
Que vais-je devenir helas !
De quel côté tourner mes pas !

SCENE IV.

THALIE, GENIOT, LA FARINIERE, PLAISANTINET.

LA FARINIERE.

A Votre seule approche, adorable Thalie,
Vous avez fait rentrer ce monstre en son néant
Sans doute que la Comédie
Va reprendre le pas qu'elle avoit cy-devant.

THALIE.

Je ne puis tout d'un coup lui rendre tous les charmes
Qui l'accompagnoient autrefois;
Cette Muse au Parnasse a causé mille allarmes.
Il faut, si nous voulons la réduire aux abois,
La battre de ses propres armes,
Je veux la repousser avec ses propres traits,
Il me faut pour cela quelque piéce bouffonne,
Qui soit dans le gout à peu prés
De celles qu'elle donne.
Le public la prendra comme un amusement,
En attendant qu'on lui presente
Quelque piéce excellente,
Digne de mériter son applaudissement.

PLAISANTINET.

é bien, prenez la mienne, elle eſt réjoüiſſante
t dans le goût qu'il faut pour reveiller l'eſprit.

THALIE.

n retrancheras tu ces mots à double entente,
ont le bon goût murmure, & la pudeur rougit?
: ſuis Muſe enjoüée, mais non pas inſolente.

PLAISANTINET.

ourquoi les retrancher? ce qui vous épouvante,
De mes piéces fait la beauté;
Et quoi que vous en puiſſiez dire,
Pour exciter la curioſité,
C'eſt la bonne façon d'écrire.

THALIE.

Comment tu ne peux faire rire
Sans offenſer l'honnêteté?
'u ne peux compoſer une piece amuſante;
Enjoüée & divertiſſante,
ans groſſiere équivoque & ſans obſcenité?

PLAISANTINET.

Je n'y trouverois pas mon compte.

THALIE.

Va, tu devrois mourir de honte.

PLAISANTINET.

Je vous le dis tout net,
Ce n'eſt pas là mon fait,
J'aime la gaillardiſe,

THALIE.

Ou plûtôt la ſottiſe.
Va donc chercher fortune ailleurs ;
Je trouverai d'autres Auteurs.

SCENE V.

THALIE, GENIO LA FARINIERI

THALIE.

ALlons, mes chers enfans, coura
Voyons qui pourra de vous deu
Entreprendre ce que je veux.
Laiſſez le ſoin d'un grand ouvrage
Aux eſprits d'un plus haut étage.

LA FARINIERE *enfonçant ſiére Jon Chapeau.*

En eſt-il au deſſus de moi ?
Cherchez pour un tel badinage
Des eſprits du plus bas aloy,
Compoſer dans ce batelage
N apartient qu'à des Auteurs fous.

THALIE.

Je croyois ne pouvoir mieux m'adreſſer qu

GENIOT.

Allez, Muſe, laiſſe-le dire,
ıffit, j'entreprens ce que vous demandez ;
ans faire rougir, j'eſpere faire rire
Si vous me ſeconder.
rais donc m'égaïer dans le goût de la Foire,
ourrai l'attraper, du moins j'oſe le croire,
ſai-je voir nos grands & ſerieux eſprits
Accoûtumez à contredire,
demander raiſon de les avoir faire rire,
rois toujours rempli le projet entrepris.
vois déja formé l'extravagante idée
n ſujet qui peut être auroit pû reüſſir.

THALIE.

l ?

GENIOT.

Le Roy de Cocagne.

THALIE.

Il peut faire plaiſir,
Car je ſuis très perſuadée
Qu'il fournira de plaiſans traits.

GENIOT.

r ne point perdre tems & hâter mon ouvrage,
J'emprunterai ſelon l'uſage,
Par-ci par-là des vers tous faits
Ou dans Racine, ou dans Corneille,
r le Roy de Cocagne ils viendront à merveille.

LA FARINIERE.

Mais quelle intrigue, quels portraits ?

Quelles mœurs & quels caracteres
Peuvent jamais entrer dans de pareils ſujets !

GENIOT.

Quelles mœurs ? des mœurs étrangeres.

LA FARINIERE.

Ah ! les mœurs de Cocagne, à de petits enfans
Ces contes bleus ſont bons à faire ;
Mais je ne penſe pas qu'à nos honnêtes gens
Ces fadaiſes-là puiſſent plaire.

THALIE.

Les beaux eſprits aſſez ſouvent
Se ſont fait reconnoître en une bagatelle.

LA FARINIERE.

Parbleu vous me la donnez belle,
Monſieur, un bel eſprit, c'eſt un demi ſçavant.
Traiter de beaux eſprits les gens de ſon eſpece,
C'eſt aux mouches à miel égaler les frêlons ;
Ou s'il faut m'expliquer avec plus de juſteſſe,
C'eſt au rang des oiſeaux mettre les hanetons.

GENIOT.

A tous tes ſots diſcours je ne daigne répondre ;
Tu n'as pas l'ombre du bon ſens,
Et la piece que j'entreprens
Va ſuffire pour te confondre.

LA FARINIERE.

Si cela réüſſit, vous allez voir beau jeu.
Pour mettre au deſeſpoir Thalie,
Pour déſoler la Comédie,

Pour punir le public, je vais jetter, morbleu,
Toutes mes pieces dans le feu.

SCENE VI.

THALIE, GENIOT.

THALIE.

Elles feront mieux là que sur notre Théâtre.

GENIOT.

Allons, Muse, il est tems, ne m'abandonnez pas,
Déja vous m'inspirez du badin, du folâtre,
Du boufon.

THALIE.

Garde-toi de tomber dans le bas,
Tiens toujours Pegase en haleine,
Bride en main.

GENIOT.

Par ma foi j'aurai bien de la peine,
Le bas & le boufon se ressemblent assez,
Et je crains fort dans ma carriere
Si quand je broncherai vous ne me redressez,
D'aller donner dans quelque orniere.

THALIE.

Si le hazard t'y fait tomber,
Ne t'y laisse pas embourber,

Releve-toi tout au plus vite.

GENIOT.

Oüi, mais pendant ce tems, ſi le public s'in
Et ſi je ne me puis aſſez-tôt relever ?

THALIE.

Va, le public eſt bon, il s'attend de trouver
Dans ce qu'on lui promet une piece un peu folle
Le pis qu'il en puiſſe arriver
Sera d'avoir tenu parole.

FIN DU PROLOGUE.

LE ROY DE COCAGNE,

COMEDIE

Repreſentée en 1718.

ACTEURS S

LE ROY DE COCAGN

BOMBANCE, } Miniſtre
RIPAILLE, }

FELICINE, } Dames d
FORTUNAT, }

ALQUIF, Enchanteur.
PHILANDRE, Chevalier E
LUCELLE, Infante de T
ZACORIN, Valet de Ph
GUILLOT, Nourricier
HORTULAN, } Jardinie
FLORIBEL, }

Pluſieurs Nymphes ſous la couleur de
du Parterre du Roy.

LA ROSE, Fleur de la
LA RENONCULE, Fleur de la
LE PAVOT, Fleur du ſo
LE SOUCI, Fleur du to
LA VIOLETTE, Fleur de l'i
LA JONQUILLE, Fleur de la

Troupe de Peuples Elementaire

LES SILPHES, Habitans d
LES SALMANDRES, Habitans d
LES ONDAINS, Habitans de
LES GNOMES, Habitans de

TROUPE DE COCAN
TROUPE D'ETRANGE
PLUSIEURS NATIC
GARDES DU ROY.

La Scene eſt au Pays de C

LE ROY DE COCAGNE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente le Pays de Cocagne.

SCENE PREMIERE.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, ZACORIN, GUILLOT.

PHILANDRE.

Enfin après avoir traverſé tant de mers,
Eſſuyé tour à tour mille périls divers,
De tant de fiers Géans combattu la puiſſance,
Nous ſommes arrivez dans ce lieu de plaiſance,

C'eſt par vous, ſage Alquif, divin Magicien.

ALQUIF.

Sans moi votre valeur ne vous ſervoit de rien.
J'ai ſçu calmer les flots, diſſiper les tempêtes
Qu'un Démon mal-faiſant déchainoit ſur vos têtes.
Je vous ai conſervé, me voilà ſatisfait.

PHILANDRE.

Qui pourra vous payer d'un ſi rare bienfait?

ALQUIF.

Le plaiſir d'avoir pû vous rendre ce ſervice.
Votre bras vous a ſçû tirer du précipice,
Où ces maudits Géans vous avoient entraîné,
Mais enfin ſur la mer le courage eſt borné;
La valeur ne met point à l'abri d'un orage.
Mon art ſeul vous pouvoit garantir du naufrage,
Il l'a fait; & le prix de ce puiſſant ſecours
Je le trouve à pouvoir couronner vos amours:
Vivez heureux, Philandre, avec votre Lucelle;
Elle toujours conſtante, & vous toujours fidelle,
Dans cette Iſle goûtez les plaiſirs les plus doux.

ZACORIN.

Oüi, mais par parentheſe, en quels lieux ſommes-nous?
J'ai vû de beaux Châteaux, une belle Campagne.

ALQUIF.

Vous êtes, mes amis, au Pays de Cocagne.

ZACORIN.

Au Pays de Cocagne! allons vite manger,

ıs quelque bon endroit cherchons à nous loger.

GUILLOT.

morgué, c'eſt bien dit, cherchons notre pitance,

revons tous de faim.

ALQUIF.

Un peu de patience.

ZACORIN.

ours près de deux jours je n'ai mangé ni bû,
n eſtomac en gronde, & veut être repû.

PHILANDRE.

nmes-nous mieux que vous?

GUILLOT.

Vous nous la baillez belle,
re amour vous nourrit avec votre Lucelle.

PHILANDRE.

nment?

ZACORIN.

Il a raiſon, dans tous vos déplaiſirs,
us avalez des pleurs, vous gobez des ſoupirs,
us croquez des baiſers, & dans tout le voyage.
iis que demande ici ce groteſque viſage?

PHILANDRE.

yons.

SCENE II.

ALQUIF, PHILANDRE, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

JE viens ſçavoir qui vous amene ici.

ZACORIN.

La faim, & le plaiſir de vous y voir auſſi.

BOMBANCE.

Vous êtes bien tombés, nous vous ferons grand' chere;
Quelles gens êtes-vous, il ne me faut rien taire.

PHILANDRE.

Je fais profeſſion de Chevalier errant.
Ayant pour cette Dame eû quelque different,
Et dans l'occaſion embraſſé ſa querelle,
Je me ſuis vû contraint de partir avec elle.
Aprés bien des perils, un deſtin plus heureux,
Nous a conduit enfin dans ces aimables lieux.

BOMBANCE.

Vous ne pouviez choiſir un ſéjour plus tranquile;
Le Roy ſera ravi de vous donner azile.

Il faut avoüer, ma foi c'eſt un bon Roi,
Joyeux, de bonne humeur, à peu prés comme moi.

PHILANDRE.

A-t'il bien des Sujets ?

BOMBANCE.

Pas trop, car ſon Empire
A fort peu d'étenduë.

LUCELLE.

Et ce qu'on entend dire
De ce charmant Pays eſt-ce une verité ?

BOMBANCE.

Oüi, l'on le peut nommer un ſéjour enchanté,
Et je doute qu'au monde il en ſoit un ſemblable.

ZACORIN.

Eſt-il vrai qu'on y paſſe & jour & nuit à table,
Qu'on y marche en tout tems ſans crainte des voleurs,
Qu'on n'y ſoufre Avocats, Sergens ni Procureurs,
Que l'on n'y plaide point, qu'on n'y fait point la guerre,
Que ſans y rien ſemer tout vient deſſus la terre,
Que le travail conſiſte à former des ſouhaits,
Que l'on y rajeunit, & que de nouveaux traits . . . .

BOMBANCE.

Il n'eſt rien de plus vrai, mais prêtez-moi l'oreille,
Je vais vous raconter merveille ſur merveille.
Quand on veut s'habiller, on va dans les forêts ;
Où l'on trouve à choiſir des vêtemens tous prêts :

Veut-on manger ? les mets ſont éparts
plaines,
Les vins les plus exquis coulent de nos for
Les fruits naiſſent confits dans toutes les
Les chevaux tout ſcellez entre dans nos n
Le pigeonneau farci, l'alouëtte rôtie,
Nous tombent ici bas du Ciel comme la
Dès qu'on ouvre la bouche, un morceau ſi

ZACORIN.

Ma foi j'ai beau l'ouvrir, il n'y vient qu

BOMBANCE.

L'heure n'eſt pas venuë, attens que le R

ZACORIN.

Ils ſont long-tems là-haut à faire la cuiſin
En attendant le Roy, ne nous pouriez-vo
Faire pleuvoir toûjours ici deux ou trois

BOMBANCE.

Il n'eſt pas encor tems, le Peuple Eleme
Qui ſans ſe faire voir met ſes ſoins à nou
A ſon heure reglée à travailler pour nous.

PHILANDRE.

Un Peuple élementaire a commerce ave
Et quel eſt-il ce Peuple ?

BOMBANCE.

Un Peuple ami des h
Les Sylphes, les Undains, les Salman
Gnomes.

LUCELLE.

ent ! vous prétendez que dans chaque élement un Peuple ?

BOMBANCE.

Oüi.

ZACORIN.

Quoi dans l'air ?

BOMBANCE.

Oüi vrayment.

ylphes, par exemple, entourés d'une nuë ...

ZACORIN.

t pour promenade une belle étenduë.

GUILLOT.

morgué dans le feu ?

BOMBANCE.

Les Salmandres y ſont.

GUILLOT.

able qui voudroit avoir le chaud qu'ils ont.

BOMBANCE.

Jndains ſont dans l'eau, les Gnomes dans la terre ;

oi qu'entr'eux ſouvent ils ſe faſſent la guerre, avent s'accorder pour nous faire plaiſir, us ſervir ici ſelon notre deſir.

iabitans de l'air vont pour nous à la chaſſe, Jndains font entrer les poiſſons dans la naſſe ; iand les Gnomes ont préparé ces mets-là, iabitans du feu font rôtir tout celà.

Mais le Roi va venir, il eſt dans ſon parterre
A parcourir les fleurs qu'y fait naître la terre.
Sçavez-vous quelles fleurs ?

ZACORIN.

Non.

BOMBANCE.

De jeunes beautez ;
Des Nymphes dont l'aſpect rend les ſens enchantez
Elles prennent la forme ou des lis ou des roſes,
Ou d'autres belles fleurs nouvellement écloſes ;
Elles en ont l'odeur, l'attribut, les couleurs.

ZACORIN.

Quoi ! le jardin du Roi produit de telles fleurs ?
Je veux y labourer. Ces roſes feminines
Malgré tous leur appas peut-être ont des épines ;
Mais quand j'aurai mangé, j'irai tantôt ſans bruit
Cueillir dans ce jardin quelque belle de nuit ;
Le tout pour éprouver ſi ce n'eſt point menſonge
Car tout ce que j'entens ne me paroit qu'un ſonge.

(*On entend une ſymphonie.*)

Mais d'où peuvent venir ces ſons harmonieux ?

BOMBANCE.

Sans doute, c'eſt le Roi qui rentre dans ces lieux,
Il ne marche jamais qu'il n'ait de la muſique,
Juſques aux animaux, chacun ici s'en pique.

GUILLOT.

Le biau charivari. Quoi les chats & les chiens : ..

BOMBANCE

BOMBANCE.

même ?

ZACORIN.

Ils ſont ici muſiciens,

es!

BOMBANCE.

Oüi vraiment ; ils ont certains organes.

ZACORIN.

ſiciens parmi nous ſont des ânes;

difference.

BOMBANCE.

Allez quelques momens

la beauté de nos appartemens.

ndrai le Roi ; je l'entens qui s'avance.

ir conſeil, & donner Audiance.

GUILLOT.

iller Audiance au milieu de ce champ !

BOMBANCE.

mes vont bâtir un Palais à l'inſtant.

tre change, & il s'éleve un Palais bâti de dont les Colomnes ſont de ſucre d'orge, & les en's de fruits confits.

, qu'avois-je dit ?

GUILLOT.

La plaiſante méthode !

je n'ai jamais rien vû de plus commode.

PHILANDRE.

e ce Palais.

ZACORIN.

Il me paroit galant.

BOMBANCE.

Mais le meilleur de tout c'eſt qu'il eſt excell
Il eſt bâti de ſucre, orné de confitures.

GUILLOT.

Morguenne, que j'allons manger d'Architec

BOMBANCE.

Le blanc que vous voyez c'eſt du ſucre cand

ZACORIN

Allons, mon cher Guillot, au plûtôt goûton

BOMBANCE.

Et ces Colomnes ſont faites de ſucre d'orge.

GUILLOT.

Morgué ça me vient bien, car j'ai mal à la

BOMBANCE.

Tout doux, dans ce Palais n'allez rien rava
Ce n'eſt qu'en le quittant qu'on le pourra m

GUILLOT.

Mocquons-nous de cela, morgué vaille qu

BOMBANCE.

Arrêtez, vous ferez fondre notre muraille,
Peſte ſoit des coquins, ils vont tout écorne

ZACORIN.

Hélas à notre faim, vous devez pardonner.

BOMBANCE.

Vous mangerez tantôt. Voyez quelle inſolen
Gruger notre Palais! Le Roi... Mais il s'a

SCENE III.

ROY, BOMBANCE, RIPAILLE.

Suite des Courtisans.

LE ROY.

(*Le Roi entre au bruit de la Symphonie.*)

Ue chacun se retire, & qu'aucun n'entre ici.
Bombance, demeurez, & vous, Ripaille aussi.
Empire envié par le reste du monde,
pouvoir qui s'étend une lieuë à la ronde,
st que de ces beautez dont l'éclat ébloüit,
qu'on cesse d'aimer si-tôt qu'on en joüit.
ie suis pas heureux tant que vous pouriez croire.
el diable de plaisir, toûjours manger & boire?
ns la profusion le goût se relentit,
'est, mes chers amis, viande que d'apétit.
me lasse sur tout amant de tant de belles,
ne pouvoir trouver quelques beautez cruelles,
ces cœurs de rochers qui s'arment de rigueurs,
i par leur resistance excitent les ardeurs,
dont on n'obtient rien à moins qu'on ne le vole.
dit que de l'amour c'est là la rocambole.

Je ſuis donc reſolu, ſi vous le trouvez bon
De laiſſer pour un tems le Trône à l'abandc
Le Trône cependant eſt une belle place,
Qui la quitte, la perd. Que faut il que je fal
Je m'en rapporte à vous, & par votre moye
Je veux être Empereur, ou ſimple Citoyen.

BOMBANCE.

Sire, je l'avoûrai, c'eſt une triſte vie
De voir à tous momens prevenir ſon envie
Et des plus friands mets l'eſtomac toûjours p
N'avoir pas le loiſir d'avoir ni ſoif ni fai
Les plaiſirs ne ſont doux qu'aprés un peu
ne.
Quittez donc pour un tems la grandeu
raine,
Par trop d'oiſiveté vos membres vous ſont
Servez-vous de vos pieds, faites agir vos
Et pour trouver du goût à faire bonne ch
Jeunez deux ou trois jours, ce n'eſt pas un
Si le trop de ſanté vous cauſe des dédain
Souffrez dans vos Etats deux ou trois Méc
Ils vous la détruiront, je me le perſuade :
Voilà mon ſentiment. A vous, mon cama

RIPAILLE.

Oüi, je croi que le Roi feroit fort ſageme
De pouvoir quelquefois manger moins
ment;
Ne point laiſſer ſes pieds, ſes mains en lé

is quitter ſon pouvoir c'eſt ce que je dénie.
! qu'il eſt beau de voir un peuple à ſes genoux!
uvez-vous vous laſſer de n'obéir qu'à vous ?
mment ! vous vous plaignez que tout va par
écuelle ?
que la mariée eſt, comme on dit, trop belle ?
rdez votre Couronne, elle vous va trop bien,
us ſeriez bien penaut ſi vous n'étiez plus rien.
e l'amour du Pays, que la pitié vous touche,
cagne à vos genoux vous parle par ma bouche,
pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
onnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

LE ROY.

'en déliberons plus ; aprés tout quand j'y penſe,
llois faire le ſot de quitter ma puiſſance ;
ut-être dans deux jours je m'en mordrois les
doigts ;
n ſage Conſeiller eſt le bonheur des Rois.
force de choiſir on prend ſouvent le pire.
paille, je vous crois, & retiendrai l'Empire :
: pour récompenſer ce conſeil à l'inſtant,
prétens vous donner dix mille écus comptant.
uoique l'argent ici ſoit fort peu néceſſaire,
en faut pour jouër. Voyez mon Sécretaire,
aites en dreſſer l'ordre, & je le ſignerai.
llez.

BOMBANCE.

Ce n'eſt pas tout, Sire, je vous dirai

Que quelques Etrangers arrivez dans cette Iſle,
Viennent vous ſupplier de leur donner azile.

LE ROY.

Volontiers, où ſont-ils ?

BOMBANCE.

Je m'en vais les chercher.

LE ROY.

Fort bien. Mais cependant qu'on me faſſe approcher,
Les Fleurs qu'en mon parterre aujourd'hui j'ay choiſies,
Elles meritent bien l'honneur d'être cuëillies ;
Qu'on ouvre le jardin.

SCENE IV.

LE ROY, HORTULAN, FLORIBEL, Plusieurs Fleurs de differentes especes.

Le Théâtre change & représente un jardin magnifique ; plusieurs Nymphes y sont sous la figure des Fleurs.

LE ROY *continuë.*

LEs brillantes couleurs!
Je ne me souviens plus du blazon de ces Fleurs.

HORTULAN.

Nous allons l'expliquer, mais à notre maniere,
Qu'on trouvera peut-être assez particuliere.
Ces Fleurs par leur symbole expriment tour à tour
Les plaisirs, les tourmens qu'on éprouve en amour.

Le Prime verd est esperance ;
Et l'Hyacinthe, amour chagrin ;
La Marguerite, patience ;
Et l'Immortelle, amour sans fin.

FLORIBEL.

La Fleurs d'Iris eſt inconſtance ;
L'Eliotrope, attachement ;
Chevrefeüille, concupiſcence ;
Et la Penſée, amuſement.

HORTULAN.

Le Muguet, eſt coquetterie ;
Et la Renoncule, fierté ;
La Marjolaine tromperie ;
Et le Barbeau, fidélité.

FLORIBEL.

Anemone eſt perſéverance ;
Fleur de Laurier, ardent deſir ;
Jonquille enfin eſt joüiſſance ;
Et Fleur de Pomier, repentir.

HORTULLAN.

Tubereuſe eſt dédain. Mais dans leurs chan
Sire,
De tous leurs attributs elles vont vous inſtru

ENTRE'E DES FLEU

HORTULAN *chante.*

Charmantes Fleurs, qui tour à tour
Naiſſant dans le jardin d'Amour,
De ce Dieu marquez la puiſſance,

e vos diverſes beautez
os yeux ſont enchantez ;
e ſçavons à qui donner la préférence ;
alez nous vos qualitez ,
ous en ferons la différence.

NTRE'E DES FLEURS.

LA ROSE,
Fleur de la difficulté.

ntre mille Fleurs nouvelles
ırore a pris le ſoin de m'embellir ,
us mes épines ſont cruelles ,
ıs il eſt doux de me cueillir.

LA RENONCULE ,
Fleur de la fierté.

Pour des fleurettes ,
De feintes douceurs,
ous n'avons que rigueurs.
ec nous point d'amourettes ,
Point de faveurs
Pour des fleurettes.
ne livrons nos cœurs
'à des ardeurs parfaites.
Dans nos retraites ,

Amans trompeurs,
N'eſperez par cueillir des Fleurs
Pour des fleurettes.

ENTRE'E DES R(
& des Renoncules.

LE PAVOT,
Fleur du ſommeil.

Amans maltraitez de vos belles,
Ayez recours à mes pavots,
Dans les charmes du repos
On ne trouve point de cruelles.
Les ſonges amoureux
Que mon pouvoir fait naître,
Par de douces erreurs ſçauront combler
On n'eſt jamais plus heureux
Que quand on le croit être.

LE SOUCI,
Fleur du tourment.

Sans ſouci, ſans tourment,
Sans chagrin, ſans martyre,
Sans ſouci, ſans tourment,
Nul plaiſir en aimant.
Un cœur toujours content dans l'amour
Ne connoit pas le prix d'un fortuné mo

Un tendre amant qui se plaint, qui soûpire ;
Quand il obtient ce qu'il désire,
Trouve son bonheur plus charmant.
Sans souci, sans tourment,
Sans chagrin, sans martyre,
Sans souci, sans tourment,
Nul plaisir en aimant.

LA VIOLETTE,
Fleur de l'innocence.

Je suis la simple Violette,
Je fais le plaisir de nos champs,
Je badine, je suis follette,
Profitez-en, jeunes amans.
Ne perdez pas ces doux instans,
Gardez-vous bien d'attendre.
Pour me cueillir il n'est qu'un tems ;
Heureux qui le sçait prendre.

ENTRE'E DES VIOLETTES.

LA JONQUILLE,
Fleur de la joüissance.

Non ce n'est plus le tems
De la persévérance,
Non ce n'est plus le tems
Des fideles amans.

Je couronne leurs feux, je finis leurs souffrances
Je mets enfin le comble à leurs contentemens.
De mes faveurs quelle eſt la recompenſe ?
Je fuis le prix de la conſtance,
Et fais ſouvent des inconſtans.
Non ce n'eſt plus le tems
De la perſéverance,
Non ce n'eſt plus le tems
Des fideles amans.

ENTRE'E.
de toutes les Fleurs.

LE ROY.

Mais parmi tant de Fleurs qui brillent à nos yeux
Dis-moi ton ſentiment, laquelle te plaît mieux ?

FLORIBEL *chante.* 104

La jalouſe Amaranthe,
Et l'Iris inconſtante
Cauſent trop de tourment.
La dédaigneuſe
Tubereuſe
A trop d'entêtement ;
A la peine je ſuccombe
Lorſqu'il faut les arracher,
J'aime mieux la Fleur de pêcher
Qui du premier vent tombe.

LE ROY.

; là mon goût, j'aime les Fleurs bizares,
drois trouver quelques-unes plus rares.

; CENE V.

Y, HORTULAN, FLORI-
ES FLEURS, BOMBANCE,
T E &c. A L Q U I F.,
ILANDRE, LUCELLE,
ACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

ces Etrangers.

LE ROY.

Ah ! qu'eſt-ce que je voi !
: Fleur ! je ſens certain je ne ſçai quoi.
1.... une ardeur.... un.... je me donne au
ble,
j'ai encore ſenti rien de ſemblable.

PHILANDRE.

:-nous, Grand Roi, qu'embraſſant vos
noux,
ions en ces lieux vous prier....

LE ROY.

Levez-vous

PHILANDRE.

Sire, des Etrangers que le deſtin contraire
A pourſuivis long-tems....

LE ROY.

Il ne m'importe guér
Tout ce qu'il vous plaira, laiſſez-moi ſeulemen
Faire à cette beauté mon petit compliment.

Vous brillez ſeule en cette terre,
Vous effacez la beauté de Venus,
Les Roſes de notre parterre
Près de vous ſont des Grattes-cus.
(*Toutes les Fleurs s'en vont.*)

PHILANDRE.

Je tremble. Que veut-il par là lui faire entendr

LE ROY.

Dites-moi, ma dondon, avez vous le cœur tend
Etes-vous bien facile à vous laiſſer charmer?

LUCELLE.

Sire, cette demande a de quoi m'allarmer.
A connoître mon cœur quel ſoin vous intereſſe?

LE ROY.

Je cherche une beauté qui ſoit un peu tigreſſe.
Je ſuis las que l'on vienne au devant de mes vœ
Et je voudrois languir du moins un jour ou deux
Parlez, de cet effort vous ſentez vous capable?

LUCELLE.

Ah! Seigneur, à quoi tend ce diſcours qui m'
cable?

LE ROY.

ous marquer d'abord par l'offre de mon cœur...
un mot je vous aime.

LUCELLE.

Ah pour moi quel malheur !

LE ROY.

i donc eſt ce malheur, s'il vous plait? Ma perſonne
ui de tous les côtez tant de graces environne,
ui fait tous les plaiſirs d'une brillante Cour,
ourroit vous revolter en vous parlant d'amour.

LUCELLE.

iii, Seigneur, & malgré toute votre puiſſance...

LE ROY.

on, voilà qui me plaît, un peu de réſiſtance,
ela m'étoit nouveau. Du chagrin, du dépit,
'eſt de quoi juſtement m'éguiſer l'apetit.
omment vous nomme-t'on ?

LUCELLE.

Sire, j'ai nom Lucelle.

LE ROY.

Lucelle. Le beau nom ! il rime avec cruelle.
Or ça, Lucelle, donc, grace à votre rigueur,
Vous aurez aujourd'hui ma Couronne & mon cœur.

LUCELLE.

Sire, cette offre eſt vaine & n'a rien qui me tente.

LE ROY.

Plus elle me rebute, & plus mon feu s'augmente;
Jamais objet ne fut plus digne de mes vœux.

Vous qui l'accompagnez, que vous êtes heureux!
Votre fortune eſt faite; & d'abord je commence
Par vous donner à tous des Charges d'importance.
A Zacorin. *A Philandre.*
Je vous fais Echanſon, & vous mon Ecuyer,
A Alquif. *A Guillot.*
Vous, mon grand Chambelan, & toi mon Treſorier.

GUILLOT.

Treſorier; ah morgué que cette Charge eſt bonne!
Je recevrai l'argent & ne payerai perſonne.

LE ROY.

Oüi, Monſieur le Manant, vous êtes un fripon?
Au lieu de Treſorier, ſoyez Porte-cotton.

GUILLOT.

Porte-cotton! morgué ce nom-là m'effarouche,
Quelle Charge eſt-ce là?

ZACORIN.

Ce n'eſt pas de la bouche.

PHILANDRE.

Sire, je ne ſçaurois me taire plus long-tems,
Vous nous comblez de biens ſans nous rendre contens;
Retirez vos bien-faits, & me laiſſez Lucelle.
Le Ciel fit naître en nous une ardeur mutuelle,
Je l'adore, elle m'aime, & je perdrai le jour
Plûtôt que de quitter l'objet de mon amour.

LE ROY.

En voici bien d'un autre. Oſez-vous, témeraire,

Me

Me parler d'un amour à mon amour contraire ?

PHILANDRE.

Quoi, Sire ?...

LE ROY.

Taiſez-vous. Si vous me raiſonnez,
Je vous appliquerai du ſceptre ſur le nez ;
Et je vous apprendrai chetive creature,
Si je ſuis en ces lieux un Monarque en peinture.

PHILANDRE.

Mais enfin...

LE ROY.

Je vous trouve un plaiſant étourneau,
Vous me prenez, je croi, pour un Roi de carreau.

PHILANDRE.

Je ne me connois plus en perdant ce que j'aime,
Et j'oſe ici braver & ſceptre & diadême.

LE ROY.

Ah ! tu fais le mutin, va, ſors de mes Etats,
Et que la fin du jour ne t'y retrouve pas.
Il eſt bien-tôt midi, tu n'as plus que ſix heures,
Et ſi dans mon pays plus long tems tu demeures...

PHILANDRE.

Le tems ne me fait rien, quand je voudrai partir,
Il ne faut qu'un quart d'heure au plus pour en ſortir ;
Mais je n'en ſortirai que ſuivi de Lucelle,
La mort, la ſeule mort peut me ſeparer d'elle.

LE ROY.

Oh parbleu ç'en eſt trop. Hola ; Gardes à moi ;

Qu'on le mene en priſon.

LUCELLE.

Que faites vous, grand

LE ROY.

Je ſoutiens comme il faut la grandeur ſouvera
Dans mon appartement menez cette inhumai
Et ce drôle au cachot.

ALQUIF.

Allez ſans murm
Je ſçai bien le moyen de vous en retirer.

PHILANDRE.

Vos ordres, cher Alquif, arrêtent mon cour

LE ROY.

Gardes, obéiſſez ſans tarder davantage.
Suivons cette cruelle, employons tout. Mor
Si je n'en obtiens rien, nous allons voir beau

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre change, & représente un Salon magnifique.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ALQUIF.

QU'en dis-tu, Zacorin ?

ZACORIN.

Sans battre la campagne,
e dirai franchement que ce Roy de Cocagne
la tête un peu chaude, & n'entend pas raiſon ;
fais voilà cependant mon cher Maître en priſon.

ALQUIF.

Our l'en faire ſortir je ſçai ce qu'il faut faire ;
t même ton ſecours m'y ſera néceſſaire.

ZACORIN.

ous n'avez qu'à parler, ſervez-vous de mon bras
our détrôner le Roy, ravager ſes Etats.

ALQUIF.

Comme Diable tu vas, laiſſe-là ta vaillance ;
Nous n'avons pas beſoin d'une telle vengeance.
Le Peuple Elementaire eſt déclaré pour lui,
Et nous ne ſerions pas les plus forts aujourd'hui
Je ne veux ſeulement que joüer une piéce
A ce plaiſant Monarque unique en ſon eſpece.
Il s'agit de tirer ton Maître de priſon,
Je ferai que le Roy perdra toute raiſon.
J'ai parmi mes joyaux trouvé par avanture,
Cette bague enchantée ; elle eſt de la figure
De celle qui tantôt brilloit au doigt du Roi ;
Il s'y pourra tromper aiſément.

ZACORIN.

Je le croi
Mais la difficulté c'eſt de faire l'échange.

ALQUIF.

Il ſe lave les mains peut-être avant qu'il mange
Otant ſon Diamant pour ne le pas ternir,
Il te le donnera dans ce tems à tenir ;
Et toi ſubſtituant cette bague à la place,
Tu pourras ....

ZACORIN.

Je comprens ce qu'il faut que je faſſ
Je ſçais eſcamoter, repoſez-vous ſur moi ;
Mais ſera-ce pour moi le diamant du Roy ?

ALQUIF.

Ne t'embaraſſe point quel ſera ton ſalaire,

Et ſonge ſeulement à bien mener l'affaire.

ZACORIN.

De votre diamant quel eſt donc le pouvoir ?

ALQUIF.

Tout auſſitôt qu'au doigt le Roy pourra l'avoir,
Il perdra la mémoire ; une eſpece d'yvreſſe
Lui fera méconnoître amis, parens, maîtreſſe,
Il ſera comme un fou...

ZACORIN.

Mais je crois que déjà
Il n'a pas grand chemin à faire juſques-là ;
Trouvez-vous entre nous ce Monarque fort ſage ?

ALQUIF.

S'il eſt fou, je prétens qu'il le ſoit davantage.

ZACORIN.

Mais ſi perdant le peu qu'on lui voit de raiſon,
Il faiſoit par plaiſir pendre ſon Echanſon ?

ALQUIF.

Ah ! s'il oſoit commettre une action ſi noire,
Tu ſerois bien vangé.

ZACORIN.

C'eſt ce que je veux croire,
Mais je ſerois pendu toujours en attendant.

ALQUIF.

Tu n'aurois que le mal ; car dans le même inſtant
Te coupant par morceaux je te rendrois la vie.
Tu connois mon pouvoir.

ZACORIN.

Au diable qui s'y fie.

ALQUIF.

Nous n'en viendrons pas là.

ZACORIN.

J'y compte vraiment bien.

ALQUIF.

Va toujours ton chemin, & n'appréhende rien;
Garde bien le ſecret ſur tout, & que Lucelle
Ignore, ainſi que tous, ce que je fais pour elle.

ZACORIN.

C'eſt bien dit, elle eſt fille, elle pourroit jaſer;
Mon Maître du ſecret pourroit même abuſer;
Il ne manqueroit pas par excés de tendreſſe,
D'en faire confidence à ſa chere Maitreſſe.
Je connois les Amans: tous deux n'en ſçauront rien,
Et le tout ſe fera de vous à moi.

ALQUIF.

Fort bien.
Tiens, prend donc cette bague.

ZACORIN.

Et ſi par ſa puiſſance
J'allois devenir fou moi-même par avance?
Les moqueurs ſont moquez, ſouvent cela ſe voit.

ALQUIF.

Tout le charme n'agit que quand elle eſt au doigt.
Adieu, je vais de l'œil conduire toute choſe,
Afin qu'à nos projets ici rien ne s'oppoſe.

SCENE II.

rin met la bague enchantée ſans y penſer, & s'appercevant que la tête lui tourne, il l'ôte de ſon doigt en faiſant pluſieurs tours de théâtre.

ZACORIN *ſeul.*

MA foi dans tout ceci je crains fort pour mes os,
Je vois que je m'embarque un peu mal à propos;
Si le Roy s'apperçoit du changement de bague,
Ou ſi ſes Courtiſans voyant qu'il extravague.....
Mais il eſt inutile à preſent d'en parler,
Je ſuis trop avancé pour oſer reculer.
Quelqu'un vient, taiſons-nous.

SCENE III.

RIPAILLE, ZACORIN.

RIPAILLE.

GRande, grande nouvelle;
Le Roy va triompher de la fiere Lucelle,
Elle va l'épouſer pour ſauver ſon Amant,
Et tout pour leur hymen s'apprête en ce moment.
Voici pour le feſtin la ſalle préparée,
Le Ciel y va bientôt envoyer ſa roſée,
Les plus rares parfums y ſeront répandus,
Les concerts les plus doux y ſeront entendus,
Et ce qui peut charmer le toucher & la vûë....

ZACORIN.

A quoi bon pour paſſer les cinq ſens en revûë,
Tout ce grand verbiage? Il faut dire on verra,
Entendra, goûtera, ſentira, touchera.
Voilà ce qui s'appelle un ſtile laconique.
Et c'eſt de la façon que j'aime qu'on s'explique.
Mais avant de goûter ces plaiſirs plus qu'humain
(Inſtruiſez-moi.) Le Roy lavera-t-il ſes mains?

RIPAILLE.

Plaiſante queſtion! S'il en a fantaiſie.

ZACORIN

ZACORIN.

: l'en avertirai de peur qu'il ne l'oublie.

RIPAILLE.

:t de quoi votre eſprit eſt-il inquiété ?

ZACORIN.

e ſuis ſon Echanſon, j'aime la propreté.

RIPAILLE.

Ié qu'il les lave, ou non, allez, laiſſez-le faire;
Iais adieu, je m'en vais trouver le Sécretaire,
'our lui faire dreſſer l'Ordonnance à l'inſtant,
Ji me fera payer dix mille écus comptant.

SCENE IV.

ZACORIN *ſeul.*

Omme le ſexe change ! O Ciel ! eſt-il poſſible
Que pour un autre amant Lucelle ſoit ſenſible?
hilandre, mon cher Maître, hélas ! que je te plains,
i le Roi par hazard ne lavoit point ſes mains,
'u verrois dans ſes bras la perfide Lucelle,
t malgré ton amour... Mais voici l'infidelle.

SCENE V.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

C'Eſt toi, cher Zacorin.

ZACORIN.

Et oüi vraiment, c'eſt moi
Qui raiſonnois tout ſeul ſur votre peu de foi ;
Aprés tant de ſermens, allez le tour eſt traitr

LUCELLE.

Voulois-tu qu'à mes yeux on immolât ton Ma
Le Roi me menaçoit de le faire mourir
Quand je puis le ſauver, l'aurois-je vû perir ?

ZACORIN.

Chanſons que tout cela, vous voulez être Rei

LUCELLE.

Ah ! par de tels diſcours n'augmente pas ma peine,
Pour te déſabuſer écoute mon projet,
J'eſpere que bien-tôt il aura ſon effet.
Tu vois bien que le Roi veut des beautez cruel
Parce qu'en ſon Pays il en eſt peu de telles,
Mes refus ne feroient que redoubler ſes feux,
Et je prens le parti de répondre à ſes vœux.

De le feindre, du moins; me trouvant ſi traitable,
Il pourra ſe guerir de ſon amour.

ZACORIN.

Du diable,
Allez, avant ce temps, Zacorin pourra bien....
Mais quelqu'un vient ici, quittons cet entretien.

SCENE VI.

LUCELLE, FORTUNATE, FELICINE, BOMBANCE, ZACORIN.

BOMBANCE.

GRande Reine, je viens de la part de mon Maître
Vous dire que bientôt vous le verrez paroître;
En attendant voici deux Dames de ſa Cour,
Qu'il honore du nom de vos Dames d'atour;
Et comme toutes deux ſont ſages & prudentes,
Elles vous ſerviront auſſi de Gouvernantes.

SCENE VII.

LUCELLE, FELICINE, FORTUNATE, ZACORIN.

LUCELLE.

QUoi ! pour me gouverner il choiſit des enfa

FELICINE.

Des enfans dites vous ? nous avons cinquante a

ZACORIN

Cinquante ans ? hé comment cela ſe peut-il fair
Vous en paroiſſez dix.

FELICINE.

Il faut te ſatisfaire,
Et contenter ici ta curioſité.
Comme aprés cinquante ans ſe paſſe la beauté,
Les femmes du Pays ayant atteint cet âge,
N'en ont point de dépit. Elles ont l'avantage
De retourner ſoudain à l'âge de dix ans,
Et rentrent, ſans hyver, de l'automne au pri
tems.

ZACORIN.

Si nos Dames ſçavoient de ce Pays l'uſage,
Combien entreprendroient dès demain le voyage

LUCELLE.

De mon étonnement je ne puis revenir !

FORTUNATE.

Ici l'on ne craint point un fâcheux avenir ;
Et comme on rajeunit ſans perdre la mémoire,
Dès cinquante ans paſſez on rappelle l'hiſtoire,
On previent les perils on ſçait ſe dérober
Des piéges des amans où l'on a pû tomber.

ZACORIN.

Quelques uns autrefois vous ont-ils attrapée ?

FORTUNATE.

Oh que oüi, mon enfant, j'ai tant été trompée !
Mais je ſuis aguerie ; & pour tout dire enfin,
Qui voudra m'attrapper ſe levera matin.

ZACORIN.

Si bien donc déſormais que vous ſerez plus fine,
Et vendrez votre ſon mieux que votre farine.
Si de votre mémoire il n'eſt point effacé,
Faites-nous un recit de votre tems paſſé.

FORTUNATE.

Volontiers. A quinze ans je fus trop innocente,
Je pris ce qui s'offroit d'une ardeur imprudente,
C'étoit un écolier, jeune, joli, bienfait,
Mais le petit fripon étoit un indiſcret.
A vingt ans j'en pris un qui me parut plus ſage,
Mais il étoit jaloux, jaloux juſqu'à la rage.
A trente ans je fis choix d'un vieillard amoureux,
Il s'efforçoit en tout de prevenir mes vœux,

Le bon-homme faiſoit tout ce qu'il pouvoit faire,
Mais tout ce qu'il pouvoit n'avoit pas de quoi plaire.
Enfin ſur mes vieux jours voulant goûter de tout,
Et des vieilles du tems me conformer au goût,
Je pris un petit Maître. Ah la maudite engeance!
Qu'il m'a fait de chagrin & cauſé de dépenſe!
Pour me recompenſer de mes ſoins bienfaiſans,
Il en entretenoit une autre à mes dépens.

ZACORIN.

A preſent des amans connoiſſant le manége,
Bien hupé qui pourra vous attraper au piége.
Et vous, ma belle Dame, à votre air ſerieux,
On pourroit preſumer que vous avez fait mieux.

FELICINE.

Encore pis. En prenant un chemin tout contraire,
Juſques à quarante ans je fus prude & ſevere,
J'accablai de rigueurs les plus tendres amans,
Je mépriſai leurs ſoins, leurs doux empreſſemens
A la fin ſe laſſant de me voir inhumaine,
Ils déſerterent tous & briſerent leur chaine,
J'en ſuis picquée au vif, à ne vous rien celer,
Et voulus, mais trop tard, enfin les rappeller.
J'avois pris leur amour, eux mon indifference,
Leurs yeux étoient ouverts, & les miens ſans puiſſance.
Lorſque je me vis ſeule & ſans adorateurs,
Que je me repentis de toutes mes rigueurs!

ZACORIN.

ieu ſçait ſi vous allez, aprés cette avanture,
ous bien dédommager ?

FELICINE.

Oh ! je vous en aſſure.

FORTUNATE.

faudra déſormais nous conduire avec art,
fus trop tôt coquette, & vous un peu trop tard.

ZACORIN.

ur n'être point la dupe en quoi qu'on ſe propoſe,
a foi l'expérience eſt une belle choſe.

FELICINE *à Lucelle.*

glez-vous là deſſus, mon enfant, évitez
toutes occaſions les deux extrêmitez.

ZACORIN.

ivez bien les avis de vos deux Gouvernantes,
'un long âge & l'épreuve ont faites ſi ſçavantes,

LUCELLE.

and j'épouſe le Roi qu'ai-je beſoin de vous ?

FORTUNATE.

! ! nous vous inſtruirons à mener un époux.
us apprendrez par nous à le rendre fidele,
faire qu'à ſes yeux vous ſoyez toujours belle,
que de vos liens il ne puiſſe échaper ;
us vous apprendrons tout, & même à le trom-
per.

ZACORIN.

mment ? à le tromper lors qu'à vous on ſe fie ?

FELICINE.

C'eſt façon de parler, pour lui prouver l'envie
Qu'on a de la ſervir.

ZACORIN.

C'eſt fort bien fait, vrayment.
Mais ſous terre, je ſens un certain mouvement.

FELICINE.

Ce que vous allez voir, c'eſt l'ouvrage des Gnomes,
Habitans de la terre inviſibles aux hommes.
Les habitans de l'onde, & de l'air & du feu,
Pour apporter les mets arriveront dans peu.

FORTUNATE.

Le Roi vient, paroiſſez moins triſte, je vous prie,
Nous allons donner ordre à la céremonie.
Quand vous aurez diné, le Roi vous conduira
Au Temple de Comus où l'on vous mariera.
Du Temple ſur un Trône & magnifique & leſte,
Du Trône.... Adieu, tantôt on vous dira le reſte.

SCENE VIII.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, OFFICIERS DE LA BOUCHE, GUILLOT.

LE ROY.

MA charmante, je touche au bienheureux moment
Qui va mettre le comble à mon contentement.

LUCELLE *à part.*

Philandre, cher Philandre! O triſteſſe mortelle!
Pour te ſauver le jour faut-il être infidele?

ZACORIN *preſentant un baſſin au Roy.*

Sire....

LE ROY.

Que voulez-vous? Tous ces apprêts ſont vains.

ZACORIN.

Quoi?....

LE ROY.

Je viens là-dedans de me laver les mains.

ZACORIN.

Et ne voulez-vous pas les laver davantage?

[illegible]

LE ROY.

[illegible]

ZACORIN.

[illegible]

LE ROY.

[illegible]

ZACORIN.

[illegible]

LE ROY.

Finissez

ZACORIN à part.

[illegible]

LE ROY.

Vous, Reine, il est temps de nous

ZACORIN.

[illegible]

LE ROY.

Il eſt aſſez paſſable.

ZACORIN *l'éxamine & éternuë ſur la main du Roi.*

Que je le voye un peu.

LE ROY *prenant une ſerviette s'eſſuye la main.*

Peſte ſoit du vilain,
Du mal propre qui vient de cracher ſur ma main.

ZACORIN.

Sire, c'eſt mon défaut, & toujours j'éternuë
Lorſqu'un beau diamant vient m'ébloüir la vûë.

LE ROY.

Ton impudence enfin commence à m'ennuyer.

ZACORIN.

Donnez ce diamant, je m'en vais l'eſſuyer,
Et vous lavant les mains. . . .

LE ROY.

Encor, va-t'en au diable,
Et laiſſe-moi, maraut, enfin me mettre à table.
Que l'on ſerve au plûtôt.

ZACORIN *à part.*

Tous mes efforts ſont vains,
Rien ne peut l'obliger à ſe laver les mains.

On entend un air de ſimphonie ſur lequ
Silphes & les Salmandres deſcendent du
& apportent les mets que les Undains e
Gnomes ſervent ſur table. Pluſieurs font
de vin coulent au buffet, & tombent
des cuvettes.

ZACORIN *continuë.*

Quelle profuſion, l'agreable mélange!
Allons, buvons toujours, attendant que je m

LE ROY *ſe mettant à table avec Lucell*

A boire.

BOMBANCE.

A boire au Roi.

ZACORIN.

Bon, c'eſt là mon empl
Goûtons à tous les vins.

BOMBANCE.

A boire, A boire au l

GUILLOT.

A boire au Roi.

ZACORIN *au buffet.*

Parbleu, donnez-vous patie
Il faut bien de s vins faire la difference,
Pour que ſa Majeſté boive au moins du meill
(*Il preſente une coupe au Roi.*)
Sire, en voilà du goût de votre ſerviteur.

LE ROY.

lons à la ſanté de la future Reine.

zade.

ZACORIN.

Tope, Sire, elle en vaut bien la peine.

GUILLOT *crie.*

Roi boit.

BOMBANCE.

Taiſez-vous, vous nous étourdiſſez.

Aux Muſiciens.

t vous chantez ces airs pour l'Hymen.

UN MUSICIEN.

C'eſt aſſez.

ON CHANTE.

C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſéjour,
'on flambeau va briller d'une flamme nouvelle,
Les jeux, les ris, les graces tour à tour
Vont écarter les chagrins de ta Cour;
C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſejour.
Le flambeau du jour,
Ne répand point une clarté plus belle
Que celui de l'Hymen allumé par l'Amour.
C'eſt l'Amour qui t'appelle,
Hymen, viens embellir ce fortuné ſéjour.

LE ROY.

Vous n'avez pas encore entendu nos merveilles.
Vous, dont la voix charmante enchante les oreilles,
Assemblez par vos chants les oiseaux d'alentour,
Qu'ils viennent tous ici pour chanter notre amour.

UN MUSICIEN.

Quittez vos feüillages,
Tendres habitans des forêts,
Volez, venez en ce palais,
Y faire entendre vos ramages.
(*On entend le ramage de plusieurs oiseaux.*)
De vos chants melodieux,
Rossignols, rempliſſez ces lieux.
(*La ſimphonie imite le chant des Roſſignols.*)
Et vous, aimables Tourterelles,
Inſpirez-nous
Vos ardeurs fidelles.
(*La ſimphonie imite le chant des Tourterelles.*)
Enſuite un Merle ſifle.
Inſolens oiſeaux, taiſez-vous,
En vain votre voix s'aprête
A ſe mêler à des concerts ſi doux.
(*La ſimphonie imite le chant des Coucous.*)
Fuyez, Hiboux, fuyez, Coucous,
Vous ne ſerez pas de la fête.

LE ROY *ſe levant de table.*

; en pourroient bien être, & mon cœur en murmure,
:s vilains oiſeaux-là ſont de mauvais augure.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, LUCELLE, ZACORIN, &c.

RIPAILLE.

SIre, pour votre hymen on a tout préparé,
Le Grand Prêtre eſt au Temple, & l'Autel eſt paré.

LUCELLE *bas.*

) Ciel! quel coup de foudre!

LE ROY.

Allons, charmante Reine.

RIPAILLE.

Si votre Majeſté vouloit prendre la peine,
Avant que de ſortir, de me ſigner cela.

LE ROY.

Très-volontiers.

RIPAILLE.

De l'encre, une plume.

ZACORIN.

En voilà.

Zacorin répand le cornet d'encre ſur la main du Roy, & ſur l'Ordonnance.

LE ROY.

Ah ! le maudit butor.

ZACORIN.

Sire, excuſez mon zele.

LE ROY.

Vite de l'eau. Toujours quelque fraſque nouvelle.
Oh ! le plus étourdi d'entre tous les humains !

ZACORIN *apportant le baſſin & l'Eguiére.*

Je le ſçavois bien, moi, qu'il laveroit ſes mains.

LE ROY.

Il faut que j'aye ici bien de la patience.

RIPAILLE.

Ce faquin a gâté toute mon Ordonnance,
Allons vite en dreſſer un autre.

SCENE X.

LE ROY, LUCELLE, BOMBANCE, ZACORIN, GUILLOT, UN GARDE.

le Roi quitte ſa bague pour ſe laver les mains, & dans ce tems Zacorin lui preſente la bague enchantée à la place de la ſienne, que le Roi met à ſon doigt.

ZACORIN.

En verité,
and il faut vous ſervir j'ai tant d'activité,
e, que fort ſouvent quand mon devoir m'abuſe..
ſin quoi qu'il en ſoit, je vous demande excuſe.

LE ROY *ayant au doigt la bague enchantée.*

où me vient tout à coup cet ébloüiſſement ?
ne ſçai où je ſuis. Quel ſoudain changement !....

ZACORIN *à part.*

bague va joüer ſon jeu, laiſſons-là faire.

LE ROY, *extravagant.*

e faites-vous ici, femelle temeraire ?

BOMBANCE.

C'eſt la Reſne, Seigneur.

LE ROY, *extravagant.*

Reine! de quel l

BOMBANCE.

De Cocagne.

LE ROY, *extravagant.*

Comment, mes Etats en
Auroient donc tout d'un coup ainſi chang
maitre?

BOMBANCE.

Que veut dire le Roi? je n'y puis rien conn

LUCELLE.

Il paroît en effet qu'il perd le jugement.
Bas.
Serois je aſſez heureuſe en cet événement?

BOMBANCE.

L'amour auroit-il pû lui troubler la cervelle
Quoi, Sire, dans le tems que l'aimable L
Doit être votre épouſe, & qu'un nœud glori

LE ROY, *extravagant.*

Comment donc mon épouſe? ôtez-vous de m
Bombanc
Je vous trouve plaiſant.

GUILLOT.

Sa bile ſe ren
S'il lui prenoit envie... Otons nous de ſa

LE ROY, *extravagant.*

rous auſſi, ma mie, au plûtôt détalons,
erchez fortune ailleurs, tournez-moi les talons.

LUCELLE.

ıe je conçois d'eſpoir de cette freneſie !
i puiſſe-t'elle, hélas, durer toute la vie.
pendant délivrons Philandre ſi je puis. *Elle ſort.*

LE ROY, *extravagant.*

ırdes.

UN GARDE.

Seigneur ?

LE ROY, *extravagant.*

Voyez la dedans ſi j'y ſuis.

SCENE XI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

H ! Prince, demeurez, vous m'êtes néceſ-
ſaire.

ZACORIN.

oi, Prince ? voici bien encore une autre affaire !

LE ROY *dans ſa folie.*

vous avois prié de diner avec moi,
ais vous voyez.

ZACORIN.

Je vois que nous avons d

(Zacorin ſe met à table avec le Roi.)

Allons, dînons, Seigneur.

LE ROY *dans ſa folie.*

Contez-moi quelque

ZACORIN.

Une hiſtoire à preſent ? ma foi, parlons d

Ou plûtôt de manger.

LE ROY *dans ſa folie.*

Agiſſez ſans f

Seroit-ce votre avis, dites-moi, Prince ?.

ZACORIN *la bouche pleine.*

LE ROY *dans ſa folie.*

Qu'oubliant tous les ſoins que je dois à l'Em

Je priſſe une moitié, qui comme un diable.

ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

Me cauſeroit peut-être un chagrin inoüi

Vous connoiſſez le ſexe, il eſt bien mauvai

ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

Je n'en ferai donc rien, & je veux vous en

Prince, votre conſeil merite bien....

ZACORIN.

A boi

SCENE XII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

QUe voulez-vous ?

RIPAILLE.

Seigneur, c'eſt un autre papier.

LE ROY *dans ſa folie.*

Quoi ? quelque livre encor qu'on me veut dédier ?

RIPAILLE.

Me prendre pour auteur, ſa Majeſté ſe raille.
Quoi ! méconnoiſſez-vous le fidele Ripaille,
Sire ?

LE ROY *dans ſa folie.*

Ripaille ſoit. Que voulez-vous, voyons ?

RIPAILLE.

Vous prier de ſigner l'Ordonnance.

LE ROY *liſant.*

Liſons.

Que l'on paye à Ripaille en eſpeces valables
Dix mille écus comptant. . . . Allez à tous les diables.
Comment dix mille écus ſeroient ainſi donnez ?
Seigneur, qu'en dites vous ?

ZACORIN.

Oüi dà, c'eſt pour ſon nez.
Ah voyez donc, c'eſt bien ainſi qu'on vous amboiſe!
Allons, tirez.

SCENE XIII.

LE ROY, ZACORIN.

ZACORIN.

A Vous, Majeſté Cocagnoiſe.

LE ROY *dans ſa folie.*

Oüi dà, tope.

SCENE XIV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE.

SEigneur, je reviens ſur mes pas,
Vos ordres rigoureux vont cauſer mon trépas.
De la triſte priſon où Philandre reſpire,
On m'interdit l'approche, & j'oſe ici vous dire...

LE ROY *dans ſa folie.*

Qui l'a mis en priſon ?

LUCELLE.

Votre commandement.

LE ROY *dans ſa folie.*

Vous êtes folle ou moi ; Pourquoi ? Quand ? Et comment ?

LUCELLE.

Sire, je ne dis rien que de trés-véritable.

ZACORIN.

Sire, il faut des priſons tirer ce pauvre Diable.

LE ROY *dans ſa folie.*

Tenez voilà ma bague, allez l'en retirer,
Le Géolier la voyant vous le va délivrer.

LUCELLE.

Seigneur, que de bontez!

SCENE XV.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *ayant quitté ſa bague rentre dans ſon bon ſens.*

N'Eſt-ce point rêverie?
Il me ſemble ſortir de quelque léthargie,
Je ſuis tout ébloüi de tout ce que je voi,
Je ne puis faire un pas, tout tourne devant moi.
Hola, l'ami, dis-moi, n'as-tu point vû Lucelle?

ZACORIN *yvre.*

Lucelle! palſembleu vous me la donnez belle?
Vous l'avez envoyée auprès de ſon Amant.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Tu te moques de moi.

ZACORIN.

Diable emporte qui ment.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Tout mon cerveau troublé par des vapeurs malignes,

Où

ſuis-je ?

ZACORIN.

Par ma foi, vous êtes dans les vignes.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

où peut venir cela ?

ZACORIN.

C'eſt que vous avez bû.

nez, à vos diſcours je l'ai d'abord connu.

re, allez-vous coucher, vous ne ſçauriez mieux faire.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

i, voilà pour ma noce un beau préliminaire.

ie va dire Lucelle ? Ah, Prince malheureux !

l'en dira l'avenir ? Qu'en diront nos neveux ?

ZACORIN.

lieu, mon cher ami, mon cher Roy de Cocagne,

ie dans tous vos malheurs Bacchus vous accompagne.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

mment donc ? conduis-moi.

ZACORIN.

Volontiers, je le veux.

ais ſi vous m'en croyez, conduiſons-nous tous deux.

ur moi comme pour vous également je tremble ;

Du moins ſi nous tombons, nous tomberons enſemble.
Je ſuis tout-à-fait yvre, & vous yvre à demi;
Il n'y paroîtra plus, quand nous aurons dormi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ALQUIF, ZACORIN.

ZACORIN.

MOn Maître eſt libre enfin, mais Lucelle extravague,
Du moment qu'à ſon doigt elle a mis votre bague.
J'ai fait de vains efforts pour l'en pouvoir ôter,
Toujours elle s'obſtine à la vouloir porter;
A la fin allarmé de ſon extravagance,
Je me voyois tout prêt à rompre le ſilence,
Lorſque prenant ſa courſe & fuyant vers ces lieux,
Elle s'eſt tout à coup dérobée à mes yeux.
Philandre ſuit ſes pas, pleure, ſe deſeſpere,
Et moi je ſuis venu vous raconter l'affaire,
Pour voir ſi vous pourriez nous tirer d'embarras.

ALQUIF.

Cela me fâche un peu, je ne le cele pas,

Il faut, cher Zacorin, employer l'artifice,
Pour que du diamant le Roy ſe reſſaiſiſſe ;
Il ſeroit bien plus fou que la premiere fois,
A l'hymen de Philandre il donneroit ſa voix.
Son amour s'éteindroit pour ne jamais renaître.
Attens ici Lucelle, elle y viendra peut-être ;
Je vais de mon côté tâcher de la trouver,
J'ai trop bien commencé pour ne pas achever.

SCENE II.

ZACORIN *ſeul.*

NOtre Roy de Cocagne en ce moment ſe
meille,
Et nous pourrons fort bien avant qu'il ſe réveille
Partir d'ici ſans bruit. Mais non n'en faiſons ri
Pourquoi quitter des lieux où nous ſommes ſi bi
Lucelle... Ah! la voici.

SCENE III.

LUCELLE, ZACORIN.

LUCELLE *folle.*

Voyez quelle insolence,
Ah ! je vous montrerai si je suis en démence,
Mesdames les Guenons, hé vous voilà, mon cher !
Depuis une heure & plus je suis à vous chercher.
Et bien donc à propos à quand notre hymenée ?
Quelle raison en peut retarder la journée,
Ou plutôt le moment ? Car enfin nos amours...
Mais pour en revenir à mes premiers discours,
J'ai donné le foüet à mes deux Gouvernantes,
Qui vouloient avec moi faire les insolentes,
Et me traitoient de folle.

ZACORIN.

Il est parbleu bon là.
Les Dames avoient bien affaire de cela.
Mais quittez cette bague, elle est cause, Madame,
Que vous extravaguez.

LUCELLE.

Qu'as-tu fait de ta flâme ?...
Objet de mes desirs. Mon amour...

ZACORIN.

Oh parbleu ;
Madame, finiſſons au plûtôt tout ce jeu.

LUCELLE.

Allons, courons, volons dans quelque Iſle deſerte,
Que ta vûë à la mienne à tous momens offerte,
Puiſſe par ſes rayons répondre à cette ardeur,
Que des traits ſi charmans allument dans mon cœur.

ZACORIN.

Quel galimatias ! Si ſa folie augmente,
Je crains bien qu'à la fin le diable ne me tente.
Nous ſommes ici ſeuls, perſonne ne nous voit ;
Par ma foi laiſſons lui le diamant au doigt,
Et voyons en la ſuite.

LUCELLE.

Acheve ton ouvrage ;
Amour jadis tes mains pétrirent ce viſage,
Rens ſenſible ſon cœur.

ZACORIN.

Courage, Zacorin.
Il ne faut pas reſter dans un ſi beau chemin ;
Et ſans conſiderer où tout ceci m'embarque...
(*Il veut l'embraſſer.*)

SCENE IV.

LE ROY, LUCELLE, ZACORIN.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

AH! je vous y prens donc.

ZACORIN.

Peſte ſoit du Monarque,
Il vient mal à propos.

LE ROY.

Me faire un tel affront?
Quoi me vouloir planter des cornes ſur le front?
Quoi ſur un front royal orné du diadême?

ZACORIN.

Ce n'étoit que pour rire.

LE ROY.

Ah quelle audace extrême?
Comment m'oſer trahir par telles actions?

ZACORIN.

On trahiroit ſon pere en ces occaſions.

LE ROY.

Et vous, qui dans l'abord faiſiez tant la farouche,
Vous que je deſtinois au plaiſir de ma couche,
Vous n'auriez pas, je penſe, appellé du ſecours.

LUCELLE.

Quel eſt-tu pour tenir de ſemblables diſcours?

Est-ce à toi de regler mon amour ou ma ha
J'aime ce Cavalier, n'en vaut-il pas la pei
Qui peut en murmurer ? Je suis Reine, je c

LE ROY.

Pas tout-à-fait encor, mais pour moi je su
Et quand il me plaira vous deviendrez suje

LUCELLE.

Le joli Roitelet.

LE ROY.

La plaisante Rei

LUCELLE.

Oüi, vous avez beau dire & vous mettre en
roux,
Je l'aime & je prétens en faire mon Epoux.

LE ROY.

Elle est enforcellée ; aimer cette figure ?

ZACORIN.

Hélas ! c'est malgré moi, Sire, je vous as
Et je voudrois pouvoir vous donner mes att
Pour que vous puissiez plaire autant que je lu

LE ROY.

Ah ! vous lui plaisez donc, vieux masque de
Et vous avez encor le front de me le dire.
Nous allons voir cela. Madame, en ce mon
Renoncez pour jamais à cette indigne amo
Ou bien il va périr.

LUCELLE.

Hé bien à la bonn
Je l'aimerai toujours.

ZACORIN.

Quoi ſouffrir que je meure?
Haïſſez-moi plûtôt:

LUCELLE.

Ah! ne l'eſperez pas;
Je prétens vous aimer au-dela du trépas.
Mourez & ſoyez ſûr.

ZACORIN.

Le diable vous emporte,
Je me paſſerai bien d'être aimé de la ſorte.

LE ROY.

Hola, Gardes.

ZACORIN.

Seigneur, on va vous obéïr.
Je vais tout employer pour me faire haïr.
Je vais lui chanter poüille, & je me perſuade
Que vous ſerez content: la laide; la mauſſade,
La vieille, la guenon.

LUCELLE.

Que ce tranſport m'eſt doux!
Il part, je le vois bien, d'un mouvement jaloux,
Et je t'en aime encor mille fois davantage.

ZACORIN.

Ce n'eſt pas un amour, parbleu c'eſt une rage.

LE ROY.

Puiſqu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux.

LUCELLE.

Ah! laiſſez-moi du moins recevoir ſes adieux.

ZACORIN.

Morbleu retirez-vous. Seigneur, un mot, de grac

LE ROY.

Non c'en eſt fait.

ZACORIN.

O Ciel ! que faut-il que je faſſ

Arrachons-lui la bague, il n'eſt que ce moyen.

SCENE V.

LE ROY, PHLANDRE LUCELLE, ZACORIN.

PHILANDRE.

DAns l'état où je ſuis, non je n'écoute rien
Sire, me retirant d'une priſon affreuſe,
Vous me rendez la vie encor plus malheureuſe,
Je renonce à ma grace, & je viens en ces lieux
Puiſque je perds Lucelle, expirer à vos yeux.

LE ROY.

Que diable celui-ci vient-il encor me dire ?
Tout ce qu'il te plaira, vis, meurs, reſpire, expi
Creve, ſi tu le veux, je le trouverai bon ;
Mais, dis-moi, qui t'a pû tirer de ta priſon ?

PHILANDRE.

C'eſt vous-même, Seigneur.

LE ROY.

En voilà bien d'un autre.

PHILANDRE.

Je n'ai pour en ſortir, eû d'ordre que le vôtre.

LE ROY.

Tu te mocques de moi, je n'y ſongeai jamais ;
Mais puiſque s'en eſt fait, ſois ſage déſormais.

PHILANDRE.

Ah ! laiſſez-moi du moins m'adreſſer à Lucelle.
Après tant de ſermens, cœur volage, infidelle,

LUCELLE.

Que me demandez-vous ? que vous ai-je promis ?
Je veux perdre le jour, ſi jamais je vous vis.

PHILANDRE.

Dieux, quelle cruauté ! quoi la parjure oublie,
Qu'elle doit à mon bras ſon honneur & ſa vie !

LUCELLE.

Moi, je ne vous dois rien ; c'eſt à ce cher amant,
Qui va pour moi mourir dans ce même moment.

ZACORIN.

Ah la maudite bague !

LUCELLE.

En un mot je l'adore.
Ce charmant Cavalier.

PHILANDRE.

O Ciel ! qu'entens-je encore ?
Lucelle perd l'eſprit, il n'en faut plus douter.
Tantôt à ſes chagrins ſe laiſſant emporter,

Ses sens se sont troublez ; ma prison en est cause.

ZACORIN

Seigneur, permettez-moi de vous dire la chose.

PHILANDRE.

Je ne veux rien entendre, & dans un tel malheur
Je veux m'abandonner à toute ma douleur.

Au Roy.

C'est vous, cruel.

LE ROY.

Comment ; quel est donc ce langage ?
Je jouë ici, me semble, un plaisant personnage.
Quoi traiter de la sorte un amant couronné ?
Qui de mille vertus se trouve assaisonné.

ZACORIN.

Il faut finir ce trouble. Enfin, belle Lucelle,
Vous vous obstinez donc à demeurer fidelle ?
Hé bien il faut mourir ; mais avant ce moment,
Ne me refusez pas du moins ce diamant :
Il me rapellera votre charmante idée
Jusqu'au dernier soûpir.

LUCELLE.

J'en suis persuadée,
Cher amant, le voilà.

(*Lui donnant le diamant.*)

LE ROY.

Que veut dire ceci ?
Comment ? mon diamant ?

ZACORIN *rendant le diamant au Roi.*

Ah ! Sire le voici.
e reſpire, & n'ai plus à craindre pour ma vie.
e Roi va Dieu merci rentrer dans ſa folie.

LUCELLE *dans ſon bon ſens.*

ue vois-je ? quel objet ſe vient offrir à moi ?
hilandre, cher Philandre, eſt-ce vous que je voi ?
elas ! d'où ſortez-vous, & d'où viens-je moi-même ?

PHILANDRE.

lle me reconnoît. Ah ma joye eſt extrême !
ucelle en ſon bon ſens, quel heureux changement !
ui pouvoit lui cauſer ce triſte égarement ?

ZACORIN.

a bague qu'à l'inſtant le Roi vient de reprendre ;
lais ce ſont des ſecrets qu'on ſçaura vous apprendre.

PHILANDRE.

uoi ? ne puis-je ſçavoir en peu de mots ? ....

ZACORIN.

Hé bien,
'eſt un tour qu'a joüé nôtre Magicien.

LE ROY *dans ſa folie.*

ù ſuis-je ? quels tranſports ? c'eſt l'enfer qui m'appelle ;
on, c'eſt la jalouſie. Hé bien que me veut-elle ?
e voilà. Quels demons par leur brulante ardeur
e devorent ?... *Je ſens tout l'enfer dans mon cœur.*

PHILANDRE.

Allons trouver Alquif, il ſçaura nous inſtruire
Comment dans tout ceci nous devons nous conduire.
Toi reſte, Zacorin, pour obſerver le Roi.
Dans un moment d'ici nous revenons à toi.

SCENE VI.

LE ROY, ZACORIN.

LE ROY *dans ſa folie.*

OUi le Sceptre me peſe, il faut que je le quitte,
Il traîne trop de ſoins, trop d'ennuis à ſa ſuite.
Oüi je le quitterai, tous vos efforts ſont vains,
Mais je le veux du moins remettre en bonnes mains,
Choiſir pour ſucceſſeur un Prince débonnaire,
Sage, bienfait, prudent. Ah voici mon affaire.

SCENE VII.

LE ROY, ZACORIN, GUILLOT.

LE ROY.

Seigneur, montez au Trône, & commandez ici.

GUILLOT.

Voiſſez-vous Guilloc pour lui parler ainſi?

ZACORIN.

e m'attendois pas à ce trait de folie;
is il faut l'appuyer.

LE ROY.

Allons donc, je vous prie.,
nez, je vous remets mon Trône & mes Etats.

GUILLOT.

us vous gauſſez de moi, je ne les prendrai pas.

ZACORIN.

oi! tu peux refuſer l'offre d'une Couronne?

GUILLOT.

ſt pour ſe gauberger, morgué, qu'il me la donne.

ZACORIN.

n vrayment, c'eſt le ſort qui décide pour toi.
cun dans ce Pays à ſon tour devient Roi,

Voilà ton tour venu.

GUILLOT.

Ça pourroit-il bien être?
Mais dès demain poſſible on va m'envoyer paître.

ZACORIN.

Et quand cela ſeroit, que t'importe, innocent,
Il eſt beau de regner, ne fuſt-ce qu'un inſtant.

GUILLOT.

Morgué ce Trône eſt haut, & j'en crains fort la chûte,
Ne me faites pas faire au moins la culebute.

ZACORIN.

Votre ſeule vertu vous y fait parvenir,
Et nous mettrons nos ſoins à vous y maintenir.

LE ROY *ôtant ſa Couronne.*

Cette Couronne eſt duë à votre auguſte tête.

GUILLOT.

Ah! mon auguſte tête eſt, Sire, toute prête,
Morgué boûtez deſſus.

LE ROY.

Prenez ce Sceptre en main.

GUILLOT.

Fort bien, me voilà donc à preſent Souverain?

ZACORIN *ôtant le Manteau du Roi.*

Quand ce Manteau Royal ſera ſur vos épaules.

GUILLOT.

Cette cérémonie eſt morgué des plus drôles;
Jamais ſi plaiſamment je ne fus habillé.

A quel

A quel jeu jouons nous ?

ZACORIN.

C'eſt au Roi dépoüillé.

LE ROY.

Que parlez-vous de jeu ? vous croyez qu'on ſe raille?
Montez, montez au Trône.

GUILLOT *montant ſur le Trône.*

Allons vaille que vaille.

ZACORIN.

Ce Monarque eſt bien fou, mais je trouve aujourd'hui,
Que le pauvre Guillot eſt auſſi fou que lui.

LE ROY

Vôtre nom ?

GUILLOT.

C'eſt Guillot, Sire, à votre ſervice.

LE ROY.

Que de ce nom fameux Cocagne retentiſſe,
Et qu'au ſon de la trompe on entende crier :
Vive le Roi Guillot, vive Guillot premier.

GUILLOT *ſur le Trône.*

Vous ſouhaitez qu'il vive, hé bien à la bonne heure.
Et moi je tâcherai d'empêcher qu'il ne meure.
Morgué que de plaiſir ! te voilà Roi, Guillot,
Tu vas boire parguenne en tirelarigot,
Tu dormiras trois jours ſi tu veux tout de ſuite,
Perſonne n'aura rien à voir à ta conduite,
Dès que tu parleras, comme t'as de l'eſprit,

Tout chacun s'écrira, morgué que c'eſt bian dit !
Droits comme des picquets campez dans ton paſſage,
Les Courtiſans flateux viendront te rendre hommage.
Les beautez de la Cour s'en vont être à ton choix.
Tu n'auras qu'à chiffer & remuer les doigts,
Tretoutes s'en viendront ſans faire les retives....
Morguenne que les Rois ont de prorogatives !

SCENE VIII.

LE ROY, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

RIPAILLE.

SEigneur, que m'apprens-t'on, & qu'eſt-ce que je voi ?
Vous voulez nous donner un payſan pour Roi ?
D'un ſi bizarre choix que pouvez-vous attendre ?

GUILLOT.

Gardes, qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on me l'aille pendre.

ZACORIN.

Marchez.

RIPAILLE.

Comment ?

GUILLOT.

Oh dame ! on m'obéit ici.
Ce ne ſont pas des jeux d'enfans que tout ceci ;
Aprenez qu'à preſent je ſuis votre Monarque.

LE ROY.

Sire a votre pouvoir il manquoit cettte marque.
Tenez, vous, mettez-lui ce diamant au doigt.

RIPAILLE.

Non, non, ne croyez pas que jamais cela ſoit.
Je garde cette bague, & ma main ne la donne
Qu'au Prince à qui l'Etat remettra la Couronne.

LE ROY *dans ſon bon ſens.*

Dites moi dans ces lieux qui vous aſſemble tous ?
Quel deſſein eſt le vôtre ? & que demandez-vous ?
On ne me répond point, il ſemble que l'on craigne.
Que fais-tu là, maraut, ſur mon Trône ?

GUILLOT.

Je régne.

LE ROY.

Tu régnes, & ſur qui ?

GUILLOT.

Sur les Cocagniens,
Autrefois vos ſujets, & maintenant les miens.

LE ROY.

Que tout ce que je vois m'étourdit & m'étonne !
Quoi mon Manteau royal, mon Sceptre, ma Couronne ?
Ripaille, vous plaît-il de m'éclaircir ceci ?

RIPAILLE.

Aparamment Seigneur, cela vous plaît ainſi.

LE ROY.

Ils ont perdu l'eſprit. Approchez-vous, Bombance.

SCENE IX.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, ZACORIN, GUILLOT.

BOMBANCE.

MOn Roi, dans cet état que faut-il que je penſe?
Un autre revêtu du ſouverain pouvoir !

LE ROY.

Ma foi je le demande, & ne le puis ſçavoir.

GUILLOT.

Paix-là, Meſſieurs, paix-là, s'il vous plaît, qu'on ſe taiſe,
Et qu'on me laiſſe ici régner tout à mon aiſe.

BOMBANCE.

Je voi qu'ici chacun extravague à ſon tour,
C'eſt un ſort que l'on a jetté ſur votre Cour.

LE ROY.

nent un ſort ?

RIPAILLE.

Seigneur, permettez-moi de dire
vous m'avez paru deux fois dans le délire,
e tantôt Lucelle à tous vos Courtiſans
u des diſcours dépourvûs de bon ſens.

BOMBANCE.

t aprofondir.... Au diable la muſique ;
(*On entend des violons*)
bien prendre ſon tems, quand un pouvoir ma-
gique...

JILLOT *ſe reveillant en ſurſaut tombe du Trône en bas, & les renverſe tous.*

, place, voilà le Roi qui va paſſer.

LE ROY.

ſoit du lourdaut qui me vient fracaſſer,
oi que j'en ſerai du moins pour une côte.

GUILLOT.

is un Roi de poids, mais ce n'eſt pas ma faute,
naudits violons m'ont reveillé d'abord,
is fâché pourtant d'être tombé ſi fort.

BOMBANCE.

pourra nous tirer de ce déſordre extrême,
onner un remede à tout ceci ?

SCENE DERNIERE.

LE ROY, BOMBANCE, RIPAILLE, ALQUIF, PHILANDRE, ZACORIN, GUILLOT.

ALQUIF.

Moi-même;
Mais il faut que le Roi renonce à son amour,
Ou vous deviendrez tous insensez dans ce jour.

BOMBANCE.

Sire, il faut étouffer votre ardeur pour Lucelle.

LE ROY.

Bon, il n'en reste pas dans mon cœur étincelle;
Mais que fait mon amour, s'il vous plaît, à ceci?

ALQUIF.

Seigneur, vous en serez dans l'instant éclairci.
Un genie amoureux de la belle Lucelle
Est devenu jaloux de votre amour pour elle,
Et par un trait malin s'en est voulu venger,
Appliquant tous ses soins à vous faire enrager.

LE ROY.

Mais parbleu ce genie a bien peu de cervelle,

s'en prenoit-il à l'amant de Lucelle ?
à vous, qui vous a revelé tout cela ?

ALQUIF.

Enfers.

LE ROY.

Les Enfers ! C'eſt comme à l'Opera.

BOMBANCE.

us connoiſſez quelqu'un dans ce Pays, ſans doute?

ALQUIF.

n ! ce ſont des ſecrets où vous ne voyez goute.
ſuffit que je veux être de vos amis,
u'en ſon premier état ici tout ſoit remis,
Que l'on n'y parle plus que de réjoüiſſance,
Reprenez votre bague avec votre puiſſance,
Mais pour en mieux uſer ; & que ces deux amans
Trouvent dans votre Cour la fin de leurs tourmens.

RIPAILLE.

Et cette bague-cy ?

ALQUIF.

C'eſt un autre myſtere ;
Nous prendrons notre tems pour vous conter l'affaire.

Ici on ôte à Guillot ſes ornemens Royaux pour les remettre au Roy.

GUILLOT.

Mais je veux régner, moi.

ALQUIF.

Tu ſera plus heureux.

En vivant avec nous en Bourgeois de ces lieux.

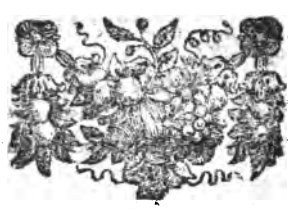
LE ROY.

Vous y pouvez tous vivre à votre fantaisie,
Heureux de n'avoir plus amour ni jalousie,
Je fais tout mon plaisir d'unir ces deux amans;
Que tout s'acorde ici pour leurs contentemens.

ZACORIN.

C'est bien parler cela, ce doux retour me gagne,
Hé vive le Pays & le ROY DE COCAGNE.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

DIVERTISSEMENT.

Pluſieurs Habitans de Cocagne & pluſieurs Etrangers de diverſes Nations arrivent en danſant.

UN COCAGNIEN ET UNE COCAGNIENE.

QUe chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaiſirs.
Dans la joye & l'abondance,
Tout comble ici nos déſirs ;
Que chacun ici s'avance,
Pour goûter mille plaiſirs.

Le jour fini recommence
Dans d'agréables loiſirs
Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaiſirs.

Que l'on chante, que l'on danſe
Loin de nous pleurs & ſoupirs,

Que chacun ici s'avance
Pour goûter mille plaiſirs.

ENTRE'E
de Cocagniens & de Cocagnienes.

UN COCANIEN.

Ici tout s'empreſſe à nous plaire,
Les ris, les amours,
Le vin la bonne chere
Y régne toûjours.
La ſanté fait notre richeſſe,
Le plaiſir prévient nos ſouhaits,
L'aimable jeuneſſe,
Y renait ſans ceſſe,
Soucis & regrets,
N'y naiſſent jamais.

ENTRE'E DES E'TRANGERS.

VAUDEVILLE.

UNE ETRANGERE.

Dès long-tems nous ſommes en voyage,
Sans en voir finir le cours.
Nous cherchons par-tout un Peuple ſage,
Pour y paſſer d'heureux jours.
Faut-il aller en Aſie, en Afrique?

Hé lon lan là
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela ;
Non pas même à l'Amérique.

UN ETRANGER.

Où trouver de la délicateſſe ?
Où ſert-on ſans interêts ?
Où boit-on ſans tomber dans l'yvreſſe ? ;
Où ne fait-on point d'excès ?
Iroit-ce en Suiſſe ou bien en Allemagne ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UNE ETRANGERE.

Où l'époux eſt-il ſans défiance ?
Et le ſexe en liberté ?
Où n'a-t'on nul déſir de vangeance ?
Où dit-on la verité ?
Faut-il courir l'Italie ou l'Eſpagne ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là,
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

UN ETRANGER.

Où voit-on des beautez naturelles,
Dont le tein ſoit ſans apprêts ?
Où trouver des maîtreſſes fidelles,
Et des amoureux diſcrets ?
Vers les François battrons-nous la campagne ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
C'eſt au Pays de Cocagne.

FORTUNATE.

Où trouver des filles innocentes,
Sans fineſſe & ſans détour ?
A quel âge en voit-on d'ignorantes
Au myſtere de l'amour ?
Eſt-ce à quinze ans pour ne s'y pas méprendre ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela.
A notre âge il les faut prendre.

FELICINE

Jeunes cœurs, d'aimer tout vous convie
A la fleur de vos beaux ans,
Où trouver les plaiſirs de la vie,

Si ce n'eſt dans le Printems ?
Aprés l'Automne envain on les ſouhaite,
Hé lon lan la,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Déja la vendange eſt faite.

ZACORIN.

Où trouver des connoiſſeurs habiles
Qui puiſſent juger de tout ?
Où trouver des critiques tranquiles
Indulgens & de bon goût ?
Eſt-ce ſur mer ou bien en terre ferme ?
Hé lon lan là,
Ce n'eſt pas là
Qu'on trouve cela,
Le Parterre les renferme.

FIN.

PLUTUS,

COMEDIE.

Représentée en 1720.

ACTEURS.

PLUTUS, Dieu des Richeſſes.
LA PAUVRETE'.
CREMILE, Laboureur.
MIRTIL, Fils de Cremile.
CARION, Valet de Cremile.
CRISIS, Amante de Mirtil.
PERINICE, Vieille Amoureuſe de Mirtil.
PARONOME, Délateur, Amoureux de Criſis.
ZENOPHON.
BIRRENES, Savetier.
CISTENES, pauvre Athénien.
FILINE, jeune Fille d'Athenes.
TROUPES de Laboureurs.

La Scene eſt auprès d'Athénes.

PLUTUS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

QUe l'on eſt malheureux de ſe voir ſans bien,
Quand on a, Carion, un cœur comme le mien,
Un cœur franc, généreux ennemi des baſſeſſes!
Ah! que les Dieux ont mal partagé les richeſſes!

CARION.

A qui le dites-vous ? je m'en plains tous les jours :
J'ai beau les quereller, je penſe qu'ils ſont ſourds ;
Ou s'ils ne le ſont pas, c'eſt par pure malice
Que ſous de beaux habits ils font briller le vice ;
Et ſous des vieux haillons ſoûpirer la vertu.
Par exemple voyez comme je ſuis vêtu.
Mais que vous manque-t'il ? La vieille Perinice
Vous fait braver du ſort la barbare injuſtice ;
Depuis qu'elle vous aime, on la voit chaque jour
Par préſens ſur préſens, ſignaler ſon amour.
Elle paye aſſez bien l'intereſt de ſon âge.
Le fils d'un Laboureur dans un tel équipage !
A-t'il lieu de ſe plaindre ? Et moi qui vous vaut bien,
Je ſuis couvert de bure, & ne poſſede rien.

MIRTIL.

Tu n'eſt pas obligé dans ta baſſe fortune
De loüer les défauts d'une vieille importune.

CARION.

Hé bien, cédez-la moi, ſi vous en êtes las ;
Je loüerai comme il faut ſes groteſques appas,
Et gagnerai fort bien mon argent auprés d'elle.

MIRTIL.

Ce qui m'afflige plus dans ma peine mortelle,
C'eſt de ſçavoir Criſis, l'objet de tous mes vœux,
Reduite en un état encor plus malheureux,
Cependant Paronome en vain la ſollicite,
Lui, qui de ſes tréſors tire tout ſon merite ;

fible aux preſens qu'il offre chaque jour,
prefere à tout, les ſoins de mon amour;
at que je le puis je ſoulage ſa peine
lons que je reçois de l'objet de ma haine.
, quelle extrémité! Si pour la ſecourir,
e vois tous les jours contraint de la trahir.

CARION.

ille votre Pere, a toujours l'eſperance
es Dieux le mettront bien-tôt dans l'opulence,
un grand Philoſophe, & quoique Laboureur,
ſçait plus qu'un autre, & même qu'un Docteur.
connoît à tout, & par l'Aſtrologie
'û que bien-tôt il changeroit de vie.
ette confiance on le voit tous les jours
ivin Apollon implorer le ſecours
ioment que je parle, il offre un ſacrifice,
ptant fort que ce Dieu lui deviendra propice.
oute la nuit fait des ſonges heureux,
é qu'il buvoit d'un vin délicieux,
:ous ſes creanciers abandonnoient ſa porte,
étoit rajeuni, que ſa femme étoit morte.

MIRTIL.

e aux ſonges! mon pere! il a trop de bon ſens,
ible n'appartient qu'à de petites gens.
iqué dés l'enfance à la Philoſophie,
jamais donné dans pareille folie.
a fait une autre, helas! pour mon malheur,
d'avoir preferé l'état de Laboureur,

Aux emplois qu'il pouvoit exercer dans l'Attique
Il eut tenu son rang dans notre République.
Né libre, il y pouvoit acquerir de grands biens;
Mais il en a toujours mépriſé les moyens.
Son ſcrupule m'a mis dans l'état déplorable
Où je me vois réduit. Scrupule impitoyable!
Faloit-il? ... Mais Criſis s'avance vers ces lieux,
La crainte & la douleur ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE II.

MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

Mirtil, vous me voyez encor toute troublée;
Du plus cruel revers je viens d'être accablée;
Ma mere me prétend forcer à vous trahir,
De ſes biens Paronome a trop ſçû l'ébloüir;
Elle veut que demain les nœuds de l'hymenée
A tout ce que je hais joignent ma deſtinée,
Et qu'enfin je renonce au plaiſir de vous voir.

MIRTIL.

Ah! qu'entens-je? Criſis, je ſuis au deſeſpoir.

CRISIS.

J'ay long-tems combattu ſes raiſons, ſes menaces;
Mais, helas! regardant nos communes diſgraces,

L'état où je vous vois, & l'état où je suis ;
Considerant sur-tout que d'éternels ennuis
Notre tendre union seroit bien-tôt suivie,
L'un & l'autre privez des besoins de la vie ;
Je venois en ces lieux vous ôter tout espoir,
Tout-à-fait résoluë à ne vous plus revoir ;
Mais, hélas ! je vous vois, & par votre presence
Mes résolutions demeurent sans puissance.

MIRTIL.

Auriez-vous pû former un si cruel projet ?
Non, Crisis, non ; jamais il n'eut eû son effet ;
C'est en vain qu'à me fuïr vous seriez resoluë,
Sans cesse votre Amant s'offrant à votre vûë . . . . .

CRISIS.

Mais quel est votre espoir ? Car depuis tant de jours
Que vous nous assistez par d'honnêtes secours,
Vous devez à present être abimé de dettes.
On connoit vos moyens ; Les dons que vous me faites
Ne peuvent provenir des gains d'un Laboureur ;
Votre pere est connu pour un homme d'honneur,
Mais c'est-là tout son bien.

CARION.

Il vit dans l'esperance,
Et là-dessus son fils a reglé sa dépense.

CRISIS.

Ah ! Mirtil, que je crains un funeste avenir ;
Si malgré nos malheurs l'Amour sçait nous unir.

CARION.

Crisis parle fort juste. Aprés tout, quand j'y pense,
Que ferez-vous tous deux plongez dans l'indigence?
Des enfans indigens.

MIRTIL.

L'Amour y pourvoira.

CARION.

Oüi, c'est bien dit, l'Amour! il les habillera!
Et de quoi, s'il vous plait, s'il est tout nud lui-même?

MIRTIL.

Ah! ne m'accablez point dans ma douleur extrême,
A posseder Crisis je borne tout mon bien,
Que je sois son époux, le reste ne m'est rien,
Débarassé des soins, du fracas de la Ville,
Ensemble nous vivrons dans ce séjour tranquille;
Eloignez des flatteurs, comme des envieux,
Nous mettrons notre sort entre les mains des Dieux.

CRISIS.

J'embrasse avec plaisir cette innocente vie,
Que ne pourra troubler la crainte ni l'envie:
Je vais trouver ma mere, embrasser ses genoux,
Et tout tenter enfin pour être toute à vous.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

CARION.

VOilà qui va fort bien. Mais notre vieille amante.
Fera le Diable à quatre. Ah ! jeuneſſe imprudente !
Je veux que dans huit jours nous nous voyons ſans pain.
L'Amour vous nourrira, mais je mourrai de faim ?
J'en reſſens par avance un excés de triſteſſe.
Mais voici votre Pere.

SCENE IV.

PLUTUS, CREMILE, MIRTIL, CARION.

CREMILE.

Allégresse, allégresse!

CARION.

Comment Diable! le Dieu l'auroit-il écouté?

CREMILE.

Mon fils....

MIRTIL.

De quelle joye êtes-vous transporté?

CREMILE.

Nos malheurs vont finir, c'eſt moi qui t'en aſſure;
Par ſon divin Oracle Apollon me le jure.

CARION.

Vous ſçavez qu'un Oracle eſt ſouvent ambigu,
Dites-nous promptement ce qu'il a répondu.

CREMILE.

Il faut auparavant vous dire mes demandes,
A quelle intention je faiſois mes offrandes.
Ayant vû ſi ſouvent enrichir les méchans,
Et les gens vertueux la plûpart indigens;

Je demandois au Dieu, ſi pour faire fortune,
Il me falloit marcher dans la route commune,
Si je verrois changer mon malheureux état,
En devenant parjure, injuſte, ſcelerat.
Non, m'a dit Apollon, fuis tout mauvais exemple,
Et ſonge ſeulement en ſortant de mon Temple,
A ſaiſir le premier que tu rencontreras,
Ce ſera par lui ſeul que tu t'enrichiras.
Je ſuis ſorti; voilà la premiere perſonne
Qui s'eſt offert à moi.

CARION.

Vous nous la donnez bonne.
Apollon par ma foi s'eſt bien moqué de vous.
Cet Aveugle pourroit...

MIRTIL.

Ah, Carion, tout doux,
Il faut l'interroger.

CARION.

Hola ho, Monſieur l'homme,
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme?

PLUTUS.

Que vous importe?

CARION.

Ah, ah, vous faites l'inſolent,
Parbleu, nous le ſçaurons tout à l'heure; autrement...

PLUTUS.

Hé, Meſſieurs, doucement, point tant de violence,
Je m'appelle Plutus.

CARION.

Tu te moques, je penſe.

PLUTUS.

Non, c'eſt la verité.

CREMILE.

Q'entens-je ? quel bonheur !
Aurions-nous pû prévoir une telle faveur?
Mais d'où diantre ſors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il ſort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui pour épargner l'eau, ne lavoit point ſes mains.
Voilà ce qui le rend & ſi ſale & ſi have.

PLUTUS.

Il m'a tenu long-tems enterré dans ſa cave,
Mais depuis ſon trépas j'ai bien fait du chemin.
Son fils m'a déterré, qui m'a mené beau train,
Il m'a bien fait courir du brelan chez les belles,
Je ne ſuis pas pourtant reſté long-tems chez elles.
Un petit Maître eſcroc de leurs mains m'a tiré,
Enſuite ſon valet de moi s'eſt emparé,
Mais du vol auſſi-tôt la Juſtice éclaircie,
Du fripon & de moi s'eſt prudemment ſaiſie ;
Et ſuivant la coûtume en telle occaſion,
M'a ſerré dans ſon Greffe & le drôle en priſon.

C'eſt-là

C'eſt-là que j'ai repris une nouvelle craſſe,
Ah, le maudit ſejour ! la Juſtice eſt tenace,
Elle ne lâche pas ſi-tôt ce qu'elle tient.
On ne ſort pas du Greffe ainſi que l'on y vient.
J'en ſuis ſorti pourtant ; mais on voit à ma mine,
Qu'elle m'a fait paſſer un peu par l'étamine,
Elle ne m'a laiſſé que la peau ſur les os.

CREMILE.

Tu ne ſouffriras pas avec nous tant de maux.

PLUTUS.

N'êtes-vous pas auſſi de ces gens de finances,
Qui m'allez employer à de folles dépenſes ?

CREMILE.

Nous ſommes Laboureurs qui connoiſſons ton prix.
Nos penibles travaux nous l'ont aſſez appris,
D'ailleurs honnêtes gens.

PLUTUS.

Je n'en fais point de doute,
Puiſqu'en cet heureux jour Apollon vous écoute.

CREMILE.

Nous voulons faire plus. Pour déciller tes yeux,
Nous allons implorer la puiſſance des Dieux.

PLUTUS.

Que j'aurois de plaiſir de recouvrer la vûë !
Je me garderois bien de faire de bévûe.
Je fuyrois Délateurs, Uſuriers, Partiſans,
Et je ne verrois plus que des honnêtes gens,
Car je n'en ai point vû depuis long-tems.

CARION.

Sans doute :

Que tu n'en as pas vû, puisque tu ne vois goute ;
Et nous, qui voyons clair, c'est difficilement
Que nous pouvons en faire un vrai discernement.

CREMILE.

Allons trouver le Dieu qui répand la lumiere,
Que son divin secours fasse ouvrir ta paupiere.

PLUTUS.

Mais tous les autres Dieux en vont être jaloux.
De Jupiter sur tout je crains fort le courroux.
Le cruel autrefois me frapa de la foudre,
A lui déplaire encor je ne puis me résoudre.
Je crains....

CREMILE.

Ta crainte est vaine, il faut la surmonter
Tu peux, quand tu voudras, autant que Jupiter.

CARION.

Et même beaucoup plus.

PLUTUS.

Faites-le moi connoître.
Serois-je plus puissant que je ne croyois l'être ?

MIRTIL.

Jupiter régne au Ciel, tu régnes ici bas.

PLUTUS.

Montrez-moi donc comment, car je ne crois pas.

MIRTIL.

Les vœux qu'à Jupiter chaque jour on adresse

N'ont que toi pour objet. N'eſt-ce pas ta richeſſe,
Qui de tous les mortels allume les déſirs ?
Et que l'on peut nommer la ſource des plaiſirs ?
Pour l'avoir, on employe & la force & la feinte.

CARION.

Tout le monde ne peut aller juſqu'à Corinthe.
D'où vient dit-on cela ? C'eſt que dans ce Pays,
Les plaiſirs amoureux y ſont à trop haut prix ;
Les Dames immolant le merite aux richeſſes,
Pour les ſeuls Financiers réſervent leurs careſſes.
Et jamais ſans Plutus, on n'y peut être admis.

CREMILE.

Laiſſons-là le beau ſexe, & parlons des amis.
N'eſt-ce pas tous les jours Plutus qui les achéte ?

PLUTUS.

J'achéte des amis ; Ah la plaiſante emplette !
Les vend-on cher ?

CARION.

Sans doute, & preuve de cela ;
Les pauvres n'en ont point.

PLUTUS.

Vous m'en contez bien là.
Les riches en ont-ils ?

CARION.

Ma foi pas davantage ;
Mais des flateurs gagez en font le perſonnage.

CREMILE.

Enfin pour revenir à ton juſte pouvoir,
Chacun ne vaut qu'autant que tu le fais valoir.

MIRTIL.

C'eſt toi qui ſçais donner aux plus ſots du mérite,
Et qui fais que Laïs aime le laid Therſite?

CREMILE.

Toi qui ſous la couleur d'un zéle ſpécieux,
Diviſes ſi ſouvent les Prêtres de nos Dieux?

CARION.

Toi, qui fais qu'en ces lieux chacun ſe déſennuie,
Et ſans toi voudroit-on joüer la Comédie?

PLUTUS.

Se peut-il qu'aujourd'hui j'occupe tant de gens?
Je n'aurois jamais crû mes attributs ſi grands;
Mais vous me forceriez à la fin de vous croire.

CARION.

On ſe laſſe de tout. D'ambition, de gloire,
Des vins les plus exquis, des plus ſavoureux mets,
De la plus belle femme; & de l'argent. Jamais.

PLUTUS.

Je me rends, vous fixez mon ame irréſoluë,
Allons, employons tout pour recouvrer la vûë.
Jupiter de ſon foudre en vain voudra s'armer

chant ce que je ſçais, il ne peut m'allarmer,
eux de mes conſeils aider votre entrepriſe.
Temple d'Eſculape il faut qu'on me conduiſe.
e refuſe rien à ſon pere Apollon,
is pourrez demander toutes choſes en ſon nom.

CREMILE.

is ferons ce qu'il faut, ne t'en met point en
peine,
, mon fils, cependant va chercher dans la
plaine,
que tu trouveras de pauvres Laboureurs,
ils viennent de mon ſort partager les douceurs.
erois peu ſenſible aux biens qu'un Dieu m'en-
voye,
mes chers compagnons n'en reſſentoient la joye.

SCENE V.

PLUTUS, CREMILE, CARION.

PLUTUS.

J'Approuve ton bon cœur. Ah ! quel plaisir pour moi,
De tomber dans les mains d'un homme tel que toi.

CARION.

Egalement ma foi, notre ame en est ravie :
Nous, qui loin des plaisirs avons passé la vie,
Nous les goûterons mieux en étant affamez,
Que ceux qui dés l'enfance y sont accoûtumez.

CREMILE.

Ne perdons point de tems. Déja la nuit s'avance,
Au Temple d'Esculape allons en diligence.

SCENE VI.

PLUTUS, LA PAUVRETE', CREMILE, CARION.

LA PAUVRETE'.

ARrêtez, arrêtez, ô Mortels insensez!
Quoi? de votre malheur vous vous réjoüissez?

CARION.

Quelle femme est-cela?

CREMILE.

L'on connoit à sa mine
Qu'elle ne quitte pas une bonne cuisine.
Elle me fait pitié; ses regards languissans.....

CARION.

Oüi, mais pourquoi venir insulter les passans?

LA PAUVRETE'.

Je suis la pauvreté.

CARION.

Le diable vous emporte.
Gardez-vous d'approcher le pas de notre porte.

LA PAUVRETE'.

Comment, Hommes ingrats, aprés tous mes bien-faits?

CARION.

Ma foi, de votre part je n'en reçus jamais.

LA PAUVRETE'

A Carion.

Et qui t'a donc donné cette ſanté robuſte?

A Cremile.

A toi, cette franchiſe, & cette ame ſi juſte,
Que Plutus va corrompre au milieu des plaiſirs,
N'allumant dans vos cœurs que d'infames déſirs.

CARION.

Vos beaux raiſonnemens ne me toucherons guére.
Vous m'avez juſqu'ici fait ſi mauvaiſe chere,
Que je ne veux plus faire ordinaire avec vous.

LA PAUVRETE'.

As-tu lieu de t'en plaindre, & d'en être en courroux?
Ces jeûnes ſi fréquens, cette frugale chere,
C'eſt ce qui t'a donné cette taille légere,
Cette vivacité du corps & de l'eſprit.

CARION.

Et cette grande ſoif, & ce grand appetit.

LA PAUVRETE'.

Eſt-ce un mauvais preſent?

CARION.

Non dà, je le veux croire,
Lorſque l'on a de quoi bien manger & bien boire.

LA PAUVRETE'.

Conſidere, inſenſé, les mignons de Plutus.

Ils

Ils ſont tous la plûpart gouteux, peſans, ventrus;
Rien ne leur fait plaiſir pour en vouloir trop prendre;
Ils n'ont point d'appetit ne daignant pas l'attendre,
Ils mangent pour le jour & pour le lendemain.

PLUTUS.

Fort bien, & tes mignons à toi meurent de faim.
Ils ont l'air pour couvert, & pour couche la terre,
La paille eſt leur duvet, leur chevet une pierre.
A peine le ſommeil a-t-il fermé leurs yeux,
Qu'il les enſevelit dans des ſonges affreux.
A ces noires vapeurs qui la nuit les poſſedent,
Les triſtes ſoins du jour dès le matin ſuccedent.
Ils ſont à leur chevet à leur crier: Debout;
Se levent-ils, ces ſoins les pourſuivent par tout.
Ils vont de porte en porte expoſer leur miſere
A des cœurs de rocher qu'elle ne touche guére.
Quelle vie eſt-ce-là?

LA PAUVRETE'.

Celle des fainéans.

PLUTUS.

Je ne veux point parler de ces ſortes de gens,
Ils méritent leur ſort, ſe rendant inutiles.
Je vous parle de ceux qui ſe rendant habiles,

Du travail de leurs mains fondent leur revenu,
Et ſans manquer de rien n'ont rien de ſuperflu.
Mais je t'en parle en vain. Il faut que je m'adreſſe
A ce Vieillard connu par tout par ſa ſageſſe,
Préſent, qu'en ſa miſere il a reçu de moi,
Pourra-t-il me quitter ſans chagrin ?

CREMILE.

Oüi, ma foi.
La ſageſſe avec l'or eſt-elle incompatible ?
Les poſſeder enſemble, eſt-ce choſe impoſſible ?
Au contraire Plutus me va faire exercer
Une ſageſſe utile ; & je vais commencer
Par donner aux vertus leur juſte récompenſe,
Et je n'en avois pas avec toi la puiſſance.

CARION.

Mon Maître a bien raiſon ; car dans tous mes travaux,
Il ne m'a jamais pû payer ce que je vaux.

CREMILE.

Je promets deſormais...

LA PAUVRETE'.

Ah ! malgré tes promeſſes,
Je te veux bien-tôt voir ébloüi des richeſſes,
Comme tous tes pareils, devenir orgueilleux,

irrogant, inhumain.

CREMILE.

M'en préſervent les Dieux.

CARION.

Madame Pauvreté, vous n'êtes qu'une bête,
Et vos diſcours ne font que nous rompre la tête.
Retirez-vous d'ici, vous n'êtes bonne à rien,
Qu'à faire bien du mal.

LA PAUVRETE'.

Je ne fais que du bien.
C'eſt moi qui vous nourrit, c'eſt moi qui vous habille,
Je ſuis mere des Arts, l'Induſtrie eſt ma fille;
C'eſt-elle qui bâtit ces ſuperbes Palais;
Sans moi les Potentats ſe verroient ſans Sujets.
Car enfin ſi chacun vivoit dans l'opulence,
Si tout le monde avoit du bien en abondance,
Qui voudroit obéïr? Qui voudroit travailler?

CARION.

Oh! pour le coup finis, c'eſt aſſez babiller;
Laiſſe-nous promptement aller à notre affaire,
Et va-t-en, ſi tu veux, prôner ailleurs miſere.

LA PAUVRETE'.

Vous me rappellerez peut-être quelque jour.

CARION.

Va t'en au Diable, va, fuis loin, fuis ſans retour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

MIRTIL, TROUPE *de Laboureurs.*

MIRTIL.

Allez, chers Compagnons, courez tous avec zele
Porter à vos enfans cette bonne nouvelle.
Plutus va desormais être de nos amis,
Si-tôt que nous aurons les biens qu'il a promis:
Nous les partagerons ensemble comme freres,
Comme nous avons fait autrefois nos miseres.

SCENE II.

MIRTIL *ſeul.*

MAis nos gens tardent bien, que veut dire ceci?
Cette lenteur commence à me mettre en ſouci,
Je ne vois Carion, ni Plutus, ni mon Pere;
Au Temple ils ont paſſé toute la nuit entiere,
Et nous voici bien-tôt à la moitié du jour.
Ils devroient dès long-tems être ici de retour.
Mais voici Carion.

SCENE III.

MIRTIL, CARION.

MIRTIL.

HE' bien, votre priere...

CARION.

Tout eſt fait, & Plutus voit enfin la lumiere.

MIRTIL.

Il voit clair! depuis quand?

CARION.

Depuis hier au ſoir.

MIRTIL.

Et pourquoi donc ſi tard me le faire ſçavoir?

CARION.

C'eſt qu'à notre ſortie on mettoit trop d'obſtacle;
D'ailleurs nous voulions voir la ſuite du miracle.
Si-tôt qu'il a vû clair, pour coups d'eſſais premiers
Il a fait rendre gorge à quatre Sous-Fermiers,
Pour enrichir un Peintre, & deux ſçavans Poëtes;
Un cadet de Paphos, & deux ſages Griſettes,
Dont l'honneur pourchaſſé ne tenoit preſque à rien,
Un quart d'heure plus tard, ç'en étoit fait.

MIRTIL.

Fort-bien.

CARION.

Vrayment il promet bien de faire d'autres choſes ;
Et dans peu l'on verra bien des metamorphoſes ;
S'il tient ce qu'il promet, bien-tôt les Officiers
Préteront de l'argent peut-être aux Uſuriers.

MIRTIL.

S'il enrichit les gens qui font de la dépence,
C'eſt le moyen de voir revenir l'abondance,
Et tous les Arts fleurir. Mais conte-moi comment
On a guéri ce Dieu de ſon aveuglément.

CARION.

Au Temple votre Pere entouré de Guirlandes,
A peine a ſur l'Autel preſenté ſes offrandes,
Qu'un horible ſerpent d'une énorme groſſeur
Eſt venu nous remplir d'une ſainte terreur.
Il approche rempant d'un air grave & ſuprême,
Qui découvre qu'il eſt Eſculape lui-même.
Il embraſſe Plutus, & d'un doux ſifflement
Lui fait, en Dieu civil, ſon petit compliment.
Puis lui léchant les yeux de ſa langue divine,
Les decille, les ouvre, enfin les illumine,
Et les rends dans l'inſtant brillans .... comme les miens.
Le Temple retentit des voix des Citoyens.
A ce nouveau miracle un chacun s'intereſſe,
Nous entendons des cris de joye & de triſteſſe ;

Les vœux & les ſoûpirs ſe trouvent partagez ;
Les bons ſont réjoüis, les mechans affligez.
De divers mouvemens ſe ſentant l'ame atteinte,
Le pauvre a de l'eſpoir, le riche de la crainte.
Mais nos flateurs alors ſurpris, déconcertez,
Dans cet évenement ſe trouvent déroutez ;
Ils ſont embaraſſez où porter la loüange,
Et leur fauſſe amitié craint de prendre le change.
Ils reſtent attentifs au milieu des clameurs,
Ne ſçachant où Plutus répandra ſes faveurs.
Tout ſe déclare enfin ; ce Dieu les détermine,
Des quatre Sous-Fermiers prononçant la ruine.
Les laches, les ingrats, ne ſe ſouvenant plus
Des biens qu'ils en ont dit, & ce qu'ils en ont reçûs,
Inſultent à leur ſort ; & courant aux Poëtes,
Vont encenſer leurs noms de riches épithetes ;
Du Cadet de Paphos ils vantent la valeur,
Du Peintre le grand art, des Griſettes l'honneur.
Que vous dirai-je enfin ? Ils ſont tout le contraire
De ce qu'une heure avant on leur avoit vû faire.

MIRTIL.

Mon Pere vient ? Qu'a t'il ! il paroît inquiet.

CARION.

Il me ſemble pourtant qu'il n'en a pas ſujet.

SCENE IV.

CREMILE, MIRTIL, CARI(

CREMILE.

AH! que je ſuis la Té de la foule importun
De ces amis nouveaux qu'enfante la fortu
J'ai cru devenir ſourd de tous leurs complimen
Ils m'ont eſtropié de leurs embraſſemens.
Ceux qui me mépriſoient au tems de ma miſere
Viennent m'offrir leur bien, quand je n'en ai
faire.
On me trouve à préſent ce que je n'avois pas;
Les Auteurs, du bon goût; les Belles, des a
Mais de tous ces flateurs le ſoin eſt inutile,
Je ſçais qu'avec mon or je ſuis toujours Cremi

MIRTIL.

Mais où Plutus eſt-il?

CLEMILE.

Sortant de ma mai
Où ſes mains ont verſé des tréſors à foiſon,
Dans Athenes il eſt allé faire ſa ronde,
Et veut qu'ici pour lui j'écoute tout le monde.
Plaintes, remercimens vont s'adreſſer à moi.

MIRTIL.

Il vous a chargé là d'un très-penible emploi.

CREMILE.

faut que vous m'aidiez tous deux dans ces affaires.
t que vous me donniez les avis neceſſaires....

MIRTIL.

lon Pere, permettez en cet heureux moment
ue Criſis prenne part à mon contentement,
ous ſçavez dès long-tems l'amour que j'ai pour elle.

CREMILE.

ui, mon Fils, & j'approuve une flâme ſi belle,
menez-la chez moi, que Plutus dans ce jour
ır un heureux hymen couronne votre amour.

CARION,

h! que vois-je? Voici votre vieille amoureuſe.

MIRTIL.

yons.

CARION.

Elle vous voit.

MIRTIL.

O rencontre fâcheuſe!

SCENE V.

CREMILE, MIRTIL, PERINICE, CARION.

PERINICE.

JE vous trouve à la fin, mon cher; depu
jours
Je vous attens en vain avec les amours;
Votre abſcence m'a fait paſſer deux nuits en
Sans pouvoir un moment abaiſſer les paupi
Ne me trouvez-vous pas changée?

CARION.

Horribl
Vos cheveux ſont blanchis; & furieuſement
Ces deux nuits ſur vos traits ont fait bien du
vage;
Je crois que vous étiez belle en votre jeuné

PERINICE.

D'accord; mais je n'avois que des attraits n
Ils ſe ſont bien formez.

CARION.

Ils ont eu le

PERINICE.

Vous ne me dites rien, Mirtil?

MIRTIL.

Que puis-je dire?

Hélas?

PERINICE.

Le pauvre enfant ! je penſe qu'il ſoûpire?
Hais ce ſoûpir au moins part-il du fond du cœur?

CARION.

Oüi je vous en réponds, & c'eſt avec douleur
Qu'il ſe voit obligé par une antiphatie,
A renoncer, à vous & pour toute ſa vie.

PERINICE.

A renoncer à moi ! comment donc effronté? . . .

MIRTIL.

Ne le querelez point, il dit la verité.

PERINICE.

Il dit la verité ! Le traître, le parjure,
Approuver de ſang froid une pareille injure?
Aurai je pû prévoir? aprés m'avoir cent fois
Juré qu'il m'aimeroit autant que je vivrois.

CARION.

C'eſt qu'il ne croyoit pas, vous voyant ſurannée,
Que vous pourriez aller juſqu'au bout de l'année.
Sur votre âge il avoit hazardé ſes ſermens;
Pourquoi vous aviſer de vivre ſi long-tems?
Que n'êtes-vous parti à la chûte des feüilles?

PERINICE.

Amant ingrat, c'eſt donc ainſi que tu m'accueilles

Aprés avoir placé mon eſpoir ſur ton cœur,
Te l'avoir acheté de la plus vive ardeur,
T'avoir comblé de biens par-de-là ton attente?

CARION.

Ses aſſiduitez en ont payé la rente.
Il veut vous rendre tout. Cherchez quelqu'autre amant.
Mais vous n'en trouverez que difficilement;
Ils ne ſe donneront qu'à haut prix.

PERINICE.

Ah! Cremile,
Dont je m'applaudiſſois de devenir la fille....

CREMILE.

Vous, ma fille? Hé ſi donc malgré mes cheveux gris,
Je crois qu'on me prendroit encor pour votre fils;
En mariant Mirtil, le bonheur que j'eſpere,
Eſt de voir ſes enfans m'apeller leur grand Pere,
Et votre âge ne peut me procurer ce bien.
Ceſſez de m'en parler, car il n'en ſera rien.

PERINICE.

Comment le pere auſſi m'outrage & m'aſſaſſine?
Ah! j'atteſte Venus...

CARION.

Atteſtez Proſerpine,
Auſſi bien vous irez la voir dans peu de jours,
Et ne nous parlez plus de vos folles amours.
Songez à vous guerir d'une erreur ridicule.

CREMILE.

ſur tous vos preſens comme j'ai du ſcrupule,
ux qu'à s'acquiter mon fils ſoit diligent,
ême qu'il vous rende au double votre argent.

PERINICE.

n ai-je affaire, helas ! quand je perds ce que j'aime ?

CARION.

noi, vous auriez pû prendre un autre lui-même.
is à vendre hier. Mais ma foi dans ce jour,
eux me voyant riche, acheter à mon tour,
hoiſir, qui plus eſt.

PERINICE.

Ils ſont fous, que je penſe,
ù vous eſt donc venu à tous cette opulence ?

CARION.

e ſçavez-vous pas que Plutus eſt à nous,
nême qu'il voit clair ; d'où diable venez-vous ?

PERINICE.

ument, Plutus voit clair ? il eſt à vous ?

CARION.

Sans doute.

PERINICE.

'eſt donc pour cela qu'on me fait banqueroute ?
is je conſerve encor un écrit de ta main,
e te ferai bien reconnoître ton ſeing,
ais faire aſſembler nos Juges équitables,

Le beau ſexe toujours les trouva favorables ;
Mais ſi Plutus plus fort ſçait renverſer leurs I
Je m'en vais l'aveugler une ſeconde fois.

SCENE VI.

CREMILE, MIRTIL, CARIO

MIRTIL.

JE croyois d'aujourd'hui ne me défaire d'
Courons en diligence où mon amour m'appe

CREMILE.

Allez, mon fils, allez, ne perdez point de
Amenez moi Criſis au plutôt, je l'attens.
Toi, mon cher Carion, demeure avec ton M
Aide-moi... Mais déja je vois quelqu'un parc

SCENE VII.

CREMILE, PARONOME, CARION.

PARONOME.

Comment, morbleu, Plutus se moque-t'il des gens ?
Me ravir tout d'un coup quinze cent mille francs ?

CREMILE.

Carion, je me trompe, où je connois cet homme ?

CARION.

Je le connois aussi, c'est le fier Paronome,
Jadis mon camarade, un esclave affranchi,
Aux dépens du public en deux ans enrichi ;
Le voilà bien puni, lui qui dans l'opulence
Eclabouſſoit le peuple avec tant d'arrogance.

CREMILE.

Dis-moi, n'étoit-il pas le rival de mon fils ?

CARION.

Oüi, c'est lui, qui vouloit nous enlever Criſis,
Qui croyoit la tenter par de vaines promeſſes,
Expoſant à ſes yeux l'éclat de ſes richeſſes.

PARONOME.

Dans l'état où je ſuis je ne me connois plus,

Hé ! l'ami, ſçais-tu point où loge ce Plutus ?

CARION.

Il eſt bien Dieu pour vous & moi, Monſieur, je penſe.

PARONOME.

Oſes-tu bien répondre avec tant d'inſolence,
Et ſçavoir qui je ſuis ?

CREMILE.

Vous êtes un pié pl
Que Plutus a remis dans ſon premier état.

PARONOME.

Quoi ? traiter de la ſorte un homme qui s'applique
A maintenir les loix de votre République ?

CREMILE.

Parbleu la République a bien beſoin de toi
Pour maintenir ſes loix. Quel étoit ton emploi ?

PARONOME.

J'accuſois les méchans.

CREMILE.

Et t'oubliois toi-même ?

PARONOME.

J'ai rüiné Cléon, Agathos, Blepſidéme ;
Leurs tréſors mal acquis n'ont été découverts
Que par moi leur ami.

CREMILE.

Pour en avoir le tiers ?
On a connu ton cœur en les faiſant connoître

i la trahiſon plaît, on déteſte le traître.
uſſi dans ton malheur aucun ne te plaindra,
t de ton deſeſpoir tout le monde rira.

PARONOME.

uoi! me voir inſulter par gens de cette eſpece?

CREMILE.

ivente, ſi tu peux, quelque tour de ſoupleſſe,
herche pour t'enrichir quelque nouvel emploi;
ais Plutus voit trop clair pour retourner à toi.

CARION.

'eſt maintenant chez nous qu'il vient de ſe répandre,
ous n'avons déſormais qu'à nous baiſſer & prendre.

PARONOME.

omment! Plutus auroit enrichi Carion?
u'il m'eſt doux de trouver dans mon affliction
n ami ſi loyal, ſi généreux!

CARION.

Le traître!

PARONOME.

e ſouviens-tu du tems que ſervant même Maître?

CARION.

e quoi t'aviſe-tu de me le rappeller?
i l'avois oublié.

PARONOME.

Loin de me conſoler,
on ami Carion me fait ici bravade,

Lui qui fut autrefois, mon plus cher camarade.

CARION.

Je le fus, il eſt vrai; mais m'as-tu méconnu.
Lorſque dans l'opulence on te vit parvenu?
Tu m'as traité de fou, tu m'as fermé ta porte.

PARONOME.

Je t'ai toujours aimé dans le fond.

CARION.

Que m'importe?
Si dans l'occaſion tu ne l'as pas fait voir.
A préſent que Plutus a comblé mon eſpoir,
Suivant les mouvemens d'une ame interreſſée,
Tu me viens rappeller notre amitié paſſée.
Attens à devenir auſſi riche que moi,
Ou bien que je devienne auſſi pauvre que toi.
Quoique l'on puiſſe dire, & quoique l'on affecte,
Trop d'inégalité rend l'amitié ſuſpecte.
Il faut pour être amis, ſe voir égaux en bien,
Etre riche tous deux ou tous deux n'avoir rien.

PARONOME.

Et comment ſe prouver une amitié ſincere,
Si du ſecours de l'un l'autre n'a point affaire;
Ou ſi tous deux réduits à la néceſſité,
L'ami de ſon ami ne peut être aſſiſté?

CARION.

Il faut attendre alors un coup de la fortune,
Et dans l'occaſion ſe la rendre commune.
Au tems qu'elle a ſur toi répandu ſes faveurs,

Si tu m'en avois fait partager les douceurs ?
A préſent qu'elle tourne & qu'elle t'abandonne,
Je te prodiguerois les biens qu'elle me donne.
Mais ils ſont réſervez pour des cœurs moins ingrats,
Qui du moins me plaignoient, ne me ſoulageant pas.
Ainſi que des bienfaits, des mépris on s'acquitte,
A m'en bien acquitter ta perſonne m'excite,
J'en ai reçû de toi, ton cœur m'en accabla ;
C'eſt une dette aiſée à payer ; reçois-là.

PARONOME.

Quoi ! m'entendre traiter ainſi par un eſclave !
Et voir qu'avec mépris à ſon tour il me brave ?
Bien plus, perdre à jamais l'objet de mon amour !
Que ma richeſſe alloit m'acquerir en ce jour ?

CARION.

Criſis ne craindra plus ta pourſuite importune,
Quand Mirtil a pour lui l'Amour & la Fortune.

PARONOME.

Ah ! je ſuis enragé. Mais j'ai bien moins d'ennui
De mon propre malheur, que du bonheur d'autrui.
Allons chercher Plutus, s'il ne veut pas m'entendre,
Réduit au deſeſpoir je n'ai plus qu'à me pendre.

CARION

Ce ſera le plus court.

CREMILE.

Laiſſe-le, Carion,

Et ne l'inſulte point dans ſon affliction.
Du traitre cependant on connoît la malice,
Il pourroit contre nous ſeconder Perinice ;
Mais pour les prévenir, entrons dans le logis,
Et donnons ordre à tout pour l'Hymen de mon fil

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

CREMILE, CARION.

CARION.

MA foi c'eſt trop compter, prenons un peu d'haleine :
ous n'aurions pas fini de toute la ſemaine.
ngeons à dépenſer, le tems eſt précieux.
ous n'avons juſqu'ici contenté que nos yeux ;
me laſſe, & la vûë enfin ſe raſſaſie,
d'autres ſens encor ne ſont de la partie.

CREMILE.

itus ne venant point, nous ne ſçaurions ſortir.

CARION.

ais il faudroit du moins un peu nous ajuſter.
pauvrement vêtus, c'eſt en vain qu'on raiſonne,
ns un tel équipage on n'impoſe à perſonne.
paſſe pour des ſots avec beaucoup d'eſprit,
ndis qu'un fat pour lui fait parler ſon habit.

SCENE II.

CREMILE, ZENOPH
CARION.

ZENOPHON.

Enſeignez-moi Plutus, que je lui rend
Par lui mon triſte ſort vient de changer
Il me vient d'enrichir.

CREMILE.

N'eſt-ce pas Zenop
Dans toutes nos Citez connu pour un frip
Oüi c'eſt lui. Quoi ! Plutus t'a mis dans l'
Et loin de te punir, ce Dieu te recompe

ZENOPHON.

Ne le condamnez point, il ſçait bien ce q

CARION.

N'eſt-tu pas un fripon?

ZENOPHON.

Je le fus en effe
Mais Plutus a connu qu'à ma ſeule miſer
On devoit imputer tout ce qu'on m'a vû

CARION.

Ne cherche point d'excuſes.

ZEN

ZENOPHON.

Ah ! ſi vous m'écoutez,
Vous même vous pourrez approuver ſes bontez.
Je ſuis arrivé nud ſur cette maſſe immenſe,
Que cent peuples divers tenoient ſe leur puiſſance.
L'âge où ne connoiſſant ni les biens ni les maux,
L'homme eſt fort au deſſous des moindres animaux,
Je ne le compte point ; & je paſſe à cet âge
Où la raiſon des ſens ſçait maîtriſer l'uſage.
Lorſque je l'eus atteint, je ſentis mon malheur,
Je vis que chaque terre avoit ſon poſſeſſeur,
Que tous mes devanciers ayant fait leur partage,
A leurs ſeuls deſcendans laiſſoient leur heritage.
Je quittai mon Pays, en accuſant les Dieux
De n'avoir pas rendu tout égal dans ces lieux
Je fus long-tems errant ſur la terre & ſur l'onde,
Et trouvai même choſe aux quatre coins du Monde
Tout étoit occupé dans ce vaſte Univers.
Les montagnes, les bois, les plus affreux déſerts,
Pour être inhabitez ne manquoient point de maître.
C'eſt en vain qu'à mon tour j'aurois prétendu l'être.
Je rencontrai par tout de rigoureuſes Loix,
Qui des peres aux fils perpetuoient les droits.
Que faire ? Il falloit vivre ou mourir de miſere.
Mourir eſt un parti que l'on ne choiſit guere.
Je choiſis donc celui d'aller contre ces Loix
Que des gens au deſſus dicterent autrefois
Et pour y parvenir j'uſay de l'induſtrie,

Fort bien, c'étoit donc là votre Philoſophie
Elle eſt aſſez nouvelle.

CARION.

Et pourtant bien ſi
Mais ſouvent on ſe trompe aux argumens qu'
Et la concluſion méne droit au gibet.

CREMILE.

Il falloit demander bien-plûtôt que de prend

ZENOPHON.

A la pitié des gens j'aurois eû beau m'atten

CREMILE.

Il falloit travailler, exercer tes talens.
Il eſt tant d'arts divers, de métiers differes

ZENOPHON.

Exercer mes talens? Eſt-ce donc ſans finan
Que votre Republique en donne la licence?
Ma foi, l'on a beau dire, on ne fait rien de
Qu'à ce ſubtil métier que je faiſois ſi bien.
On l'exerce ſans frais, ſoi méme on s'auto

CARION.

Cette profeſſion ſans ceſſe pourſuivie. . . .

CREMILE.

Et l'honneur que l'on doit cherir plus que la vie.
Le comptois-tu pour rien ?

CARION.

Il le laiſſoit à part,
Etant pour en avoir auſſi venu trop tard.
Déja ſes devanciers en avoient fait partage,
Il n'a pas envié beaucoup cet heritage.

CREMILE.

Mais ces biens dont Plutus vient de vous enrichir,
Si quelqu'un à preſent venoit vous les ravir,
Comment le pourriez-vous ſupporter ?

ZENOPHON.

Je confeſſe
Que j'en reſſentirois une extrême triſteſſe
J'en mourrois de douleur.

CREMILE.

Et pourquoi donc, méchant,
Faire aux autres un mal que tu conçois ſi grand ?
Car dans les mouvemens où l'amour propre entraine,
Le plaiſir d'acquerir n'égale pas la peine
Que l'on a, quand on pert.

ZENOPHON.

D'accord. Mais confeſſons
Qu'il faut avoir du bien pour goûter vos raiſons.
Maintenant que je ſuis poſſeſſeur d'une ſomme,

Je veux les empêcher de faire comme moi ;
Et d'une indigne vie effaçant la mémoire,
Je prétens que Plutus en aïe toute la gloire.
En m'arrachant au vice, il en a beaucoup plus
Que s'il recompenſoit les plus rares vertus.

SCENE III.

CREMILE, CARION.

CREMILE.

SElon ſes interêts toujours on argumente.
Cet homme ayant des biens au delà ſon attent
Va trouver deſormais des raiſons pour prouver
La juſtice des Loix à les lui conſerver,
Mais que nous veut cet autre ?

SCENE IV.

CREMILE, CARION, BIRRENES.

CARION.

HE'! c'eſt Maître Birennes;
Ce gaillard Savetier ſi connu dans Athenes?

CREMILE.

Je l'ay vû juſqu'ici, content d'un petit gain,
S'embaraſſer fort peu des ſoins du lendemain.
Mais qu'a-t'il aujourd'hui? je penſe qu'il ſoupire.

BIRRENES.

Helas! mes chers amis, il n'eſt plus tems de rire;
Me voilà riche enfin, adieu tous mes plaiſirs.

CREMILE.

Quoi! l'or qui des mortels fait les plus chers deſirs,
N'a pas rempli les tiens? qu'eſt-ce qui t'inquiete?

BIRRENES.

Douce tranquilité, que mon cœur vous regrette!

CARION.

Ceſſe de lamenter, & dis-nous tes chagrins?

BIRRENES.

Depuis que j'ai du bien, à toute heure je crains,

Mon tréſor a déja changé dix fois de place ;
Je l'avois cette nuit caché dans ma paillaſſe ;
Les chardons ſont plus doux que ce duvet maudit,
Je n'ai jamais couché dans un ſi mauvais lit.
Au moindre bruit j'ai cru qu'on enfonçoit ma porte,
Que pour m'aſſaſſiner, on entroit à main forte.
Ah ! que Plutus m'a fait un preſent dangereux !
Lorſque je n'avois rien, j'étois bien plus heureux.
Sans prendre d'interêt à votre République,
Tous les matins tranquille aſſis dans ma boutique,
Le tire-pied en main, auſſi gai qu'un pinſon,
Je ſiflois ma linotte, ou chantois ma chanſon.
A mon petit travail bornant ma deſtinée,
Je m'enyvrois le ſoir du gain de ma journée ;
Et me couchant ſans peur, me levois ſans chagrin.
Mais depuis que Plutus a changé mon deſtin,
Des ſoûcis inconnus me dévorent ſans ceſſe ;
Ses faveurs ont changé mes plaiſirs en triſteſſe.
Ses tréſors m'ont ravi celui de la ſanté
Je n'ai mangé, ni bû, ni dormi, ni chanté.
Depuis hier je rêve, & tout me deſeſpere.
Mon argent m'importune & je ne ſçais qu'en faire.
Je voudrois dépenſer, garder, prêter, donner ;
Et je tremble toujours à me déterminer.
Mille projets divers me roulent dans la tête,
Et je vois à la fin que je ſuis une bête.
Le garder, c'eſt m'en rendre eſclave malheureux.
Le dépenſer, me mettre en butte aux envieux.

Le prêter, c'eſt me faire un ennemi ſans doute.
Le donner, un ingrat. Ma foi je n'y vois goute.
Il vaut mieux que Plutus le reprenne à l'inſtant,
Dans mon premier état je vivrai plus content.

CREMILE.

As-tu perdu l'eſprit de tenir ce langage?
C'eſt que du bien encor tu ne ſçais pas l'uſage.
Pour connoître ſon prix, commence à t'en ſervir.
Gueris toi de la peur de te le voir ravir.
Songe à le dépenſer, ſans t'en rendre l'eſclave.

CARION.

De vins delicieux remplis d'abord ta cave.

BIRRENES.

Fort-bien, vous me prenez par mon foible déja.

CARION.

Achete des habits.

BIRRENES.

Pourquoi donc celui là?
Eſt encore tout neuf?

CARION.

Fais habiller ta femme.

BIRRENES.

Je n'ai garde. La peſte! elle feroit la Dame,
Et quelqu'un en pourroit devenir amoureux.

CARION.

Ceſſant de déplorer ſon état malheureux,
Vous vivriez enſemble en union parfaite.
Tu ſçais quand une femme a ce qu'elle ſouhaite,

Qu'elle eſt toujours docile, & ne gronde jamais.

BIRRENES.

Le tout eſt de pouvoir contenter ſes ſouhaits.

CARION.

Elle ne feroit plus du moins le diable à quatre.

BIRRENES.

Oüi, mais je n'aurai plus le plaiſir de la battre
Non plus qu'elle celui de toujours quereller.
Nous nous ennuyrions trop, à vous en bien parler.

CARION.

Comment! avec ta femme uſer de baſtonnade?

BIRRENES.

Si j'y manquois un jour, elle ſeroit malade;
C'eſt la paix du ménage.

CREMILE.

Ah! que nous dis-tu là
Je ne te croyois pas capable de cela.
Maintenant que Plutus t'a donné des richeſſes,
Il faut changer tes coups en de tendres careſſes.

BIRRENES.

Je garderai ſes dons, puiſque vous le voulez;
Mais changer ma maniere, en vain vous m'en parlez.
Ton conſeil, Carion, eſt le meilleure à croire.
Acheter bien du vin, & tout mon ſaoul en boire.
Allons vaille que vaille, enyvrons-nous toujours,
Contre tous mes chagrins c'eſt un puiſſant ſecours
Pour accorder Plutus à ma façon de vivre,

Bacchus m'inſpirera quel conſeil je dois ſuivre.

CARION.

Cet homme parle juſte, & je ſçais bien des gens
Qui ne raiſonnent pas avec tant de bon ſens.

SCENE V.

CREMILE, CARION, CISTENES.

CREMILE.

VOici quelqu'un encor. Quoi! c'eſt vous, cher Ciſtenes,
Qu'on a vû juſqu'ici le plus pauvre d'Athenes?
Plutus a-t'il ſur vous répandu ſes bien-faits?
Il n'aura pas eu peine à combler vos ſouhaits,
Puiſque, s'il m'en ſouvient, vous n'aviez d'autre envie,
Que d'avoir ſeulement les beſoin de la vie.
Dans un petit reduit vivre commodément;
C'eſt à quoi vous borniez votre contentement.
Mais je ne vous vois pas une ame aſſez contente,
Pour croire que Plutus ait rempli votre attente.

CISTENES.

Il a fait plus, il m'a donné cent mille francs.

CREMILE.

Hé bien, voilà de quoi marier vos enfans,
Acheter ou bâtir une maiſon commode,

Vous donner des habits, des meubles à la mode,
Et vivre heureuſement le reſte de vos jours.

CISTENES.

Helas!

CREMILE.

Comment, helas! vous vous plaindrez toujours?
De votre affliction que faut-il que je croye?

CISTENES.

Comment puis-je goûter une parfaite joye,
Si, lorſque je reçois ce preſent de Plutus,
Il donne à mon voiſin, un million & plus?

CARION.

En voici bien d'un autre.

CREMILE.

O Ciel! quelle foibleſſe!
Quoi! c'eſt de là que vient votre ſombre triſteſſe?
Ah! craignez que Plutus en vous voyant ingrat,
Bien tôt ne vous remette en votre triſte état.
Au lieu de lui marquer votre reconnoiſſance,
De vous avoir tiré d'une affreuſe indigence....

CISTENES.

Je ne ſuis point ingrat de ſes ſoins obligeans,
Mais enfin ſa faveur s'étend ſur trop de gens;
Et ma reconnoiſſance en ce cas dégagée,
Ainſi que ſes bien-faits doit être partagée.
Il l'auroit toute entiere, ainſi que tous mes vœux,
S'il me retiroit ſeul d'un état malheureux.
Mais quand à Philémon je vois par préference

Qu'il donne un million, quelle reconnoiſſance
Lui dois-je témoigner d'avoir cent mille francs?
Philemon, comme moi, n'a pas nombre d'enfans:
C'étoit aſſez pour lui d'avoir le neceſſaire;
D'une ſi grande ſomme il n'avoit point affaire.
Qu'en fera-t-il? à quoi va-t-il la dépenſer?

CREMILE.

Et de quoi votre eſprit va-t-il s'embarraſſer?
Peut-être mieux que vous il en va faire uſage.

CISTENES.

Méritoit-il d'avoir tant de biens en partage?
O Ciel! quelle injuſtice!

CREMILE.

Et le méritez-vous,
Quand du bonheur d'autrui vous vous montrez jaloux?
Songez que vous étiez dans l'extrême miſere,
Que mille y ſont encore, & qui, ſans vous déplaire,
Valent autant que vous. Si vous vous obſtinez
A lever vos regards ſur les plus fortunez,
Si vous vous attachez à leur porter envie,
Toujours dans les ſouhaits vous paſſerez la vie.
Vous vous plaindrez toujours, Ciſtenes, croyez-moi
Il faut, pour vivre heureux, voir au-deſſous de ſoi.

CISTENES.

Un million! ô Ciel! ſi j'avois cette ſomme,
Je l'emploirois bien mieux que ne fera cet homme.

Ah! que j'acheterois de Terres, de Palais!
Que j'aurois de bijoux, de chevaux, de valets!
Je braverois Damon, Clidamas, Théopilles,
Aux premiers de l'Etat je marirois mes filles.

CARION.

Et vous vous plaindriez peut-être avec cela,
De ne pouvoir aller encore par-de-là.

CREMILE.

C'eſt ainſi que toujours l'homme eſt inſatiable,
Et que dans l'abondance il ſe rend miſérable.
Mais j'apperçois Plutus.

SCENE VI.

PLUTUS *en habit brillant*, CREMILI CARION, CISTENES.

PLUTUS *clair-voyant.*

A Ciſtenes.

JE viens de t'écouter
Et veux ſur tes deſirs enfin te contenter.
Va, ceſſe d'envier le bonheur de perſonne;
Tu veux un million, hé bien je te le donne.

CISTENES.

Ah; que ſur vos Autels je vais brûler d'encens,
Grand Dieu! rien n'eſt égal au plaiſir que je ſens.

CARION.

Les Dieux veulent ſouvent que l'on les importune,
Il n'eſt que les honteux qui perdent leur fortune.

PLUTUS.

Dans la prochaine ruë au ſortir de ces lieux,
Le million d'abord va s'offrir à tes yeux.

CISTENES.

Que de graces, Plutus, n'ai je point à vous rendre!

CREMILE.

Vous voilà plus content que vous n'oſiez prétendre,
Allez, vivez heureux, & n'oubliez jamais
Les faveurs de Plutus & ſes rares bienfaits.

CISTENES.

Un million vaut bien la peine qu'on y penſe;
Mon bonheur aujourd'hui paſſe mon eſperance.
Cependant, entre nous, je ſerois plus heureux,
Si, comme il le pouvoit, il m'en eût donné deux.

SCENE VII.

PLUTUS, CREMILE, CARION.

CREMILE.

VOilà comme jamais l'homme ne ſe contente,
S'il en avoit eu deux, il en voudroit quarante.

CARION.

Il n'eſt pas ſeul: on voit bien des gens aujourd'hui,
Au milieu des tréſors ſe plaindre comme lui,
Ils n'ont jamais aſſez: par d'indignes foibleſſes
Sans ceſſe tourmentez de la ſoif des richeſſes,
Si j'avois, diſent-ils, ſaiſi l'heureux inſtant,
Au lieu d'un million j'aurois deux fois autant.
Sans ceſſe regretant cet inſtant favorable,
Ils ſont plus affligez que le plus miſerable;
Et contre la fortune on les voit s'indigner,
Comptant avoir perdu ce qu'ils n'ont pû gagner.

PLUTUS.

Ils ne comptent pour rien d'avoir la préference
Sur tant d'autres qu'on voit implorer ma puiſſance;
Car je ſuis aſſiegé de mille & mille gens.
J'ai depuis ce matin reſpiré tant d'encens,
Qu'entre nous, foi de Dieu, j'en ai mal à la tête.
Je ne me ſuis trouvé jamais à telle fête.

epuis que je vois clair, que mes yeux ſont laſſez
e lire les placets qui me ſont adreſſez !
: ne ſont que Sonnets ; ce ne ſont qu'Epigrammes,
:roſtiches, Rondeaux, Madrigaux, Anagrammes ;
un va faire ſa cour à tous mes Favoris,
'autre cherche l'appui d'un Dieu de mes amis.
:lui-ci me croyant ſenſible à la tendreſſe,
nploye auprès de moi ſa femme, ou ſa Maîtreſſe.
:t autre dont l'orgueil n'avoit jamais fléchi,
a juſqu'à la baſſeſſe afin d'être enrichi.
)mment répondre à tout ? ma foi j'oſe vous dire,
ue tout Dieu que je ſuis je n'y ſçaurois ſuffire.

CARION.

faudroit être Diable.

PLUTUS.

On vient. Dans un moment
: ramene en ces lieux Criſis & ſon Amant.

A Carion.

ous, ſçachez ce que veut cette petite fille

Il ſort.

SCENE VIII.

CREMILE, CARION, FILINE.

CARION.

Elle a l'air éveillé, je la trouve gentille,
Voyons ſi c'eſt à nous....

FILINE.

Plutus eſt-il ici?

CARION.

Il y viendra bientôt ; mais toujours nous voici,
C'eſt à peu près de même, & vous pouvez nous dire...

FILINE.

Je ne puis vous parler & m'empêcher de rire.
Vous ſçavez... Non jamais rien ne fut plus plaiſant
Le bien que mon Pere a n'étant pas ſuffiſant
Pour pouvoir à la fois marier ſes deux filles,
Il vouloit comme on fait dans bien d'autres familles
Donner tout à l'aînée afin de la pourvoir.
Je voyois mille Amans du matin juſqu'au ſoir,
S'empreſſer à lui plaire, à lui compter fleurette.
Comment, tout pour l'aînée. & rien pour la cadette!
(Diſois-je en ſoûpirant.) Plutus ſecourés-moi,
Et pour me marier envoyez-moi de quoi.
C'étoit tous les matins ma priére ordinaire ;

Enfin

Enfin j'ai tant prié qu'il a fait mon affaire.

CARION.

Ce qu'il vous a donné monte donc assez haut,
Pour avoir un époux ?

FILINE.

Et quatre s'il le faut.
Que Plutus à propos me tire d'esclavage !
C'en étoit fait s'il eut différé davantage.
Au Temple de Pallas on alloit me cloître ;
Malgré ma répugnance il y falloit entrer.
Au Temple de Pallas ! jugez quelle disgrace !
Si c'eût été celui de Vénus, encor passe.

CARION.

Oüi, vous avez raison, le service est plus doux.

FILINE.

Enfin, quoiqu'il en soit, j'aime mieux un époux,
Et je viens pour cela.

CRÉMILE.

La chose est difficile.
Vous n'êtes pas encor dans un âge nubile.

FILINE.

Et c'est pourquoi je viens m'adresser à Plutus,
Pour obtenir de lui quatre ou cinq ans de plus.

CRÉMILE.

Cela ne se peut pas, donnez-vous patience.

FILINE.

On disoit que Plutus avoit tant de puissance.

CARION.

Il rajeunis les vieux, & embellis les laids,
Il donne de l'eſprit à qui n'en eut jamais,
Aux plus diſgraciez il donne l'art de plaire;
Mais ce que vous voulez, c'eſt au Tems à le faire,
Vous parler autrement, ce ſeroit vous tromper.

FILINE.

Et ne pourroit-t'il pas du moins m'émanciper.

CARION.

C'eſt à faire l'Amour, il a ſeul l'avantage
De pouvoir vous donner une diſpenſe d'âge.

FILINE.

Que je ſuis malheureuſe! attendre encor cinq ans?
Mais je puis d'ici-là m'aſſurer des Amans;
Car ils ſont tant courus dans le tems où nous ſommes,
Que je crains qu'il ne vienne une diſette d'hommes.

CARION.

Vous pouvez prendre datte en cette occaſion.
Et vous en aſſurer avec précaution.

FILINE.

Avec précaution? Comment faut-il s'y prendre?

CARION.

Par certains airs panchez, un regard doux & tendre,
Une mine enjoüée, un ſourire amoureux,
Quelques petits ſoupirs à demi langoureux,
Qui faſſent préſumer que, quand vous aurez l'âge,
Vous en vaudrez un autre, & même davantage.

FILINE.

S'il ne faut que cela pour enchaîner les cœurs,
J'y ſuis Grecque, & j'en ſçais plus que tous les Docteurs.

CARION.

Vous ſçavez minauder, & joüer des prunelles?

FILINE.

Mon miroir s'il parloit vous en dirois de belles;
Car je n'ai juſqu'ici minaudé qu'avec lui,
Le tout pour badiner. Mais ſçachant aujourd'hui
Qu'on peut mettre à profit un pareil badinage,
Ah, je vous promets bien d'en faire un bon uſage.
Paroiſſez, ſoûpirans, jeunes, vieux, beaux & laids,
Paroiſſez. Je vous tiens déja dans mes filets.
Et vous, qui d'amoureux trainez troupe nombreuſe,
Grandes filles, venez me traiter de morveuſe;
Mes yeux vous feront voir lançans leurs premiers coups,
Que j'irai dans la ſuite encor plus loin que vous.

CARION.

On le juge aiſément.

FILINE *à Carion.*

Voyez ce regard tendre,
Ce ſoûpir, ce ſourire: hé bien ſçais-je l'entendre?

CARION.

Ah! vous m'attendriſſez, ma foi, j'en tiens déja.

FILINE.

Hé ſi donc, ce n'eſt rien encore que cela.

CARION.

Je n'ai jamais vû d'yeux perçans comme les vôtres.

FILINE.

Allez, avec le tems, ils en feront bien d'autres,
Je vais pour commencer, à ma ſœur dans ce jour
Enlever tous les cœurs qui groſſiſſoient ſa cour;
Et par là faire voir à toutes les aînées,
Que l'amour n'attend pas le nombre des années.

CREMILE.

Fort bien mais Plutus vient, il amene mon fils,
Et la jeune beauté dont ſon cœur eſt épris.

SCENE IX.

PLUTUS, CREMILE, MIRTIL, CRISIS, CARION.

CRISIS.

NOus venons rendre grace au grand Dieu des richeſſes,
D'avoir ſur deux Amans répandu ſes largeſſes.

MIRTIL.

Quelle reconnoiſſance égalera jamais

cez de ſes faveurs, le prix de ſes bienfaits?

PLUTUS.

ais l'Amour & moi, quoique l'on ait pû faire,
nous ſommes unis d'une amitié ſincere,
u'ici ſon pouvoir a ſçû braver le mien,
'ai ſouvent auſſi diminué le ſien;
is nous nous accordons aujourd'hui pour vous
plaire.
ians, ne craignez plus d'avoir le ſort contraire,
us pouvez dans l'hymen le braver en ce jour,
and vous avez pour vous & Plutus & l'Amour,
rinice à préſent, de mes bienfaits comblée;
avoir perdu Mirtil ſe trouve conſolée,
Paronome, à qui j'ai rendu tout ſon bien,
r le cœur de Criſis auſſi ne prétend rien.
ıe l'on ne parle ici que de réjoüiſſance,
eureux Atheniens, vivez dans l'abondance;
es plus ardens ſouhaits, les plus doux de mes
vœux
ont de voir aujourd'hui tous les Mortels heureux.

FIN.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

REPRESENTE'E PAR LES *Comediens Italiens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS, *en* 1722.

ACTEURS *de la Comedie.*

BELPHEGOR, Démon, ſous la figure de Rodric.
TRIVELIN, Païſan, amoureux de Colette.
COLETTE, jeune Païſanne.
JACQUET, jeune Païſan, Rival de Trivelin.
LE MAGISTER, Pere de Colette.
DEUX SERGENS & pluſieurs Archers.
PLUTON, Dieu des Enfers.
PROSERPINE, ſa femme.
MINOS, } Juges infernaux.
RHADAMANTE, }
ASCALAPHE, Habitant des Enfers.
ARLEQUIN, Valet de Belphegor.
L'OMBRE DE VIOLETTE, femme d'Arlequin.
Mr. TURCARET, riche Agioteur.
Me. TURCARET, ſa femme.
LE DOCTEUR, Ami de M. Turcaret.

ACTEURS *du Divertiſſement.*

TROUPE de Bergers, de Payſans, d'Ombres, de Lutins, de Démons & de Maſques, chantans & danſans.

BELPHEGOR,

COMEDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repreſente un Bocage, la Maiſon de Trivelin eſt dans le fonds.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN *ſeul.*

Dieux inéxorables, que vous me traitez cruellement dans ce jour ! Je vous ai imploré tous, les uns après les autres ; diable emporte ſi aucun s'eſt remué de ſa place pour me rendre ſervice. Tous les Sacrifices que j'ai fait à Mercure ont été inutiles,

lui demandent pas. Enfin malgré tous mes
toutes mes prieres, le jeune Jacquet épouſe
d'hui Colette à ma barbe, après l'avoir amu
ans entiers du doux ſon de ma muſette. Ja
charmée dans un moment avec ſon flageole
voici l'infidelle.

SCENE II.

TRIVELIN, COLETT

QU'as-tu donc, Trivelin, il ſemble qu
fâché à cauſe que j'épouſe Jacquet aup
toi?

TRIVELIN.

J'ai grand tort en effet.

COLETTE.

Sans doute. La Bohémienne qui passa dernierement dans notre Village, m'assûra que mon mari mourroit le premier ; & tu dois m'avoir obligation de ne pas vouloir t'exposer à ce malheur.

TRIVELIN.

Tu n'aimes donc pas Jacquet, puisque tu l'exposes à te rendre veuve ?

COLETTE.

Oh ! c'est que j'aime Jacquet par rapport à moi, & toi je t'aime par rapport à toi-même.

TRIVELIN.

C'est-à-dire par pitié, par une espece de reconnoissance ; (qui croiroit que dans un Village on fit ces distinctions-là ?) mais après tout tu aimes donc l'un & l'autre ?

COLETTE.

Il me semble qu'oüi ; & je voudrois qu'il me fût permis de vous épouser tous deux à la fois, pour ne point faire de mécontent.

TRIVELIN.

Voilà une fille bien charitable. C'est pour le coup que tu voudrois nous contenter tous deux, par rapport à toi-même. Mais je t'avertis que si tu épouse Jacquet, j'en serai si chagrin que je ne vivrai pas huit jours.

COLETTE.

Ah ! si je sçavois cela, je t'épouserois le premier

TRIVELIN.

A ce que je vois, tu as autant d'envie d'être veuve que mariée. Il n'importe, quoiqu'il en soit, je veux bien m'exposer à remplir la prédiction qui t'a été faite.

COLETTE.

Et moi je ne veux pas.

TRIVELIN.

Ah! traitresse, tu as beau déguiser. Je connois que tu aimes plus Jacquet que moi.

COLETTE.

En verité, Trivelin, je crois que tu as raison.

TRIVELIN.

Cependant je suis le premier en datte.

COLETTE.

Hé! c'est à cause de cela: il y avoit deux ans que nous nous aimions, cela commençoit à m'ennuyer; & si tu étois devenu mon mari, je connois que dans la suite cela m'auroit bien ennuyé davantage.

TRIVELIN.

Ainsi il faudra que j'attende que Jacquet t'ait ennuyée à son tour; encore, si jusqu'à ce tems tu voulois que je fusse toujours ton amant, je prendrois patience.

COLETTE.

Paix, voici Jacquet.

SCENE III.

TRIVELIN, JACQUET, COLETTE.

JACQUET.

Uel marché faites-vous donc-là enſemble?

TRIVELIN.

us parlions du tems paſſé, & nous prenions eſures pour l'avenir.

JACQUET.

me ſemble, Mademoiſelle Colette, que je vois défendu de parler à Monſieur Trivelin.

TRIVELIN.

ıment, tu es déja jaloux? mes affaires iront

JACQUET.

entendez-vous par là?

TRIVELIN.

tens que ſi tu es jaloux, c'eſt ſigne que tu aſſon de l'être, & je ne ſuis plus ſi faché que je Les jaloux ſont comme les bouchons qui ent le bon vin.

JACQUET.

:e que je ne puis pas être jaloux ſans ſujet?

TRIVELIN.

Cela eſt bien rare.

JACQUET.

Et ſi je veux l'être ſans raiſon ?

TRIVELIN.

La raiſon vient avec le tems, & Colette dans la ſuite juſtifiera tes ſoupçons.

JACQUET.

Hé bien ! moi, je vous déclare que je me marie pour avoir une femme à moi ſeul.

TRIVELIN.

Tes intentions ſont fort bonnes.

JACQUET.

C'eſt ce que mon amour ſe propoſe en épouſant Colette.

TRIVELIN.

Dans le mariage l'Amour propoſe, mais Vulcain diſpoſe. Par exemple, je me propoſois d'épouſer Colette, & tu me l'enleves. Tu te propoſes qu'elle ſera pour toi ſeul, & j'eſpere que tu auras à ton tour compté ſans ton hôte.

JACQUET.

Si je ſçavois cela . . .

COLETTE.

Va, va, Jacquet, ne crains rien, je te répond de tout.

JACQUET.

Ah! d'abord que Colette m'en répond, je comp-

ce là-dessus, une honnête femme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Une honnête femme n'a que sa parole, mais elle n'est plus obligée de la tenir quand elle veut cesser de l'être.

JACQUET.

Tout ce que tu dis est pour me faire enrager, parce que tu enrages toi-même de ce que j'épouse Colette. Tu as beau dire, je ne t'écoute plus, & je ne vais songer qu'à ma nôce.

TRIVELIN.

Va, va songer à ta nôce, & moi je songerai au lendemain.

Seul.

Quelque mine que je fasse, je suis au desespoir, & je crois que je me donnerois volontiers au diable pour empêcher ce mariage; mais que cherche ici cet Etranger, il me paroît bien effaré.

SCENE IV.

BELPHEGOR ſous la figure de Rodric, TRIVELIN.

BELPHEGOR.

AH! mon ami, je n'ai recours qu'à toi : je ſuis pourſuivi par nombre d'Archers qui me veulent prendre priſonnier. Il eſt bien vrai qu'il ſont encore loin d'ici ; mais ils ne manqueront pas de prendre ce chemin-ci à coup ſûr. Je ſuis perdu ſi je tombe entre leurs mains, je ne peux courir davantage.

TRIVELIN.

Je le crois bien. De quoi diable auſſi vous êtes-vous aviſé, de prendre des bottes pour courir la poſte à pied?

BELPHEGOR.

Mon cheval étoit trop las pour pouvoir pouſſer plus loin, je l'ai abandonné dans le bois prochain, & je ſuis venu juſqu'ici comme j'ai pû pour te demander azile. Ta fortune eſt faite & ton bonheur aſſûré, ſi tu peux me cacher dans quelque endroit où l'on ne puiſſe me trouver.

TRIVELIN.

N'êtes-vous point quelque Agioteur qui ſe ſauve en païs étranger.

BELPHEGOR.

Au contraire, je ſuis un pauvre diable qui n'ai pas le ſol, & qui fuit ſa femme & ſes créanciers.

TRIVELIN.

Vous avez bien raiſon, ce ſont de terribles animaux; mais vous parlez de faire ma fortune, & vous n'avez pas un ſol.

BELPHEGOR.

Il n'importe.

TRIVELIN.

Il eſt vrai que vous ne ſeriez pas le premier qui auroit fait la fortune des autres, ſans avoir l'eſprit de faire la ſienne.

BELPHEGOR.

Je ferai plus pour toi que ſi je te donnois de l'argent comptant.

TRIVELIN.

Il n'y a pourtant rien au-deſſus de cela aujourd'hui.

BELPHEGOR.

Et ſi dans ce moment je te faiſois épouſer Colette.

TRIVELIN.

Diable, ce ſeroit un grand coup. Mais d'où ſçavez-vous que j'aime Colette.

BELPHEGOR.

Il n'y a gueres de choſes cachées pour moi dans le monde.

TRIVELIN.

Vous êtes donc ſorcier ?

BELPHEGOR.

Je ſuis bien plus que tout cela ; je ſuis Lutin, Démon.

TRIVELIN.

Ah ! je tremble.

BELPHEGOR.

Raſſûre-toi, je ne ſuis pas un Démon mal-faiſant, je me nomme Belphegor ; il y a dix ans que Pluton m'a envoyé des Enfers ſur la Terre, pour ſçavoir par moi-même ſi tous les maris qui ſe plaignoient là-bas de leurs femmes, avoient raiſon.

TRIVELIN.

Il ne falloit pas reſter ici dix ans pour en être convaincu. Hé bien ! l'avez-vous éprouvé enfin ?

BELPHEGOR.

Que trop : j'ai, ſous le nom de Rodric, épouſé une certaine Madame Honeſta qui m'a ruiné.

TRIVELIN.

Quoi ! vous êtes le Seigneur Rodric, cet Etranger ſi renommé par ſes malheurs, & par les chagrins que lui a cauſé ſa femme ? Je ſçavois votre hiſtoire ſur le bout du doigt, ſans avoir l'honneur de vous connoître. Et de quoi s'agit-il ?

BELPHEGOR.

Il s'agit de me cacher promtement où tu pourras, car j'entens déja le pas des chevaux de ceux qui me pourſuivent. Si tu me ſers fidellement, j'em-

ployrai mon pouvoir de Lutin pour te faire épouſer Colette dans ce jour, & te procurer une fortune conſiderable.

TRIVELIN.

Allons, cela me détermine.... Commencez donc par entrer dans ma cour.

BELPHEGOR.

Après ?

TRIVELIN.

Après ? vous trouverez un gros tas de fumier à la porte de l'écurie.

BELPHEGOR.

Hé bien ?

TRIVELIN.

Hé bien ? vous vous fourerez dedans.

BELPHEGOR.

Comment donc ?

TRIVELIN.

Et j'irai vous recouvrir le plus proprement qu'il me ſera poſſible.

BELPHEGOR.

Tu te mocques de moi avec ta propreté.

TRIVELIN.

Faiſons mieux, j'allois mettre le pain dans notre four, je vous enfournerai en même tems.

BELPHEGOR.

Mal peſte ! il y feroit trop chaud.

TRIVELIN.

Eſt-ce que les Démons craignent la brûlure?

BELPHEGOR.

En prenant la figure d'homme, j'en ai pris toute la ſenſibilité.

TRIVELIN.

Hé bien ! jettez-vous dans notre puits, il eſt froid comme glace.

BELPHEGOR.

Tu vas d'une extrémité à l'autre.

TRIVELIN.

Eſt-ce ma faute, ſi vous ne pouvez ſouffrir ni le froid ni le chaud ?

BELPHEGOR.

N'as-tu pas un grenier?

TRIVELIN.

Et des plus grands, il y a plus d'un millier de foin.

BELPHEGOR.

Je ne demande pas autre choſe, & je vais m'y cacher au plus vîte.

TRIVELIN.

Allez donc ; moi je vais cependant faire paſſer outre ceux qui vous pourſuivent.

SCENE V.

TRIVELIN seul.

APrès tout, je ne ſçais pas ſi je fais bien de me fier à un Lutin, c'eſt une engeance bien maligne. S'il m'alloit tordre le col pour ma récompenſe. Mais non, ce Démon-là m'a l'air d'un honnête homme; d'ailleurs l'eſpoir d'épouſer Colette, & de m'enrichir, m'ôte la crainte de tous les malheurs qui pourroient m'arriver. Voici apparemment le troupeau de Sergens qui le pourſuivent, il faut un peu m'en divertir; en voilà trois qui mettent pied à terre: ils me paroiſſent bien réſolus, mais ils n'ont pas affaire à un ſot.

SCENE VI.

UN SERGENT, plusieurs ARCHERS, TRIVELIN.

LE SERGENT.

HE ! l'ami, dis-nous un peu ? ...

TRIVELIN.

Messieurs, je n'ai rien à vous dire, je n'ai point vû l'homme que vous cherchez pour le mettre en prison.

LE SERGENT.

Ah ! ah ! & qui t'a dit que nous cherchions un homme pour le mettre en prison ?

TRIVELIN.

C'est vous qui le dites.

LE SERGENT.

Nous ne t'avons point encore parlé de cela.

TRIVELIN.

Non ! Je l'ai donc rêvé.

LE SERGENT.

Hé bien, tu as rêvé juste ; & nous allons t'assommer, si tu ne nous dis tout à l'heure où il peut être ?

TRIVELIN

TRIVELIN.

N'eſt-ce pas un homme à Cheval, vêtu de rouge?

LE SERGENT.

Juſtement.

TRIVELIN.

Hé bien! celui que j'ai vû eſt à pied, vêtu de noir.

LE SERGENT.

Vêtu de rouge, ou vêtu de noir, à pied ou à cheval, où eſt-il enfin?

TRIVELIN.

Il eſt bien loin, s'il court toujours.

LE SERGENT.

Et de quel côté a-t'il tourné?

TRIVELIN.

Voyez-vous bien ce moulin à main droite?

LE SERGENT.

Oüi.

TRIVELIN.

Hé bien! il a tourné vers ce bois à main gauche.

LE SERGENT.

Y a-t-il longtems?

TRIVELIN.

Il y a environ.... cinq ou ſix jours.

LE SERGENT.

Ce Faquin-là ſe mocque de nous? Et l'homme que nous pourſuivons n'eſt parti que de ce matin.

TRIVELIN.

Que de ce matin ? Ce n'eſt donc pas celui là ?

LE SERGENT.

Oh ! parbleu, nous t'allons roüer de coups, ſi tu ne nous répons comme il faut. N'eſt-il point dans ta maiſon ?

TRIVELIN.

Oh ! pour cela non, il n'y a ici ni homme ni chevaux, que moi & vous.

LE SERGENT *aux Archers.*

Je vois bien que la menace ni fera rien, & qu'il faut toucher une autre corde : tiens mon ami, voilà deux piéces d'or que je te donne, dis-nous la verité, & nous enſeigne où eſt celui que nous cherchons ?

TRIVELIN.

Ah ! vous parlez tout d'or. Hé bien, l'homme en queſtion vient de paſſer par ici, il a pris le chemin de la montagne, & c'eſt tout ce qu'il peut avoir fait, que d'y être à preſent ; car ſon cheval étoit crevé, Meſſieurs.

LE SERGENT.

Allons, Camarades, remontons à cheval, & faiſons diligence, nous l'aurons bientôt attra pé. Je ſçavois bien qu'avec ces ſortes de gens, on ne faiſoit rien qu'à force d'argent.

TRIVELIN.

Meſſieurs, bon voyage. Le Ciel vous tienne en joye.

SCENE VII.

TRIVELIN.

VOilà de l'argent bien gagné. C'eſt toujours un commencement de fortune ; après tout je ſuis un drôle bien habile, de tirer de l'argent de de ceux qui ruïnent les autres.

SCENE VIII.

BELPHEGOR, TRIVELIN.

TRIVELIN.

HE' bien, ne vous ai-je pas ſervi comme il faut ?

BELPHEGOR.

Tu as fait des merveilles, & il n'y a rien que je ne faſſe à mon tour pour reconnoître le ſervice que tu viens de me rendre.

TRIVELIN.

Ma foi, ſi vous voulez me rendre ſervice, il faut vous hâter ; car j'entens déja les violons qui vont

ſe rendre ici, où l'on va celebrer les nôces de Jacquet & de Colette.

BELPHEGOR.

J'ai envoyé ce matin mon valet Arlequin aux Enfers, pour demander à Pluton la permiſſion de me rendre inviſible pour le tems qui me reſte à demeurer ſur la terre.

TRIVELIN.

Vous avez envoyé Arlequin aux Enfers? je crois qu'il y a bien loin d'ici en ce pays-là.

BELPHEGOR.

Pas trop, on y va dans un moment.

TRIVELIN.

Je le crois. Mais c'eſt le retour qui eſt difficile, à ce que je m'imagine?

BELPHEGOR.

Oh que non! étant allé de ma part, Pluton lui fournira une voiture pour s'en revenir par les airs.

TRIVELIN.

Quelque diligence qu'il faſſe, j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard, car voici deja tous les Gens de la nôce aſſemblez.

BELPHEGOR.

J'ai ici près un Lutin de mes amis qui a pouvoir ſur les élemens, je vais le prier de troubler la fête.

TRIVELIN.

Parbleu vous me la donnez belle; & ſi cela étoit,

que ne les priez-vous tantôt d'arrêter les Sergens qui vous poursuivoient ?

BELPHEGOR.

Il n'en auroit rien fait ; ce Lutin-là a été Sergent lui-même ; & c'est en recompense de ses services que Pluton lui a donné le pouvoir de tourmenter les ombres aux Enfers, comme il tourmentoit autrefois les Corps sur la terre.

TRIVELIN.

Et que fait-il à present dans ce monde ?

BELPHEGOR.

C'est lui qui fait grêler sur les vignes en faveur de ceux qui ont fait de grosses provisions.

TRIVELIN.

J'entens : c'est le Démon des Marchands de vin. Et sera-ce lui qui m'enrichira ?

BELPHEGOR.

Non, c'est moi qui prendrai ce soin. Quand j'aurai le pouvoir de me rendre invisible, je passerai dans le corps de Monsieur Turcaret.

TRIVELIN.

Quelle bête est-ce que Monsieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

C'est le plus riche & le plus inhumain de tous les Agioteurs. C'est celui qui me fait poursuivre avec tant de cruauté pour les sommes que je lui dois, & dont je pretens m'en venger en m'enrichissant à ses dépens.

te faire épouſer à Colette ; demeure ici, & ne t'e
baraſſe de rien, tu auras bien-tôt de mes nouv
les.

SCENE IX.

TRIVELIN.

MA foi, je crains bien que Monſieur le Lutin
ſe ſoit mocqué de moi. Mais tout coup vaill
voyons juſqu'au bout.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

UNE NOCE DE VILLAGE.

JACQUET, COLETTE, LE MAGISTER, Troupe de Bergers & de Bergeres, & de Gens de la Nôce qui entrent en dançant.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Colette, quitte la Muſette,
Pour écouter le Flageolet,
Jacquet déniche la fauvette,
Qu'un autre attend au trebuchet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UNE BERGERE.

Parmi la grandeur inquiete
L'Amour ne regne qu'à regret,
Il aime mieux notre retraite,
Il y goûte un plaiſir parfait.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

UN BERGER.

Avec la Bergere folette,
Ce Dieu va cueillir le muguet,
Il fait des traits de ſa houlette,
Un bandeau de ſon bavolet.

LE CHOEUR.

Vive Jacquet, vive Colette,
Et vive Colette & Jacquet.

ENTRE'E DE PAYSANS.

Il s'éleve une Tempête, & le Tonnerre gronde.

LE CHOEUR *chante pendant la Tempête.*

Ah ! quels terribles coups !
La grêle & le tonnerre,
Vont ravager la terre,
La vigne eſt ſans deſſus deſſous,
Bacchus, Bacchus, ſecourez-nous.

UN LUTIN *paroît en l'air, & chante.*

Contre un injuſte himen le Deſtin ſe déclare,
La vigne va perir dans cet orage affreux.
Si dans ce jour Trivelin n'eſt heureux ;
Qu'à lui donner la main Colette ſe prépare.

Le Lutin diſparoît.

LE CHOEUR.

Obéiſſons au Deſtin dans ce jour,
Craignons qu'il ne ſe vange ;
Aux dépens de l'Amour,
Conſervons la vendange.

JACQUET.

Je me mocques de cela, j'aime mieux ne boire que de l'eau, que d'abandonner Colette.

LE MAGISTER.

Oh parbleu, Monsieur Jacquet, buvez de l'eau tant qu'il vous plaira, nous n'en voulons pas boire nous & je donne ma fille en mariage à Trivelin.

JACQUET.

Y consens-tu, Colette?

COLETTE.

Il le faut bien : tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te donner les mêmes esperances, que je donnois à Trivelin quand je croyois devenir sa femme.

JACQUET.

Hé! quelles esperances?

COLLETTE.

De t'épouser quand je serai Veuve.

JAQUET.

Oh! sauce pieri-là, je me console; & te voyant dans ces sentimens, je ne desespere pas de t'épouser même avant sa mort.

TRIVELIN.

L'épouser avant ma mort!

JACQUET.

A la ceremonie près.

TRIVELIN.

Oh! je ne crains rien, je ne suis pas jaloux

comme toi. Allons, allons, continuons nos danſes & nos chants.

BELPHEGOR *bas à Trivelin.*

Tu peux auſſi achever ton mariage, & nous partirons enſuite pour nous rendre chez Monſieur Turcaret, où mon valet Arlequin ſe doit trouver à ſon retour des Enfers.

LE DIVERTISSEMENT continuë.

VAUDEVILLE.

JACQUET.

COlette, je reſſens pour toi
Plus que de la tendreſſe
Un trouble, une ardeur qui me preſſe,
Qui me fera mourir je croi ;
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Ah ! c'eſt un certain je ne ſçai quoi.

COLETTE.

Jacquet, quoiqu'un autre ait ma foi,
Laiſſez-moi faire, laiſſe,
Je me reprocherois ſans ceſſe

Que quelqu'Amant fût mort pour moi,
Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Faute d'un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Faute d'un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

La beauté ne ſçauroit de ſoi,
Attirer ma tendreſſe,
L'eſprit & la délicateſſe
Peuvent encore moins ſur moi;
Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UN BERGER.

Pour attirer la duppe à ſoi,
Iris fait la tigreſſe;
Montrer d'abord trop de tendreſſe,
C'eſt faire mal valoir l'emploi;

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il faut un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il faut un certain je ne ſçai quoi.

UNE BERGERE.

En vain tu voudrois tout pour toi,
Importune Sageſſe;
Quand l'Amour de ſes traits nous bleſſe,
L'occaſion enfraint ta loi;
On cede à certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
On cede à certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

On cede à certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
On cede à certain je ne ſçai quoi.

TRIVELIN *au Parterre.*

Que le Public de bonne foi
Applaudiſſe une Piéce,
Le fâcheux critique ne ceſſe
d'exercer toujours ſon emploi.

Il trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce,
Il blâme un certain je ne ſçai quoi.

LE CHOEUR.

Il trouve un certain je ne ſçai qu'eſt-ce.
Il blâme un certain je ne ſçai quoi.

ACTE II.

Le Théâtre repreſente les Enfers.

SCENE I.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE.

PLUTON.

OUi, depuis que Belphegor a quitté les Enfers par mon ordre, pour aller habiter là-haut parmi les hommes, dix ans ſe ſont écoulez, ſi j'ai bonne mémoire. Qu'en dites-vous, Minos ?

MINOS.

Oüi, Seigneur, le terme que vous lui avez preſcrit pour reſter ſur la terre, finit dans le jour ; & il ne peut retourner ici, s'il n'envoye quelqu'un vous en demander la permiſſion.

PLUTON.

Remettons donc à demain à prononcer l'Arrêt que tous les maris mécontens de leurs femmes attendent depuis ſi long-tems.

RHADAMANTE.

Pourquoi ne le pas prononcer aujourd'hui? Vous êtes ſuffiſamment inſtruit.

PLUTON.

Mon cher Rhadamante, je ne puis rien faire ſans le conſentement de Proſerpine; elle prend un ſi grand interêt à ſon ſexe, que je n'oſe lui déplaire.

MINOS.

Quoi! le Maître des Enfers aura la foibleſſe des Juges de la Terre, & une femme lui dictera ſes Arrêts?

PLUTON.

Je ſuis le Maître des Diables, mais ma femme eſt une Diableſſe devant qui je n'oſe ſouffler; je l'ai épouſée par amour, je n'oſe lui reſiſter.

RHADAMANTE.

Cependant vous devez rendre la Juſtice.

PLUTON.

Le terme n'eſt pas long d'ici à demain, attendons le retour de Belphegor, ſelon ſon raport je me determinerai.

MINOS.

Qu'en avez-vous beſoin? ce genie qui lui ſervoit

autrefois de Coureur, ne vous en a-t-il pas assez rapporté ? C'eſt par lui que vous avez ſçû que Belphegor, ſous la figure de Rodric avoit épouſé Madame Honeſta, la plus honorable femme de ſon temps, & que cette femme raiſonnable lui avoit fait perdre la raiſon, en pouſſant à bout ſa diabolique patience.

RHADAMANTE.

Bon ! Et tous ces petits Diablotins déguiſés en Pages, qui groſſiſſoient ſon train, n'ont-ils pas mieux aimé revenir aux Enfers, que de ſervir plus long-tems une telle Maitreſſe !

PLUTON.

Cela ne prouve rien ; il ſuffit d'avoir l'habit de Page pour ne pouvoir long-tems demeurer en place ; & je trouve même que tous les Diablotins ſont devenus plus malins depuis qu'ils ont eu la livrée, qu'ils n'étoient auparavant. Mais que nous veut Aſcalaphe !

SCENE II.

LUTON, MINOS, RHADAMANTE, ASCALAPHE.

ASCALAPHE.

AH! Seigneur Pluton, tout eſt perdu, un chetif Mortel ayant eu l'audace d'exercquer le bu qu'il devoit à la mort, vient d'arriver vivant ns votre Empire. Sa figure & ſes propos ſont ſi ufons, qu'à ſon arrivée toutes nos triſtes Ombres ſont miſes à rire.

PLUTON.

Hé! que vient chercher ici ce téméraire?

ASCALAPHE.

us le ſçaurez de lui-même le voilà.

SCENE III.

PLUTON, MINOS, RHADA
MANTE, ASCALAPHE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entrant comme à tâton.*

GArre le pora au noir. Bon ſoir, Monſieur Plu ton ; car il ſeroit inutile de vous ſouhaiter bon jour, puiſqu'il n'y en a point chez vous.

PLUTON.

L'abord eſt familier.

ARLEQUIN.

Que le Diable vous emporte de bon cœur, Sei gneur Pluton ; Parbleu, vous devriez bien faire allumer les lanternes dans votre Empire ; je n'ai jamais vû d'Enfer ſi mal policé ; ce n'eſt pourtant pas manque que vous n'ayez ici nombre de Commiſſaires.

PLUTON.

Je te conſeille de te plaindre.

ARLEQUIN.

J'en ai ſujet. J'ai penſé cent fois me rompre le col pour arriver juſqu'ici. En entrant je me ſuis

né du nez contre l'ame d'un Procureur, qui
t dure comme une enclume ; & sans vos Furies
ont eu la charité de m'éclairer un bout de che-
n avec leurs flambeaux, je ne serois arrivé de
is heures.

PLUTON.

Tu es encore arrivé trop-tôt pour ton malheur.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien, je viens ici de bonne part.

PLUTON.

Et qui peut t'avoir envoyé ?

ARLEQUIN.

Un Lutin de vos amis, le Seigneur Belphegor,
at j'ai l'honneur d'être le premier Valet de Cham,
.

MINOS.

vient de la part de Belphegor. Ah ! nous allons
prendre des nouvelles.

PLUTON.

J'en ai autant d'impatience que vous ; mais je
s encore plus curieux de sçavoir comment ce mi-
able a pû faire pour pénétrer jusqu'ici.

ARLEQUIN.

Je vais vous l'apprendre : J'ai commencé par en-
rer le bon-homme Caron, j'avois apporté un
orceau de fromage d'un appetit charmant qui lui
fait oublier que j'avois un corps, Heureux Mor-
! s'est-il écrié en le grugeant, que j'envie votre

bonheur, de pouvoir vous raſſaſier de mets
cieux ! Puis vuidant en deux coups deux bo
de vin de Champagne : ah ! que toutes les e
Stix, a-t'il dit, ne ſont-elles ſemblables !

PLUTON.

Mais, comment as-tu fait pour endormi
chien Cerbere ?

ARLEQUIN.

Je me ſuis ſervi d'un autre ſtratagême. Je
homme de précaution, voyez-vous ; & je
point à m'embarquer ſans biſcuit. Ayant app
haut que votre chien Cerbere étoit de comp
amoureuſe, j'ai amené avec moi ma petite c
qui eſt amoureuſe comme une chatte.

PLUTON.

En voici bien d'un autre.

ARLEQUIN *contrefait la chienne &*
mâtin.

Je l'ai fait paſſer devant moi, elle a été
reuſement agacer votre Mâtin, oua, oua
Monſieur Cerbere auſſi-tôt lui a répondu t
ment, aou, aou, aou, ils ont fait pluſieurs
colles enſemble ; & tandis qu'il lui contoit ſo
rieux martire, zeſte, j'ai franchi le pas de la

PLUTON.

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas, ma chienne eſt de

& Madame Proſerpine en aura un épagneul.

PLUTON.

n épagneul ?

ARLEQUIN.

a bien un Arlequin ; c'eſt à préſent la grande e.

PLUTON.

ait-on rien de plus extravagant ! En faveur de ention je te le pardonne ; mais ſans courir tant ſque, que ne te dépoüillois-tu de ton corps pour r ici ?

ARLEQUIN.

'eſt ce qu'un Médecin de mes amis m'avoit con- é, il s'étoit même offert à me prêter ſon aſſiſ- e ; mais mon corps m'eſt ſi cher & me va ſi , que je n'ai jamais pû me réſoudre à m'en rer.

PLUTON.

evenons à Belphegor. Qu'as-tu à m'apprendre à part ?

ARLEQUIN.

l ſera demain ici.

PLUTON.

lé comment ſe porte-il ?

ARLEQUIN.

Hélas ! le pauvre diable eſt bien chagrin, & Ma- ne Honeſta ſa femme lui a fait bien des malhon- tez.

PLUTON.

On dit qu'elle étoit ſi vertueuſe?

ARLEQUIN.

Il a payé bien cher cette vertu-là. C'eſt une marchandiſe bien rare au moins, que la vertu dans le païs d'où je viens, nous n'avons point de Marchand qui en tienne de magazin.

PLUTON.

Acheve donc.

ARLEQUIN.

Monſieur Belphegor eſt devenu amoureux de ſa femme après ſon mariage : malheur le plus grand qui puiſſe arriver à un honnête homme! C'eſt ce qui fait auſſi que les maris d'aujourd'hui ſe gardent le plus qu'ils peuvent de tomber dans ce cas.

PLUTON.

Mais quel mal lui a-t'elle fait encore?

ARLEQUIN.

Oh! tous les maux enſemble. Et pour Vous le perſuader, il ſuffit de vous dire qu'elle avoit plus de malice que Satan, plus de fourbèrie qu'Aſtarot, & plus d'orgueil que Lucifer.

PLUTON.

C'eſt beaucoup dire; & comment pouvoit-il ſouffrir cela?

ARLEQUIN.

Quand il oſoit lever la crête, il avoit pour réponſe: je ſuis honnête femme.

PLUTON

PLUTON.

Que ne la quittoit-il ?

ARLEQUIN.

C'eſt ce qu'il a voulu faire pluſieurs fois ; mais elle avoit le diable au corps pour le venir trouver par tout où il étoit.

PLUTON.

Il falloit s'en ſéparer par Juſtice.

ARLEQUIN.

Elle étoit jolie femme, elle auroit toujours gagné ſon procès.

PLUTON.

Et que fait à préſent ce malheureux ?

ARLEQUIN.

Quand je ſuis parti de l'autre monde, il ſe préparoit encore à prendre la fuite pour ſe dérober d'elle & de ſes Créanciers ; il attendoit avec impatience la fin du tems que vous lui aviez preſcrit pour s'en revenir ici, & juſques-là il vous prie de lui permettre de ſe rendre inviſible, & c'eſt pour cela qu'il m'a député vers vous.

PLUTON.

Je lui accorde. Minos, allez promptement lui en expédier la permiſſion. Et vous, Rhadamante, dreſſez un paſſeport pour que cet homme s'en retourne ſûrement dans l'autre monde.

SCENE IV.

PLUTON. ARLEQUIN.

PLUTON.

MAis, mon ami, tu me ſurprend de me dire que Belphegor avoit des Créanciers. Qu'a-t-il donc fait de tout l'or & l'argent qu'il a emporté des Enfers ?

ARLEQUIN.

Madame Honneſta l'a diſſipé dès la premiere année, elle en a employé une partie à ſes ajuſtemens, une autre à avancer ſa nombreuſe famille, & le reſte au jeu.

PLUTON.

Et ce bénêt de mari ſouffroit tout cela tranquillement ?

ARLEQUIN.

Il avoit une honnête femme.

PLUTON.

Ah ! je commence à voir que les maris ont quelque raiſon de ſe plaindre ; & quoique Proſerpine en puiſſe dire... Mais la voici.

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE. ARLEQUIN.

PROSERPINE.

Que veut-on de m'apprendre mon mari! On dit que malgré mes prieres tu te prépares à prononcer un Arrêt contre notre Sexe? Voudrois-tu me faire ce chagrin-là, mon cher Plutonichet?

PLUTON.

Que veux-tu, ma chere Proserpinette, il faut bien que je rende justice.

PROSERPINE.

Vous avez d'autres causes à juger, sans vous embarrasser de celles-là. D'ailleurs, pourquoi condamner les femmes dont la plûpart travaillent tous les jours à grossir votre Empire, en faisant mourir leurs maris de chagrin?

PLUTON.

Quelque obligation que je puisse leur avoir, je ne pourrai me dispenser de prononcer contre elles.

PROSERPINE.

Par la mort non d'un diable, ne vous en avisez pas; vous vous en repentiriez, vous & tous vos Juges infernaux.

ARLEQUIN, *à part.*

Peste, Madame Proſerpine eſt un maîtreſſe Diableſſe à ce que je vois, c'eſt une ſeconde Honeſta.

PROSERPINE.

Et quand vous prononceriez contre les femmes, à quel ſupplice pouvez-vous les condamner? En eſt-il de plus rude pour elles que celui qu'elles ſouffrent dans votre Empire?

PLUTON.

Quel ſupplice extraordinaire les femmes ſouffrent-elles dans les Enfers?

PROSERPINE.

Celui de ne pouvoir parler.

PLUTON.

Ah! vous avez raiſon.

PROSERPINE.

Mais je parle aſſez pour toutes, & ce n'eſt qu'à cette condition que je n'ai pas voulu profiter du ſemeſtre que Jupiter m'avoit accordé pour retourner ſur la terre. C'étoit pourtant un grand avantage pour une femme que d'être ſix mois de l'année abſente de ſon mari, & je vous déclare que je m'en ſervirai ſi vous ne me contentez pas ſur ce que je vous demande.

PLUTON.

Mais que voulez vous de moi, ma chere femme?

PROSERPINE.

Je veux, mon mari, que vous traîniez cette affai-

re en longueur, ſi vous ne la trouvez pas à nôtre avantage.

PLUTON.

Fort bien.

PROSERPINE.

Ou que vous la jugiez ſur le champ, ſi vous y pouvez donner un bon tour.

ARLEQUIN.

Ma foi c'eſt une bagatelle que ce que Madame vous demande; & nous avons là-haut des Rapporteurs qui ne ſe font point de ſcrupule de ces ſortes de vétilles.

PROSERPINE.

Ah! ah! quel eſt ce Diable de nouvelle eſpéce, que je ne connois point?

ARLEQUIN.

Ah! Madame, je ne ſuis pas ſi Diable que je ſuis noir.

PLUTON.

C'eſt un homme, ma Mie, qui vient ici de la part de Belphegor.

PROSERPINE.

C'eſt encore un bon impertinent que votre Belphegor. Hé bien, mon ami, tu viens apparemment nous dire qu'il eſt bien mécontent de ſa femme.

ARLEQUIN.

Moi, Madame, point du tout, je ſuis plus poli

que cela ; je vous dirai ſeulement qu'il brûle d'impatience de revenir aux Enfers.

PROSERPINE.

C'eſt-à-dire qu'il a la maladie du Pays.

ARLEQUIN.

Cela eſt aſſez naturel, le pays eſt ſi beau ! Mais vous le verrez demain qui vous en informera lui-même.

PROSERPINE.

Je ne veux m'informer de rien. Il ſuffit que je recommande à Monſieur mon mari l'affaire dont il s'agit, & que la recommandation d'une Déeſſe comme moi, doit l'emporter ſur tous les bons droits du monde.

ARLEQUIN.

Sans doute, & Monſieur Pluton doit y avoir égard. Un Dieu de ſa figure ne doit rien refuſer à une Déeſſe de la vôtre, & il doit tout ſacrifier pour vous plaire.

PROSERPINE.

Ce garçon-là a de l'eſprit ; je gage qu'il ne ſe plaint pas des femmes, lui ?

ARLEQUIN.

Moi, Madame, je m'en garde, j'en ai toujours été trop bien traité. J'en avois une pour mon compte. Ah ! la bonne femme ! la bonne femme !

PROSERPINE.

Où eſt Monſieur Pluton pour entendre un mari

ſe loüer de ſa femme ? Et quelle plus grande preuve t'a-t-elle donné de ſa bonté ?

ARLEQUIN.

Celle de ſe laiſſer mourir au bout de l'année.

PROSERPINE.

Tu l'a bien pleuré, je crois ?

ARLEQUIN.

Oh ! tant pleuré, que je ſerois au deſeſpoir de la retrouver ; cela rapelleroit tous mes chagrins.

PROSERPINE.

Il boufone agréablement ! Comment te nommes-tu, mon ami ?

ARLEQUIN.

Madame, on m'appelle Arlequin.

PROSERPINE.

Arlequin ! voilà un nom qui me réjoüit ! J'ai envie de te retenir a mon ſervice.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur, Madame, j'ai auſſi la maladie du Pays. Il faut que je m'en retourne au plus vite.

PROSERPINE.

Mais comme tu viens de faire un grand voyage, il faut du moins te rafraichir auparavant.

ARLEQUIN.

Et quel rafraichiſſement peut-on trouver ici parmi les feux & les flâmes ?

PROSERPINE

Si tu veux boire un coup, nous avons ici du vin de Nuis charmant? Nos caves ſont d'une fraicheur

ARLEQUIN.

Elles ſont aſſez profondes du moins; mais vôtre vin n'eſt-il point frelaté?

PROSERPINE.

Pourquoi?

ARLEQUIN

C'eſt que vous avez ici bien des Cabaretiers.

PROSERPINE.

Ils n'ont pas dans ce Pays la même liberté qu'en l'autre monde.

ARLEQUIN.

Cependant, quand on trouve du vin mauvais, on dit voilà du vin du Diable.

PROSERPINE.

Je vois bien que le récit qu'on t'a fait des Enfers t'a prévenu contre la beauté de notre Empire mais nous t'allons faire voir les plaiſirs qu'on y goûte. Il faut que tu ſçaches que nous avons ici les plus excellens Maitres de tous les Arts. Nous avons ſur-tout un Opera des plus complets...

ARLEQUIN.

C'eſt donc ce qui a ſi fort affoibli les nôtres.

PROSERPINE.

Et puiſque tu as eu le bonheur de me plaire, je veux que tu rapporte quelque choſe des Enfers, je te veux faire un don.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Et quel don s'il vous plaît ?

PROSERPINE.

Celui d'être Poëte & Muſicien.

ARLEQUIN

Je vous remercie, je ſuis déja aſſez fou ſans cela.

PROSERPINE.

Hé bien je te donne donc la ſcience de dire la bonne-avanture, & de deviner (en regardant dans la main) le paſſé, le preſent, & le futur.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour celui là.

PROSERPINE.

Va prendre place pour voir le Divertiſſement. Impitoyables Furies, ceſſez de tourmenter les criminels ; & vous Ombres fortunées, faites de votre mieux pour régaler le Seigneur Arlequin, qui a eu le bonheur de gagner les bonnes graces de Proſerpine.

ARLEQUIN *à part.*

Voilà une bonne Déeſſe ! Je crois ma foi que ſi je reſtois plus long-tems ici, je ferois Pluton cocu.

DIVERTISSEMENT.

TROUPE D'OMBRES.

ENTRE'E DE LUTINS.

UN LUTIN *chante.*

QUe les Ombres ſe réjoüiſſent ;
Chantez, danſez, Peuple démon ;
Que de Siſiphe & d'Ixion
Aujourd'hui les tourmens finiſſent :
Que les Danaïdes rempliſſent
Leurs brocs & leurs cruches de vin ;
Et que Tantale puiſſe enfin,
Sans que les Enfers l'en puniſſent,
Boire à la ſanté d'Arlequin.

SCENE VI.

ARLEQUIN, L'OMBRE de Violette, TROUPE D'OMBRES ET DE LUTINS.

L'OMBRE *de Violette.*

ARlequin: quel nom à frappé mon oreille ! Est-ce donc pour lui que la fête se fait ! Seroit-ce un second Orphée qui viendroit chercher son épouse aux Enfers !

ARLEQUIN.

Non, je vous assûre, ce seroit plutôt un second Rhadamiste, qui viendroit noïer la sienne dans le Cocite, si elle n'étoit par morte tout-à-fait. Mais Dieu merci, nous avons une bonne quittance du Juré Crieur.

L'OMBRE *de Violette à part.*

Ah ! l'indigne époux !

ARLEQUIN.

Morbleu, ne seroit-ce pas là l'Ombre de ma femme ? Il faut que cela soit, car je sens une certaine révolution par tout le corps.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt ſûrement Arlequin mon mari, car moname eſt agitée d'une maniere... Mais il faut filer doux & comme il eſt dans les bonnes graces de Proſerpine, tâcher qu'il lui demande la permiſſion de m'emmener; je ne ſerois pas fâchée de revoir la lumiere, quand ce ne ſeroit que pour le faire encore enrager.

ARLEQUIN.

La mort n'a point détruit ſes bonnes intentions pour moi, & je vois bien qu'elle n'a pas encore bû de l'eau du Fleuve d'oubli.

L'OMBRE *de Violette.*

C'eſt donc toi, mon cher Arlequin! Quel excès de tendreſſe d'avoir entrepris un ſi grand voyage pour venir chercher ta chère Violette! car je ne doute point que tu ne vienne ici demander ta femme à Pluton.

ARLEQUIN.

Ah! voyez donc.

L'OMBRE *de Violette.*

Le bon mari! eſt-tu venu ſeul?

ARLEQUIN.

Et qui diable m'auroit voulu tenir compagnie, ſuppoſé que je fuſſe venu aux Enfers pour y chercher ma femme? ce n'auroit pas été à coup ſûr les Maris veufs du Pays d'où je viens. Oüi ma mie, je ſuis venu très-ſeul, & je m'en retournerai de même.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! mon cher petit mari, tu aurois la cruauté de me laiſſer ici où je m'ennuye à la mort ?

ARLEQUIN.

Pour vous déſennuïer, vous n'avez qu'à faire des nœuds.

L'OMBRE *de Violette.*

Toi qui peux tout auprés de Proſerpine . . .

ARLEQUIN.

Hé bien pour vous procurer de l'emploi dans ce Pays-ci, je prirai le Seigneur Pluton de créer en votre faveur une quatriéme Charge de Furie.

L'OMBRE *de Violette.*

Quoi ! traître, ſcelerat, infame, tu oſes . . .

ARLEQUIN.

Hé ! là, là, bellement notre femme. Il ſemble que vous croyez être encore en vie ?

L'OMBRE *de Violette.*

Elle lui ôte ſa batte, & le frappe.

Il faut que je t'étrangle, ou que je t'arrache les yeux.

ARLEQUIN.

A l'aide, au ſecours, on m'aſſomme.

PROSERPINE.

Comment ! quel bruit eſt-ce là ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'Ombre de ma femme qui fait le Diable à quatre.

PROSERPINE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Elle vouloit que je vous priaſſe de la laiſſer retourner avec moi en l'autre monde ; mais je vous prie au contraire de la garder bien ſoigneuſement. C'eſt un tréſor pour les Enfers qu'une femme de ſon humeur, elle ſervira à tourmenter les damnez.

L'OMBRE *de Violette.*

Apprens, maraut, que je me mocquois de toi, que je ſuis trop heureuſe ici, que j'y joüis d'un repos que rien ne pouvoit troubler que ta maudite préſence, & que le veritable enfer des femmes eſt celui de vivre avec des maris faits comme toi.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah ! ah, la plaiſante ombre !

L'OMBRE *de Violette le contrefaiſant.*

Ah, ah, ah, le drôle de corps !

PROSERPINE *à Violette.*

Allons, qu'on ſe retire, & qu'on acheve la fête que cette Ombre eſt venuë troubler aſſez mal a propos.

ARLEQUIN *ſe plaignant.*

Elle m'a étrillé de la bonne ſorte, & je m'en ſentirai long-tems. Ah ! ouf !

PROSERPINE.

Etes-vous fou de vous imaginer qu'elle vous ait fait

mal ? Avez-vous oublié que ce n'eſt qu'un Om-
e ?

ARLEQUIN *riant.*

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas. Parbleu il
it que je ſois bien fou en effet de croire que ce
mbre m'ait pû faire du mal, par ce que j'en
ſens ! Ce n'eſt que mon bâton qui par malheur s'eſt
uvé un corps, & des plus durs.

PROSERPINE *aux Ombres.*

Continuez vos jeux.

LE DIVERTISSEMENT *continuë.*

L'OMBRE d'une Pucelle.

JE ſuis une Ombre du vieux tems,
Qui jadis fus aimable & belle ;
Rebutant toujours mes Amans,
Je ſuis enfin morte pucelle,
Pucelle à l'âge de trente ans !
Si des Dieux la bonté ſuprême
Me rappelloit de mon tombeau,
En ferois-je encore de même ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Avare.

Je ſuis l'Ombre d'un vieux Creſus,
Qui me plaignois le néceſſaire ;
J'amaſſois écus ſur écus,
Pour faire un Neveu légataire
Qui jouë & fonds & revenus.
Si je repaſſois l'onde noire,
Mourrois-je auprès de mon magot,

Faute de manger & de boire ?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Femme mariée.

Je ſuis l'Ombre d'une beauté,
Femme d'un vieux jaloux ſans bornes;
Il étoit brutal, emporté,
Son front méritoit bien des cornes,
Pourtant il n'en a pas porté.
Si j'avois encore la puiſſance,
Echaperoit-il d'être ſot?
Aurois-je autant de patience?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Cocu.

Vous voyez l'Ombre d'un Cocu,
Qui fut toujours d'humeur jalouſe;
Je mépriſai le revenu
De la beauté de mon Epouſe,
Et fut gueux tant que j'ai vécû.
Mais à préſent que c'eſt la mode,
Que l'Epoux partage au gâteau,
Voudrois-je n'être pas commode?
Diable-zot.

L'OMBRE d'un Débauché.

Nous ne ſommes pas ſans deſirs;

Heureux dans ces demeures ſombres,
Nos jeux ſont mêlez de ſoupirs:
Les plaiſirs que goûtent les Ombres
Ne ſont que l'Ombre des plaiſirs.
Quand ces lieux ſeroient plus aimables,
Sans Bacchus & ſans Iſabeau,
Eſt-il de plaiſirs véritables?
Diable-zot.

L'OMBRE d'une Veuve.

Aux Ombres s'il étoit permis
De prendre là-haut leur volée,
Combien de morts ſeroient ſurpris
De voir leurs veuves conſolées
Par leurs Clercs ou par leurs Commis.
Près d'un mourant on ſe deſole,
Jurant de le ſuivre au tombeau;
Apres ſa mort tient-on parole?
Diable-zot.

ARLEQUIN.

Que je vais bien à mon retour,
A Belphegor chanter ſa gamme!
Quoi m'envoyer dans ce ſejour,
Pour m'y faire trouver ma femme!
C'eſt me joüer d'un vilain tour.
Lorſque là-haut il fuit la ſienne,
Pourroit-il me croire aſſez ſot,
Pour tirer d'icy bas la mienne?
Diable-zot.

ACTE III.

Le Théâtre répréſente un Jardin illuminé, où Monſieur Turcaret ſe prépare à donner le Bal.

SCENE I.

ARLEQUIN *en l'air, monté ſur un Monſtre qui jette du feu par les narines.*

LA, là, là, tout doux, mon ami, nous approchons de la terre ; prenons garde aux Ornieres.

Il deſcend.

Voilà un animal ſi fatigué, qu'il ne bat plus que d'une aîle. Hola, Valets, Servantes. Eſt-ce qu'il n'y a ici perſonne pour mener mon cheval à l'écurie? Mais le drôle a déja pris ſon parti, & il s'en retourne aux Enfers au grand galop. * Mes baiſe-

* *Le Monſtre s'envole.*

mains à Madame Proſerpine. Ma foi, voilà une voiture aſſez commode, cela ne coûte ni foin ni avoine. Pour moi j'aurois les dens bien longues ſi je n'avois eu de l'eſprit : j'ai attrapé en chemin des Cailles à la vollée, & ne trouvant point de Rotiſſeur ſur la route, je les ai fait cuire au feu d'Enfer qui ſortoit des nazeaux de mon cheval. Mais c'eſt ici le jardin où Monſieur Turcaret doit donner le Bal. Je ne ſçais ſi je trouverai mon maître Belphegor . . . Ah ! le voici.

SCENE II.

BELPHEGOR, TRIVELIN. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Seigneur Belphegor, que j'ai de joïe de vous revoir.

BELPHEGOR.

J'attendois ton retour avec impatience ; hé *bien !* qu'elle nouvelle ? que t'a dit Pluton ?

ARLEQUIN.

Il vous attend demain à diner ; il eſt arrivé du gibier, & il vous prépare un Greffier ſauvage à la daube, avec un accollade de témoins du Mans qui ſont d'un fumet excellent.

BELPHEGOR.

Que tu es badin!

ARLEQUIN.

Et voilà votre permiſſion de vous rendre inviſible, bien ſignée, paraphée & ſcellée du grand Sceau infernal.

BELPHEGOR.

Cela va à merveille.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas tout, Madame Proſerpine, (qui je crois eſt amoureuſe de moi) m'a régalé comme un Prince, & m'a fait don du pouvoir de deviner, & de dire la bonne avanture:

TRIVELIN.

Ah! Monſieur le Devin, dites moi la mienne vous prie.

ARLEQUIN.

Volontiers: il faut que j'éprouve mes talens ſur toi; donne-moi ta main.

TRIVELIN.

Vous ne me connoiſſez pas, dites-moi d'abord le paſſé, je verrai ſi je vous dois croire pour l'avenir.

ARLEQUIN *lui regardant dans la main.*

Tu as été juſqu'ici un grand fripon; tu ſors de bon pere & de bonne mere, mais tu ne vaux gueres.

TRIVELIN.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Cependant tu as ſervi fidellement Belphegor, voilà le paſſé. Tu es marié par ſon ſon ſecours à une jeune fillette de ton Village, voilà le préſent. Il t'enrichira ce ſoir, voilà le futur.

TRIVELLIN.

C'eſt la verité.

ARLEQUIN *ſe réjoüiſſant.*

C'eſt la verité ? ah ! Madame Proſerpine, que je vous ai d'obligation.

TRIVELIN.

Devinez encore, je vous prie, & me dites quelque choſe de plus poſitif.

ARLEQUIN *lui regardant encore dans la main.*

Je le veux bien. Hier garçon, voilà le paſſé; aujourd'hui marié, voilà le préſent; & demain cocu, voilà le futur, il n'y a rien de plus poſitif.

TRIVELIN.

Voici un avenir qui me chagrine.

ARLEQUIN.

Que tu es benêt, mon ami! Ne vaut-il pas mieux être cocu, que d'avoir une femme vertueuſe comme celle de mon Maître ?

BELPHEGOR.

Arlequin a raiſon. Mais il ne s'agit pas de cela maintenant; il faut ſonger à notre affaire. Monſieur Turcaret va donner le bal dans ce Jardin, & c'eſt

ns que je prends pour me vanger de lui. Allez
ptement vous déguiſer, pour vous trouver a
l.

TRIVELIN.

quel déguiſement prendrons-nous ?

BELPHEGOR.

premier qui vous viendra dans l'eſprit : déguiſ-
ous en Bohemiens. Mettez une eſpece de toilet-
: votre épaule, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN.

:ſt bien dit, & je dirai la bonne avanture ſi
u'un eſt curieux de la ſçavoir. Et vous, qu'allez-
devenir ?

BELPHEGOR.

ais paſſer dans le corps de Monſieur Turcaret,
je ne ſortirai que par le commandement de
lin, afin de lui procurer une ſomme conſide-

ARLEQUIN.

e nous partagerons enſemble ?

TRIVELIN.

j'y conſens. Vous allez donc bien tourmen-
Monſieur Turcaret ?

BELPHEGOR.

ontraire, ce ſera un poſſedé de bonne humeur,
e fera que parler en chantant. Je ne ſuis pas
mon mal-faiſant.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai.

BELPHEGOR.

Cependant tout bon que je ſuis, je veux avertir Trivelin d'une choſe; c'eſt que quand je ſerai ſorti du corps de Monſieur Turcaret pour entrer dans un autre par ſon commandement, il ſe garde bien de me commander rien davantage, je ne lui obéirois pas.

TRIVELIN.

Ne craignez rien, j'exigerai une ſomme ſi forte de Monſieur Turcaret pour vous faire ſortir, que je n'aurai plus beſoin de rien quand on me l'aura payée.

BELPHEGOR.

Ce ſont tes affaires; mais voici déja des Maſques; le bal va commencer, éloignons-nous, & allons nous concerter enſemble ſur la matiere dont nous devons nous conduire dans tout ceci.

SCENE

SCENE III.

LE BAL.

Pluſieurs Maſques entrent en danſant.

UN MASQUE chante.

A nuit tous chats ſont gris,
Le Bal eſt l'aſſemblage
Des Jeux & des Ris,
Sous un beau maſque un laid viſage
Y paſſe ſouvent pour Cypris.
On y prend Fanchon pour Cloris,
Le Magot pour un Adonis,
L'Agioteur pour le Marquis,
Et le fou pour le Sage:
La nuit tous chats ſont gris.

On danſe.

SCENE IV.

Le Bal continuë.

ARLEQUIN & TRIVELIN, en Bohemiens, l'un a un Tambour de Basque, & l'autre des Cliquettes.

ARLEQUIN *chante.*

AU bruit de nos Tambours & de nos Cliquettes,
Accourez, Amans curieux :
Si sur la foi de nos sornettes
Vous croyez devenir heureux,
Déja vous l'êtes.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, TROUPE DE MASQUES.

LE DOCTEUR.

AH ! Meſſieurs, tout eſt perdu ; Monſieur Turcaret eſt devenu fou, il ne peut plus dire un mot ſans chanter.

TRIVELIN.

Bon, voilà un tour de Monſieur Belphegor! hé contez nous un peu cela ?

LE DOCTEUR.

Nous nous étions retirez enſemble au bout du Jardin pour concerter une maſcarade, lorſque tout à coup ſon viſage a changé ; il s'eſt plaint d'une colique affreuſe, il eſt tombé évanoüi ſur un lit de gazon, & dans le tems que j'appellois du ſecours il s'eſt relevé, & s'eſt mis à chanter.

ARLEQUIN *riant.*

Mais vraiment, voilà une folie bien agréable.

LE DOCTEUR.

Comment, il ſemble que vous vous réjoüiſſez de ſon malheur.

ARLEQUIN.

Nous rions de votre erreur ; vous croyez Monsieur Turcaret fou, & il est possedé d'un Lutin.

LE DOCTEUR.

Possédé d'un Lutin ! Qui vous a dit cela ?

ARLEQUIN.

Bon ! est ce que nous ne devinons pas tout nous autres ?

LE DOCTEUR.

Mais pourquoi ce Lutin s'est-il adressé plûtôt à Monsieur Turcaret qu'à un autre ?

ARLEQUIN.

Je devine que c'est pour le punir des cruautez qu'il exerce tous les jours envers le malheureux Rodric.

LE DOCTEUR.

Comment, ce Rodric a donc des amis en Enfer ?

ARLEQUIN.

Bon, tous les Diables sont ses confreres.

LE DOCTEUR.

Je n'entens point cette énigme-là ?

ARLEQUIN.

On vous l'expliquera.

LE DOCTEUR.

Quoiqu'il en soit, c'est moi qui fait les affaires de Monsieur Turcaret, & je vais le porter a se désister de ses poursuites, & à laisser en paix le malheureux

ɔdric, quoiqu'à parler franchement je ne le trou. gueres en état d'entendre raiſon. Le voici, voyez mme il a les yeux hagards.

SCENE VI.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN. TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Mr. TURCARET *entre en chantant.*

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne,
Rien déſormais ne m'étonne,
Je ne crains ni le froid le ni chaud,
J'ai réaliſé comme il faut.

LE DOCTEUR.

C'eſt fort bien fait à vous, Monſieur Turcaret; nais laiſſez-là vos Chanſons pour m'écouter; vous 'êtes pas ſi heureux que vous penſez, croïez-moi.

Mr. TURCARET *chante.*

J'ai toujours ma caiſſe remplie,
J'ai de la ſanté, je ſuis vigoureux;

Tantôt Cloris, tantôt Sylvie,
Je bois de tous vins, je joüe à tous jeux.
Qui peut ainſi paſſer la vie,
Peut avec raiſon ſe dire heureux.

Mr. LE DOCTEUR.

Mais Monſieur Turcaret, au milieu de l'opulence où vous êtes, je m'étonne que vous pourſuiviez avec tant de rigueur le malheureux Rodric, pour les ſommes que vous prétendez qui vous ſont duës; les interêts que vous avez exigez de lui, ont paſſé de beaucoup le principal, il eſt dans la derniere miſere, & vous devriez avoir pitie de lui.

TURCARET *chante.*

C'eſt un plaiſir pour mes ſemblables
De voir les autres miſerables,
Ils ne s'embarraſſent que d'eux.
En moi la pitié ne peut naître;
Si tout le monde étoit heureux.
Quel plaiſir aurois je de l'être!

LE DOCTEUR.

Hélas! on voit bien que cet homme-là a le diable au corps. Mais à propos de diable, voici ſa femme.

SCENE VII.

Mr. TURCARET, Me. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE MASQUES.

Me. TURCARET.

AH! Meſſieurs, que viens-je d'apprendre ! on dit que mon mari eſt poſſedé d'un Lutin ?

LE DOCTEUR.

Il n'eſt que trop veritable.

Me. TURCARET.

Et où eſt-il ce Lutin, que je lui arrache les yeux?

LE DOCTEUR.

Il eſt dans le corps de votre mari.

Me. TURCARET

Oh! je l'en ferai bien ſortir à bons coups de bâton.

ARLEQUIN *frappant ſur Monſieur Turcaret & ſur le Docteur.*

Je m'en vais me charger de ce ſoin. Allons Monſieur le Lutin ſortez au plus vîte.

Me. TURCARET.

Et à quoi ſongez-vous donc ? vous battez mon mari ?

LE DOCTEUR.

Et vous me frappez auſſi ? avez-vous perdu l'eſprit ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je voulois toucher le Diable par bricolle.

LE DOCTEUR.

Cela n'eſt pas néceſſaire, je vais le conjurer, moi. Eſprit malin, dis-nous qui tu es ? il nous va répondre par la bouche de Monſieur Turcaret apparemment !

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis un Démon
Inviſible,
Mais ſenſible :
Belphegor eſt mon nom.

LE DOCTEUR.

Belphegor ! ce Diable ne m'eſt pas inconnu....

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Je ſuis dans le Corps
De ce galant homme,
Et l'on ne m'en mettra dehors
Qu'avec une très groſſe ſomme.

Ah !

LE DOCTEUR.

Ah! ah! le Diable eſt intereſſé.

Me. TURCARET.

Mais, pourquoi a-t-il choiſi le corps de mon mari, plûtôt qu'un autre?

ARLEQUIN.

Il eſt permis de prendre ſon bien où l'on le trouve.

Me. TURCARET.

Comment?

TRIVELIN.

Hé! oüi: ne ſçavez-vous pas qu'il y a long-tems que tout le monde donne votre mari à tous les Diables?

Me. TURCARET.

Que je ſuis malheureuſe! mais, n'y a-t-il point de remede à cela?

LE DOCTEUR.

Laiſſez-moi faire, je vais conjurer l'Eſprit en latin, c'eſt une langue qui a beaucoup de force ſur les Lutins:

Cacodemon exi ex iſto corpore.

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Nolo.

LE DOCTEUR.

Il dit qu'il ne veut pas en ſortir.

Et hoc te non tædet habitare?

BELPHEGOR *par la bouche de Turcaret.*

Non tædet.

LE DOCTEUR.

Ah ! Meſſieurs, le Diable a fait un ſoléciſme ; il ne ſçait pas la Grammaire, il ignore la regle des Verbes *Pœnitet*, *Tædet*, *Pudet*, *Miſeret*.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas ſurprenant que le Diable devienne ignorant en parlant par la bouche d'un Financier.

TRIVELIN.

Aſſûrément ; mais ſans tant vous tourmenter, ſi l'on me veut payer la ſomme que je demanderai, je vais dans le moment envoyer le Diable à tous les Diables.

Me. TURCARET.

Comment ! Eſt-ce que vous avez pouvoir ſur les Eſprits ?

TRIVELIN.

Sans doute.

Me. TURCARET.

Et que me demandez-vous, pour délivrer mon mari ?

TRIVELIN.

Rien, quand l'affaire ſera faite.

Me. TURCARET.

Voilà un galant homme.

TRIVELIN.

Mais je veux cent mille écus avant que de l'entreprendre.

Me. TURCARET.

Cent mille écus ! il vaut autant que le Diable emporte mon mari.

ARLEQUIN.

Voilà une femme terriblement tendre.

LE DOCTEUR.

Allons, Madame, il faut faire un effort : ſi vous étiez en pareil cas, Monſieur Turcaret ne vous abandonneroit pas ainſi.

TRIVELIN.

C'eſt ce qu'il faut éprouver. Je vais faire paſſer le Lutin dans le corps de Madame ; mais quand il y ſera, il n'en ſortira pas ſi aiſément, & il me faudra le double de ce que je demande.

Me. TURCARET.

Ne vous aviſez pas de me joüer ici quelque tour de votre métier.

TRIVELIN.

Allez donc me chercher les cent mille écus.

Me. TURCARET.

Mais je voudrois ſçavoir auparavant ſi vous avez le pouvoir que vous dites.

TRIVELIN.

Comment, vous en doutez ? je vais vous en donner des preuves. *Huſt*, *Muſt*.

Le Théâtre paroît tout en feu, les Iſſes du Jardin pouſſent des Gerbes d'artifice.

Me. TURCARET.

Miſéricorde ! qu'eſt-ce que tout ceci ? Voilà mon

Jardin tout en feu ; il va ſe communiquer à la maiſon : je ſuis ruinée.

TRIVELIN.

Cela vous apprendra à douter de mon pouvoir.

ARLEQUIN.

Ma foi, cela eſt effroyablement beau.

Me. TURCARET.

Ah! Monſieur, je vais vous chercher les cent mille écus, éteignez au plûtôt cet embraſement.

TRIVELIN.

Allez donc au plus vite.

SCENE VIII.

Mr. TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, MASQUES.

LE DOCTEUR.

JE ſuis tout effrayé de ce que je viens de voir; mais Monſieur, qui vous a donné ce pouvoir ſurprenant?

TRIVELIN.

C'eſt l'Aſtre prédominant, qui au jour de ma naiſſance .... influant perpendiculairement .... comme qui diroit ... mais il eſt inutile de vous

expliquer cela, vous n'y comprendriez rien.

LE DOCTEUR.

Non, assurément, de la maniere dont vous vous engagez à me l'expliquer. Mais je conçois que votre pouvoir s'étend bien loin.

ARLEQUIN.

Oh! si loin, que si vous voulez, il vous va faire prendre racine dans ce jardin, & vous y métamorphoser en concombre.

LE DOCTEUR.

Qu'il n'en fasse rien. Mais que cherchent ici ces gens?

TRIVELIN.

Parbleu ce sont les Sergens de ce matin qui poursuivoient Monsieur Belphegor, je les reconnois.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, LE DOCTEUR, ARLEQUIN, TRIVELIN, DEUX SERGENS, PLUSIEURS ARCHERS & MASQUES.

I. SERGENT.

BOn ſoir Monſieur le Docteur; nous venions dire à Monſieur Turcaret que ce matin nous avons manqué ſon homme par la fourberie d'un certain manant qui s'eſt moqué de nous; mais ce manant-là tombera quelque jour ſous nos pattes.

TRIVELIN.

Tu paſſeras auparavant par les miennes.

ARLEQUIN *à Trivelin.*

Change-moi ce drôle-là en cornichon.

LE DOCTEUR.

Ah! Monſieur le Sergent, il n'eſt pas tems de parler d'affaires, Monſieur Turcaret eſt poſſedé d'un Lutin qui fait ici des ravages effroyables; tout-à-l'heure ce Jardin étoit tout en feu,

UN SERGENT.

Ah ! que m'apprenez-vous! Et ne peut-on pas remedier à cela ?

LE DOCTEUR.

Voilà un Magicien qui s'eſt engagé à le faire, moïennant cent mille écus que Madame Turcaret lui eſt allé chercher.

UN SERGENT.

Comment ! & c'eſt notre homme de ce matin ! Ne vous y fiez pas, c'eſt un coquin qui a reçû notre argent pour nous tromper ; & d'ailleurs comment auroit-il ce pouvoir ? c'eſt un Païſan.

ARLEQUIN *lui donnant de ſa batte.*

Apprenez à reſpecter la Magie.

SCENE X.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN; TRIVELIN, DEUX SERGENS; Pluſieurs ARCHERS, Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, MASQUES.

Me. TURCARET *apportant deux ſacs.*

TEnez, Monſieur, voilà cent mille écus en or bien comptez.

TRIVELIN.

Cela me va diablement charger.

ARLEQUIN *prenant un ſac.*

Je vais vous ſoulager de la moitié.

TRIVELIN *faiſant quelques layis.*

Remarquez bien, Meſſieurs, ce tour-ci. Démon, je te commande de ſortir du corps de Monſieur Turcaret, & de paſſer dans celui d'un de ces Meſſieurs.

BELPHEGOR *par la bouche de Monſieur Turcaret, chante.*

Sans que rien me retienne
J'obéïs à ta voix,
Mais qu'il te ſouvienne
Que c'eſt pour la derniere fois.

TURCARET.

Ah ! que je me ſens ſoulagé ! où ſuis-je & d'où viens je !

I. SERGENT *chante, ſentant Belphegor entrer dans ſon corps.*

Ah ! je reſſens des douleurs effroyables,
Je ne ſçai point ce que c'eſt que cela ;
J'ai dans mon corps une troupe de Diables,
Et c'eſt à qui plus me tourmentera :
L'un me déchire,
L'autre me tire,
Et je ne ſçai qui d'eux l'emportera.

II. SERGENT.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, & qu'eſt-ce que vous avez fait entrer dans le corps de mon camarade ?

ARLEQUIN.

Le Démon Belphegor : & comme il a trouvé la place occupée par d'autres Diables, ils ſe battent

là-dedans... comme tous les Diables ; mais je vais les mettre d'accord.

(Il donne des coups de ſa batte ſur le dos du Sergent.)

II. SERGENT *à Trivelin.*

Ah ! malheureux, qu'as-tu fait ?

TRIVELIN.

J'ai donné un Sergent au Diable, voyez le grand malheur.

II. SERGENT.

Le malheur retombera ſur toi, car je l'ai bien entendu; ton pouvoir eſt fini; & nous t'allons mettre entre les mains de la juſtice pour te faire brûler comme Sorcier.

TRIVELIN *au premier Sergent.*

Monſieur Belphegor ne ſouffrira pas cela, n'eſt-il pas vrai?... Mais il ne répond rien.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il ne peut plus rien pour toi. Qu'il te ſouvienne de ce qu'il t'a dit tantôt.

TRIVELIN.

Ah ! je l'avois oublié : Seigneur Belphegor, ayez pitié de moi, & ſortez promptement du corps que vous poſſedez.

ARLEQUIN.

Il n'en ſortira pas, il s'y trouve trop bien.

TRIVELIN.

Et je vous promets de ne vous plus rien demander de ma vie, ſortez, je vous en conjure.

ARLEQUIN.

Il n'en fera rien ; il eſt dans ſon creux.

TRIVELIN *aux Sergens.*

Meſſieurs, vous voyez que je fais ce que je puis pour reparer la faute que j'ai faite.

II. SERGENT.

Nous ne nous embaraſſons point de cela ; nous t'allons mener en priſon, ſi tu ne délivres tout-à-l'heure notre camarade.

TRIVELIN.

Seigneur Belphegor, encore un coup.

ARLEQUIN.

Comme ſi tu ne parlois pas.

TRIVELIN.

Eſt-ce-là la recompenſe de l'avoir ſervi ſi fidellement ?

à part.

Mais je vois bien qu'il faut uſer ici de ſtratagême. Meſſieurs, que je vous diſe un mot en particulier, éloignons-nous un peu.

SCENE XI.

Monſieur TURCARET, Mad TURCARET, ARLEQUI TRIVELIN, LE DOCTEU SERGENS, ARCHER MASQUES.

ARLEQUIN *à part.*

QUe Diable va-t-il faire : je ne ſçaurois l viner ſans lui avoir regardé dans la r Que je plains ce miſerable !

LE DOCTEUR.

Et pourquoi Belphegor ne ſort-il pas d'où i

ARLEQUIN.

Il faudroit qu'il retournat aux Enfers. Il ne plus paſſer dans aucun corps, ſon pouvoir e mité.

LE DOCTEUR.

Quel malheur ſeroit-ce pour lui de retourner Enfers, puiſque c'eſt ſon pays ?

ARLEQUIN.

S'il y retournoit avant le tems qui lui eſt crit, Pluton lui feroit ſouffrir des tourmens e

bles, il eſt ſevere en diable ſur ces matieres ; mais quel bruit entens-je ?

On entend le bruit du Tambour.

SCENE XII.

Monſieur TURCARET, Madame TURCARET, ARLEQUIN, TRIVELIN, LE DOCTEUR, Premier SERGENT, Second SERGENT, & les autres Acteurs.

Second SERGENT.

C'Eſt une femme qui fait battre la Caiſſe pour retrouver un mari perdu.

ARLEQUIN.

Ah ! bon pour cela. Il n'y a guere de mari qui en fit autant.

TRIVELIN.

Grande, grande nouvelle, Seigneur Belphegor, Madame Honeſta votre femme, vient d'arriver, & c'eſt elle qui vous fait réclamer.

BELPHEGOR *par la bouche du premier Sergent.*

Ah ! retournons au plus vîte aux Enfers.

TRIVELIN.

Bon, le voilà parti, mon ſtratagême a réuſſi, je ſçavois bien qu'il aimeroit mieux retourner à tous les Diables, que de revoir ſa femme.

LE DOCTEUR.

Expliquez-nous tout ceci : nous connoiſſons Madame Honeſta, & ſon mari Rodric.

TRIVELIN.

Hé bien! ce Rodric n'étoit autre que Belphegor, que Pluton avoit envoyé ſur la Terre pour éprouver ſi les maris qui ſe plaignoient de leurs femmes, avoient raiſon Mais nous vous conterons tout cela une autre fois, ne ſongez maintenant qu'à vous réjoüir, puiſque le Diable vous a fait le plaiſir de vous abandonner.

FIN.

continue le Bal, & le tout finit par des Vaudevilles.

Ie. MASQUE.

Mans, que rien ne vous étonne,
iqu'on oppoſe à vos raiſons
Des chanſons:
ſque l'Horloge carillonne,
:ure du Berger n'eſt pas loin,
Ayez ſoin
ſaiſir l'inſtant qu'elle ſonne.

IIe. MASQUE.

n'eſt qu'un certain tems pour plaire,
s, vendez cher aux amans
Vos beaux ans;
:rs la fin de votre carriere,
ius payerez à votre tour
A l'Amour,
ous les frais qu'il aura pû faire.

IIIe. MASQUE.

Lorſque dans l'Hymen on s'engage,
Tout plaît parce qu'il eſt nouveau,
C'eſt le beau ;
Mais deux jours après on enrage
Du mauvais marché qu'on a fait.
C'eſt le laid :
On a plus d'eſpoir qu'au veuvage.

IVe. MASQUE.

Femme trop ſage me déſole,
Et ſa vertu fait trop de bruit
Jour & nuit ;
J'aime mieux une jeune folle,
Et ſi je ſuis, d'être coeu,
Convaincu,
Nombre que je vois m'en conſole.

ARLEQUIN au Parterre.

Si l'on vous demande à la porte,
Belphegor a-t-il réjoüi ;
Dites, oüi.

Si quelqu

i quelqu'un parle d'autre ſorte,
:t veut par contradiction
Dire non,
)ites... Que le Diable l'emporte.

Fin du Divertiſſement.

LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE.

REPRESENTE'E PAR LES *Comediens de Son Alteſſe Royale Monſeigneur* LE DUC D'ORLEANS, *en* 1722.

LE FLEUVE LETHE'.
UNE NYMPHE du Fleuve.
TRIVELIN, Diſtributeur des Eaux.
UN MARQUIS du hazard.
SPINETTE, médiſante.
UN INGRAT.
VIOLETTE, femme amoureuſe de ſ
mari.
UN APOTICAIRE.
UN GASCON.
TROUPE DE MORTELS q
viennent boire des Eaux du Fleuve Léth
pour oublier leurs chagrins.

LE FLEUVE D'OUBLY,

COMEDIE

Le Théâtre repreſente un Bois agréable, au milieu duquel les Eaux du Fleuve Léthé coulent lentement : ce Dieu acoudé ſur ſon Urne chante les paroles ſuivantes.

Omme mes Eaux, le tems coule ſans ceſſe,
Le paſſé ne peut revenir :
Perdez-en le ſouvenir,
Sage Vieilleſſe.
Ne comptez point ſur l'avenir,
Folle Jeuneſſe.
Joüiſſez du preſent qui va bien-tôt finir.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN ſeul.

ENfin voici le Procès des Maris & des Femmes terminé à l'amiable ; & par la faveur de Belphegor qui m'a amené avec lui dans ce Païs, me voila Diſtributeur en chef des Eaux du Fleuve Léthé. Pluton a ordonné à Mercure de publier dans l'autre Monde que tous les Mortels dans ce jour pouvoient venir ici librement boire de ces Eaux pour oublier leurs chagrins ; je crois qne nous aurons bonne Compagnie, car il y a là-haut bien des mécontens.

Ce Fleuve a dit-on la vertu de faire oublier aux morts tout ce qu'ils ont été. Mais il ne fait perdre aux vivans que le ſouvenir des choſes qu'ils ont deſſein d'oublier.

Eprouvons un peu cela : j'ai deſſein d'oublier mon ignorance ; car l'emploi dont Pluton m'a honoré demande un homme capable de l'exercer.

Il boit.

Bon, me voilà déja à demi Sçavant ; mais ce n'eſt pas aſſez, car un demi ſçavant eſt ſouvent plus ſot qu'un ignorant.

Buvons encore un coup pour devenir ſçavant tout-à-fait.

Il reboit.

Ah ! ma foi maintenant il me monte trop de ſçavoir à la tête, & je crains que cela ne m'enyvre.

Mais voici déja un Mortel qui s'avance vers ces lieux. Qu'il a l'air ſuffiſant.

SCENE II.

LE MARQUIS, TRIVELIN.

LE MARQUIS.

HOla l'ami, dis-moi un peu. Eſt-ce ici que l'on diſtribuë les Eaux du Fleuve Léthé ?

TRIVELIN.

A qui cet homme-là croit-il parler? Que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande à boire; qu'on me rinſe un verre.

TRIVELIN.

Eſt-ce que vous me prenez ici pour un Garçon de Cabaret ?

LE MARQUIS.

Et qui êtes-vous donc ?

TRIVELIN.

Apprenez que je ſuis le Diſtributeur en chef de ces Eaux.

LE MARQUIS.

Qui diable auroit crû cela, à vous voir dans un tel équipage ?

TRIVELIN.

Apprenez encore à ne jamais juger de gens par leurs habits.

LE MARQUIS.

Cela eſt plaiſant ; je viens ici pour oublier, & cet homme dit ſans ceſſe d'apprendre.

TRIVELIN.

Par exemple, ſi l'on jugeoit des gens par leurs habits, on vous prendroit pour un honnête homme.

LE MARQUIS.

Eſt-ce que je ne le ſuis pas.

TRIVELIN.

Nous l'allons voir ; que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je vous l'ai déja dit ; je demande de vos Eaux pour oublier bien des choſes.

TRIVELIN.

Cela vous ſera aiſé, puiſque ſans en avoir bû vous avez oublié de m'ôter votre chapeau.

LE MARQUIS.

Il faut donc ici bien des cerémonies ? Je ſuis un Marquis de fraîche datte, qui ayant trouvé le ſecret de gagner un million en moins de ſix mois voudrois oublier que j'ai été ci-devant petit Commis.

TRIVELIN.

TRIVELIN.

Petit Commis ? ah ! je ne m'étonne plus ſi vous m'avez abordé le chapeau ſur la tête ; ceux de la Doüane ne l'ôtent à perſonne.

LE MARQUIS.

Laiſſons cela, & me dites ſi me voyant aujourd'hui dans l'opulence, je ne pourrois pas par le ſecours de vos Eaux, oublier ce que j'ai été ?

TRIVELIN.

Vous n'avez pas beſoin d'en boire pour cela : vous n'avez qu'à faire comme vos pareils.

LE MARQUIS.

Il m'arrive tous les jours des avantures terribles. Dernierement ayant maltraité mon Cocher, il eût l'inſolence de me dire qu'il s'en plaindroit à mon Pere qui avoit été jadis ſon Camarade.

TRIVELIN.

Votre pere étoit donc un Fiacre ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt pas agréable que les gens vous faſſent reſſouvenir de ces ſortes de choſes.

TRIVELIN.

Hé, mais de cette façon ce n'eſt pas vous qui devez boire des Eaux de l'Oubli, mais tâchez d'en faire boire à ceux qui vous connoiſſent.

LE MARQUIS.

Et comment pouvoir y parvenir ?

TRIVELIN.

Ils feront comme s'ils en avoit bû, quand ils verront que vous n'avez pas deſſein d'en boire. Croyez-moi, n'oubliez pas votre premier état. Le ſouvenir des peines paſſées eſt la rocambole des plaiſirs préſens. Mais voici une Dame qui me paroît bien alerte, ſçachons ce qu'elle demande.

SCENE III.

TRIVELIN, SPINETTA.

SPINETTA.

Signore, ſono voſtra ſerva.

TRIVELIN.

Ah! ah! c'eſt une Italienne. Vous venez apparemment, Madame, chercher de nos Eaux pour en faire boire à votre Mari pour lui faire oublier ſa jalouſie.

SPINETTA.

Non Signore, non ho marito.

TRIVELIN.

Ah! je vois ce que c'eſt, vous êtes une Veuve qui voudriez oublier votre douleur. Croyez-moi,

la vûë d'un joli homme a plus de pouvoir pour cela que toutes les Eaux de notre Fleuve.

SPINETTA.

Non ſono, ne maritata, ne vedova, ſono fanciulla.

TRIVELIN.

Ah! vous êtes fille. Eh bien, eſt-ce que vous voudriez oublier ce nom-là? vous n'avez qu'à parler, il y a encore pour cela des remedes plus ſpecifiques que nos Eaux.

SPINETTA.

No no, amo troppo la mia liberta.

TRIVELIN.

Et comment vous appellez-vous?

SPINETTA.

Spinetta.

TRIVELIN.

Spinetta? ah! le joli nom. Mais Mademoiſelle Spinetta, ne pouriez-vous point parler François; il me ſemble que je vous entendrois mieux?

SPINETTA.

Tout comme il vous plaira; j'ai dix langues en mon commandement.

TRIVELIN.

Tant pis, car il y a bien des femmes qui en ont trop d'une.

SPINETTA.

Vous avez bien raiſon, & c'eſt ce qui m'amene ici: je m'apperçois tous les jours que tous ceux qui

me connoiſſent me fuïent comme la peſte, diſant que je ſuis trop médiſante ; & je viens ſçavoir ſi vos Eaux ne pourroient point me guérir de ce défaut-là.

TRIVELIN.

Eſt-ce que ſans cela vous ne pouriez pas vous taire?

SPINETTA.

Et le moyen de me taire ? Je ſçai que le vieux Damis qui n'avoit travaillé toute ſa vie que pour s'acquerir de la réputation, vient de la vendre à beaux deniers comptans.

Je ſçais que la prude Hortenſe ne fait montre de ſa vertu que pour faire achetter plus cher ſes faveurs.

Je ſçais que le Conſeiller Doux-ſot fait publiquement le jaloux de ſa femme, & la conſeille en particulier ſur le choix de ſes Galants.

Je ſçais que la veuve la Fardiere, dont le mari eſt mort il y a vingt-ans, ne s'en donne aujourd'hui que vingt-cinq.

Je ſçais que le cagot Nitouche qui duppe tout le monde par ſon hipocriſie, m'a fait une déclaration d'amour. Et je pourrois me taire ? Faites-moi oublier tout cela, & je me tairai.

TRIVELIN.

Il faudroit donc boire de nos Eaux à tous vos repas.

SPINETTA.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

C'eſt que les vices des hommes ſe renouvellent tous les jours. Mais puiſque vous trouvez tant de plaiſir à la médiſance, je ne vous conſeille pas de vous en priver.

Croyez-moi, bûvez de nos Eaux à une autre intention que d'oublier les défauts des autres.

SPINETTA.

J'aurois beaucoup d'envie d'en boire pour oublier tout-à-fait mon Sexe, & devenir homme; vos Eaux auroient-elles ce pouvoir ?

TRIVELIN.

Plût au Ciel ! nous verrions bien-tôt les Dames venir en foule chez nous.

SPINETTA.

Les hommes n'auroient peut-être pas moins d'empreſſement de devenir femmes, quand ce ne ſeroit que par curioſité.

TRIVELIN.

Ma foi, moi tout le premier.

SPINETTA.

Ah ! que ſi j'étois homme, j'en ferois de belles !

TRIVELIN.

Ah ! que ſi j'étois femme, j'en ferois de bonnes !

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ferois le contraire de tout ce que je vois faire aux autres.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je rencherirois ſur les talens des plus hardies Coquettes.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ſerois le plus diſcret du monde.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je ſerois la plus grande parleuſe de l'Univers.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je n'imiterois pas ces petits Maîtres qui préferent le plaiſir de publier ce qu'ils n'ont pas fait, à celui d'être heureux, & de ſe taire.

TRIVELIN.

Si j'étois femme je changerois d'Amans comme de chemiſes.

SPINETTA.

Ah! que je ne prendrois pas pour Maîtreſſe de ces capricieuſes qui changent tous les jours de goût.

TRIVELIN.

Ah! que je ne prendrois pas pour Amans, de ces grands flandrins, qui attendent qu'une femme faſſe toutes les avances.

SPINETTA.

Point de ces belles indolentes qui avec les traits les plus reguliers n'ont rien de piquant.

TRIVELIN.

Point de ces gros eſſouflez qui ſe trouvent tout en eau pour avoir monté un Eſcalier.

SPINETTA.

Si j'étois homme, je ne ferois point de preſent aux femmes : tout Amant qui donne n'eſt jamais bien aimé.

TRIVELIN.

Si j'étois femme, je tirerois de l'un pour donner à l'autre.

SPINETTA.

Enfin ſi j'étois homme, je ne ſerois point jaloux ; j'aimerois les femmes pour moi-même, & non pour elles : je ne m'embaraſſerois point d'en être aimé.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire que vous les regarderiez comme un mets qu'on ſert ſur votre table.

SPINETTA.

Sans doute. Par exemple j'aime les perdrix & le poiſſon, eſt-ce que je me ſoucie que le poiſſon & les perdrix m'aiment? Mais puiſque vos eaux n'ont pas le pouvoir de me faire devenir homme, je n'en boirai pas dans le deſſein d'oublier ce qui peut me fournir les moyens d'exercer ma langue, je parlerai plus que jamais ; & puiſque je ſuis condamnée à reſter au nombre des femmes toute ma vie, je prétens joüir de tous leurs privileges.

SCENE IV.

TRIVELIN, L'INGRAT.

TRIVELIN.

Mademoiselle Spinette est une dégourdie. Mais que veut cet homme-ci ? Il me paroît bien rêveur.

L'INGRAT.

Ah ! je respire : me voici enfin arrivé sur les bords du Fleuve d'Oubli ; que je vais boire de ces eaux avec plaisir !

TRIVELIN.

Si je vous le permets. Et à quelle intention en voulez-vous boire ?

L'INGRAT.

Pour oublier toutes les obligations que j'ai à Philandre, qui étoit autre fois de mes amis.

TRIVELIN.

Hé, mais les Ingrats n'ont pas besoin d'en boire ; il n'y a rien de si facile pour eux que d'oublier les bienfaits, & vous me paroissez du nombre.

L'INGRAT.

Il est vrai.

TRIVELIN.

Et vous osez l'avoüer ?

L'INGRAT.

Tous ceux qui ne l'avoüent pas, le ſont-ils moins que moi? Je ſuis ingrat par indolence, ils le ſont par malignité.

TRIVELIN.

Ingrat par indolence.

L'INGRAT.

Oüi. Quand je ne vois point Philandre je ne m'en ſouviens plus, je néglige les occaſions de le ſervir; & quand il paroît à mes yeux, je me fais des reproches à moi même du peu de reconnoiſſance que j'ai de ſes bienfaits; c'eſt pourquoi je l'évite tout autant que je puis.

TRIVELIN.

Hé pourquoi l'éviter?

L'INGRAT.

Je n'ai plus beſoin de lui; que diable faire d'un ami inutile?

TRIVELIN.

Et a-t-il beſoin de vous?

L'INGRAT

Sans doute, je pourrois lui rendre ſervice dans le poſte où il m'a fait parvenir; mais il me faudroit faire des pas, & je n'aime à me donner de la peine que pour moi.

TRIVELIN.

Voilà en effet une grande indolence.

L'INGRAT.

Je cherche des raiſons pour l'autoriſer.

TRIVELIN.

Et quelles raiſons pouvez-vous trouver?

L'INGRAT.

Que Philandre a fait beaucoup pour moi, mais qu'il pouvoit faire davantage. Qu'il a peut-être eu ſes vûës en m'obligeant. Que l'amour propre y a eu beaucoup de part. Enfin, qu'il n'a pas continué à m'obliger toujours de même.

TRIVELIN.

Voilà de belles raiſons pour autoriſer votre ingratitude?

L'INGRAT.

Il eſt vrai qu'elles ne vallent pas grand choſe, & que mes remords les combattent terriblement, c'eſt pourquoi je viens boire de vos eaux pour me tranquiliſer là-deſſus.

TRIVELIN.

Oh! parbleu vous n'en boirez pas avec une telle intention.

L'INGRAT.

Et je vous en conjure; je vous en aurai une éternelle obligation, je m'en ſouviendrai toute ma vie.

TRIVELIN.

Oüi-dà, comme des ſervices que vous a rendus votre ami. Croyez moi, buvez-en plûtôt pour oublier votre indolence, en ce cas je vous permets d'en boire.

L'INGRAT.

Ma foi, je ſuivrai votre conſeil, & je commence à concevoir qu'un ingrat eſt un monſtre à fuir en tous lieux.

SCENE V.

TRIVELIN, VIOLETTE.

TRIVELIN.

SI tous les Ingrats venoient boire de nos eaux, notre Fleuve ſeroit bien tôt tari. Mais écoutons cette femme.

VIOLETTE.

Monſieur, je voudrois bien boire de vos eaux, pour oublier mon mari.

TRIVELIN.

Eſt-il mort?

VIOLETTE.

S'il étoit mort qu'aurois-je beſoin de vos eaux pour l'oublier? huit jours en auroient déja fait l'affaire.

TRIVELIN.

,Si bien que vous voudriez l'oublier de ſon vivant. Hé pourquoi?

VIOLETTE.

Parce que je m'apperçois que depuis un tems il m'oublie furieuſement.

TRIVELIN.

Vous n'aimez donc pas qu'on vous oublie?

VIOLETTE.

Suis-je d'un âge à être oubliée, & ſur-tout aimant mon mari comme je l'aime.

TRIVELIN.

Vous aimez votre mari?

VIOLETTE.

Hélas! je l'aime trop.

TRIVELIN.

Et de quel païs êtes-vous pour aimer trop votre mari? voilà un défaut qu'on ne connoît point dans le nôtre.

VIOLETTE.

Auſſi toutes nos voiſines ſe moquent de moi, & diſent que j'ai des airs trop bourgeois.

TRIVELIN.

Elles ont raiſon.

VIOLETTE.

Elles diſent que je ſuis folle de ſacrifier ainſi ma jeuneſſe, & que les maris d'aujourd'hui ne méritent pas qu'on ſe contraigne pour eux.

TRIVELIN.

En effet, c'eſt bien pour de tels animaux que les beaux jours des femmes ſont faits. De même que

les Irondelles ayant passé ici agréablement le Printems, ne s'en retournent dans leur païs qu'en Automne: tout de même quand une jolie femme a pris sa volée, elle ne doit retourner à son mari que quand elle est sur l'arriere saison. Il y a bien des maris qui sont trop heureux de s'en contenter.

VIOLETTE.

Ah! la jolie comparaison.

TRIVELIN.

Je vais vous en donner encore une autre.

Une jeune Coquette est une Terre saisie réellement; les Amans sont les Créanciers qui la font valoir, & en tire le revenu jusqu'à la fin du payement, & au bout du tems le fond retourne au mari.

VIOLETTE.

Cette comparaison vaut bien l'autre; ainsi je vais boire au plûtôt de vos eaux, pour oublier un homme qui ne mérite pas mon amour.

TRIVELIN.

Mais sans boire de nos eaux, vous pouvez de vous-même l'oublier.

VIOLETTE.

Et comment?

TRIVELIN.

En vous ressouvenant sans cesse que c'est votre mari: il y a bien des femmes qui n'ont pas d'autre secret.

VIOLETTE.

Cela me meneroit trop loin, & je veux un remede qui me guériſſe tout d'un coup. Après l'idée que vous venez de me donner des maris, je ne ſçaurois trop tôt boire de vos eaux pour oublier le mien.

TRIVELIN.

Buvez-en rasade pour mieux cimenter la choſe. Mais voici une plaiſante figure.

SCENE VI.

TRIVELIN, UN APOTICAIRE.

L'APOTICAIRE.

MOnſieur, je ſuis votre petit ſerviteur. Je ſuis un Maitre Apoticaire de la Ville & Fauxbourgs de Paris.

TRIVELIN.

Monſieur, je vous avertis par avance que nos Eaux ne ſe prennent que par la bouche.

L'APOTICAIRE.

Je n'ai pas deſſein d'en prendre autrement; j'en viens boire pour oublier une fâcheuſe idée qui me tourmente depuis quelque tems.

TRIVELIN.

Eſt-ce une idée particuliere?

L'APOTICAIRE.

Non, elle eſt aſſez generale.

TRIVELIN.

Et quelle idée avez-vous encore?

L'APOTICAIRE.

D'être cocu.

TRIVELIN.

Cette idée-là eſt plus particuliere que vous ne penſez, car le plus grand nombre de ceux qui le ſont ne croyent pas l'être. Voyons d'abord ſi votre idée eſt juſte? Sur quoi eſt-elle fondée? ſur votre figure, apparemment?

L'APOTICAIRE.

Comment! eſt-ce que j'ai l'air d'un Cocu?

TRIVELIN.

Ma foi, autant que d'un Apoticaire?

L'APOTICAIRE.

Voilà, par exemple, ce que je n'aurois jamais crû.

TRIVELIN.

Quoi, vous avez encore d'autres raiſons pour confirmer votre idée?

L'APOTICAIRE.

Sans doute: mais auſſi j'en ai beaucoup pour la combattre.

TRIVELIN.

Examinons les unes & les autres: ça, voyons d'abord ſur quoi ſont fondez vos ſoupçons.

LE GASCON.

Je l'avoüe, un bon ami me feroit plus de plaiſir que la plus belle Maîtreſſe.

TRIVELIN

Je vais vous livrer une couple de bouteilles de nos Eaux, ſerez-vous content ?

LE GASCON.

Comment Cadedis content ! il m'en faut une centaine.

TRIVELIN.

Cent bouteilles ! & pourquoi faire ?

LE GASCON.

Pour en faire boire à tous mes Créanciers ; & leur faire oublier ma porte.

TRIVELIN.

Vous en avez donc beaucoup ?

LE GASCON.

Une légion.

TRIVELIN.

Cela me ſurprend.

LE GASCON.

Vous êtes ſurpris qu'un Garçon emprunte ?

TRIVELIN.

Non pas, mais qu'on lui prête. Et y a-t-il long-tems que vous leur devez ?

LE GASCON.

Tout au plus cinq ans ; ne ſont-ils pas fous de me demander de l'argent aujourdh'ui qu'il eſt ſi rare

TRIVELIN

S'ils ſont fous aujourd'hui, il a cinq ans qu'ils l'étoient bien davantage.

LE GASCON.

Si tôt que j'ai emprunté, je ne m'en ſouviens plus: je trouve ces marauds-là bien inſolens de vouloir avoir plus de mémoire que moi; oh cadedis vos Eaux m'en feront raiſon.

TRIVELIN.

Mais il faut que vous ayez eu bien des amis pour trouver tant de credit?

LE GASCON.

Qui moi? il ſuffit que je ſçache le nom d'un homme pour lui emprunter de l'argent.

TRIVELIN.

Je ne vous dirai pas le mien.

LE GASCON.

La maudite race que les créanciers, & ſur-tout les Marchands; il ſemble que ces belitres ne faſſent credit que pour avoir le plaiſir de demander de l'argent.

TRIVELIN.

Vous leur faites durer long-tems ce plaiſir-là?

LE GASCON.

Je leur en donne toutes les fois que j'en reçois de mon Pays.

TRIVELIN.

Le Courier eſt ſouvent volé en chemin.

LE GASCON.

Diriez-vous que je haïs tant les Créanciers, que je n'ai jamais voulu être créancier de perſonne.

TRIVELIN.

C'eſt fort bien fait à vous.

LE GASCON.

Mais venons au fait ; livrez-moi mes cent bouteilles.

TRIVELIN.

Monſieur cela m'eſt impoſſible, ſi tous ceux qui ſont Créanciers en prenoient autant, notre Fleuve n'y pourroit pas fournir.

LE GASCON.

Comment cadedis, vous me refuſez à moi ?

TRIVELIN.

Vous n'êtes pas raiſonnable.

LE GASCON.

Oh ſandis je les aurai de force ou de gré.

TRIVELIN.

C'eſt ce que nous allons voir.

LE GASCON.

Ecoutez l'ami, ſongez que je n'ai pas encore oublié ma valeur ; cadedis, je jetterai le Fleuve par les fenêtres.

TRIVELIN *au Parterre.*

Garre l'eau. Oh parbleu en faveur de la gaſconnade vous aurez votre affaire, donnez-vous un peu de patience,

de patience, & allez faire deux ou trois tours dans ces Allées, j'aurai soin de votre provision.

LE GASCON.

Songez au moins à faire bonne mesure, & qu'il n'y ait pas une goute à redire de ce que je demande.

TRIVELIN.

Il n'y manquera rien je vous assure. Mais voici tous les Mortels, que nos Eaux ont attirez sur ces bords, qui viennent se rejoüir dans l'espoir qu'ils ont d'oublier tous leurs chagrins.

FIN.

DIVERTISSEMENT

Pluſieurs Perſonnes de divers Caractères entrent en danſant.

UNE NIMPHE DU FLEUVE *chante.*

EN vain une auſtere beauté,
Fait vanité
De ſa fierté,
Amans ſi vous voulez m'en croire,
Pour vous en venger venez boire,
Au Fleuve Léthé ;
Elle prendra toute la gloire,
De ſa cruauté,
Si vous en perdez la mémoire.

Entrée de Payſans & de Payſanes.

VAUDEVILLE.

UN PAYSAN.

MA Maîtresse infidelle,
Aime le grand Colas, ha, ha, ha,
Ma foi tant pis pour elle,
Je n'en pleurerai pas, ha, ha, ha,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

LE GASCON.

A toute heure à ma porte,
Vient nouveau Créancier, hé, hé, hé,
Mais que le diable emporte,
Qui songe à les payer, hé, hé, hé,
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

UNE COQUETTE.

Différente est l'espéce
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,
L'un folâtre sans cesse,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Maître caresse
La Servante Margot, hu, hu, hu,
J'en mourrois de tristesse,
Sans son Valet Pierrot, hu, hu, hu;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

APOTICAIRE.

ris femme laide,
cocu, hu, hu, hu,

Mais c'eſt un vain remede ,
Et j'en ſuis convaincu , hu , hu , hu ;
Pour en perdre la mémoire ,
Dans le Fleuve d'Oubly ,
Biriby ,
Je veux boire.

ENTRE'E GE'NE'RALE.

FIN.

UNE COQUETTE.

Differente eſt l'eſpéce
D'Amant & de Mari, hi, hi, hi,
L'un folâtre ſans ceſſe,
L'autre jamais ne rit, hi, hi, hi;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby
Je veux boire.

UNE PAYSANNE.

Notre Mari careſſe
Sa Servante Margot, ho, ho, ho,
J'en mourrois de triſteſſe,
Sans ſon Valet Pierrot; ho, ho, ho;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

L'APOTICAIRE.

J'avois pris femme laide,
Pour n'être pas cocu, hu, hu, hu,

Mais c'eſt un vain remede,
Et j'en ſuis convaincu, hu, hu, hu;
Pour en perdre la mémoire,
Dans le Fleuve d'Oubly,
Biriby,
Je veux boire.

ENTRE'E GE'NE'RALE.

FIN.